médianes

ABDELKEBIR KHATIBI

LA MÉMOIRE TATOUÉE

Roman



denoël

La mémoire tatouée

Abdelkebir Khatibi

La mémoire tatouée

Autobiographie d'un décolonisé

Denoël



ISBN : 2-207-28101-9

Série hasardeuse I

De ma naissance, je sauvegarde le rite sacré. On me mit un peu de miel sur la bouche, une goutte de citron sur les yeux, le premier acte pour libérer mon regard sur l'univers et le second pour vivifier mon esprit, mourir, vivre, mourir, vivre, double à double, suis-je né aveugle contre moi-même ?

Né le jour de l'Aïd el Kébir, mon nom suggère un rite millénaire et il m'arrive, à l'occasion, d'imaginer le geste d'Abraham égorgeant son fils. Rien à faire, même si ne m'obsède pas le chant de l'égorgement, il y a, à la racine, la déchirure nominale ; de l'archet maternel à mon vouloir, le temps reste fasciné par l'enfance, comme si l'écriture, en me donnant au monde, recommençait le choc de mon élan, au pli d'un obscur dédoublement. Rien à faire, j'ai l'âme facile à l'éternité.

Mon nom me retient à la naissance entre le parfum de Dieu et le signe étoilé. Je suis serviteur et j'ai le vertige ; moi-même raturé en images, je me range à ma question égarée entre les lettres. Pas d'herbe verte ni desséchée qui ne soit dans un écrit explicite !

De ma naissance, je sauvegarde le cri seul. On me mit un peu de miel sur la bouche, une goutte de citron sur les yeux, le premier acte pour libérer mon regard sur l'univers et le second pour vivifier mon esprit, naître, vivre, mourir, vivre, double à double, moi je m'aveugle contre moi-même ?

Né le jour de l'Aïd el Kébir, mon acte suggère un rite millénaire et il m'arrive, à l'occasion, d'imaginer le geste d'*Abraham* égorgeant son fils. Rien à faire, même si ne m'obsède pas le chant de l'égorgement, il y a, à la racine, la déchirure nomade, de l'ancien maternel à mon vouloir, le temps reste fasciné par l'enfance, comme si l'écriture, en me donnant au monde, recommençait le choc de mon clan, au pli d'un obscur dédoublement. Rien à faire, j'ai l'âme facile à l'extrême.

Mon nom me renvoie à la naissance entre le parfum de Dieu et le signe écrit. Je suis serviteur et j'ai le vertige, moi-même raturé en images, je me range à ma question égarée entre les lettres. Pas d'herbe verte ni desséchée qui ne soit dans un écrit explicite !

La mémoire tatouée

Je naquis avec la deuxième guerre, je grandis aussi dans son ombre et peu de souvenirs me reviennent de cette époque. Se détachent de ma mémoire de vagues paroles sur la rareté des produits ou le drame de parents engagés de gré ou de force. Radio-Berlin captait l'attention de nos pères ; l'histoire internationale entra dans ma petite enfance par la voix du sinistre dictateur.

Expédition, en cas d'alerte, dans un terrain vague maritime. Nous laissions derrière nous une ville éteinte : le vol et le pillage étaient rois. Dans la rue, je me faisais happer le pain que je devais rapporter du four public. Je revenais chez moi les jambes crispées. De pauvres paysans, enfuis de la plaine voisine, traversaient le quartier dans un tourbillon de violence. Des vies semblables traînent dans ce passé ; longtemps après, quand j'essayai de transcrire cette misère, je ne pus le faire que par un désordre aigu de tout le corps, barbelé dans la plus complète incertitude. Rêvais-je de

paradis ? Les rivières de miel ne hantaient pas l'irradiation de mes petites illusions ; j'étais fils de mon père de mon père, un enfant en qui se dépouillait sa tribu, en une généalogie de plus en plus brisée. Et je pense bien que ma profession — regard dédoublé sur les autres — s'enracine à tout hasard à l'appel de me retrouver, au-delà de ces humiliés qui furent ma première société.

En temps d'alerte, je restais tard à glisser entre les fantômes, au bord de la place rocheuse, alors que les hommes priaient, foule tremblante dont la peur vaquait en écho dans ma propre divagation. N'efface mon errance sur cette plage que la folle pluie, déposée en ma somnolence, quand se récitait, la nuit, la voix penchée, à la limite de la stridence, de ma grand-mère. Tombez, grand-mère !

La guerre des autres passa vite, comme un combat imaginaire et lointain, sans morts, sans sang palpable, un combat aux adversaires invisibles et qui se termina par des épisodes d'abord plaisants. Fuck fuck lady, nous demandaient les Américains en distribuant du chewing-gum. J'appris avec eux la direction du bordel. Les prostituées de la ville étaient amusées, m'a-t-on dit, par ces mâcheurs têtus qui cachaient leur sexe dans de petites poches jamais vues.

Le labyrinthe se compliquait pour ces Américains, qui cherchaient à forniquer. A leur approche, les gens du quartier disparaissaient ; eux conti-

nuaient à déambuler, fous furieux. Je les surpris à menacer de leurs armes mon pauvre père qui, ne comprenant pas ce qu'on voulait de lui, essaya de se dégager. Il y parvint, laissé à sa terreur. Pas-de-chance, le fameux voyou du quartier, défendait l'honneur. Qu'aurait fait mon père si les soldats avaient forcé la porte de notre maison et violé ma mère ? Ce phantasme ne me quitta pas.

Pas-de-chance partageait son temps entre la prison et la rue, je le voyais marcher, chair flasque brouillée dans l'espace, frappant l'air de ses mains tatouées. Ce truand qui fascinait les gosses cassait les obstacles de la rue, en heurtant les murs de ses épaules basculantes. Il puait, grognait, et jetait sur le sol un regard trouble.

En se reconstituant, le portrait de ce voyou, rejailli dans une double fureur au travers de ma sexualité, me renvoie maintenant à la sophistication des personnes — ou personnages — de ma prédiction, comme si le désir, jamais épuisé dans la suspension, ne pouvait que se fixer sur les fleurs d'un autre langage, avant que ne s'élance la joie contrariée de mon corps.

Me saisit la même fascination devant toute Bédouine tatouée. Quand celle-ci ouvre la main ancestrale, j'épouse ma fixation au mythe. Toute calligraphie éloigne la mort de mon désir, et le tatouage a l'exceptionnel privilège de me préserver. Aucun point de chute dans le chaos, seulement

la force d'une impulsion dénouée, un graphe prompt comme un clin d'œil.

Aucun règlement de compte à demander aux parents. Je ne veux massacrer ni père ni mère. Je naquis au début de la guerre et mon père mourut juste après sa fin ; pas de temps pour nous connaître, noter sa vie par rebondissement, récolter un cycle où s'effiloche un temps hagard. Ma mère me laisse vivre, mais il y a un rêve entre nous, elle ira à La Mecque même si mon dieu est mort.

Je reconnais la fraîcheur de son regard, quand elle me raconte la souffrance de mon sevrage à l'âge de dix-huit mois. Mon frère aîné « vola » le sein de la mère endormie. On lui fit avaler une souris sautée dans du beurre. Agréable façon de surprendre l'inceste ! « Pour moi les petits os », réclamait le frère. J'eus droit à quelques fragments coraniques transcrits sur une galette ; tout retrouvait le chemin du paradis, bien que la pointe du sein maternel fût alors amère.

Les Français qui nous colonisaient, dit ma mère, ressemblent, au moment de l'Indépendance, aux enfants séparés du sein maternel. Pour sa mère, seule cette séparation pouvait expliquer la folie de nos agresseurs. Née dans la poussière du débarquement des Français à Casablanca, elle me vit, plus tard, les mains hautes devant la mitraillette d'un para. Je fus emmené ensuite avec mes frères

dans une direction inconnue. Ma mère pleura, car l'histoire restait opaque et flottait, là-bas, dans un battement de torture et de douleur. Croyait-elle, ma mère, ma douce mère, être la Nymphe Calypse, la toute-divine au langage ailé qui enferma Ulysse dans sa grotte aux quatre sources[1] ? Leur séparation fut un merveilleux conte : à l'approche du départ, le divin héros, nous dit-on, cessa ses larmes. Leur dernière nuit se déroula dans l'ambroisie et le nectar.

La fraîcheur mythique de cette rencontre avec l'Occident me ramène à la même image ondoyante de l'Autre, contradiction d'agression et d'amour. Adolescent, je voulais me définir dans l'écoute nostalgique du mythe initial.

Attaque de trachome après le sevrage. Avec ma mère, visite au marabout guérisseur. Nous dormions dans le sanctuaire quand elle fit le rêve suivant : elle se voit dans notre maison ; la lumière est allumée, bien qu'il fasse jour. Des maçons travaillent. Elle voit ensuite le marabout lui offrir une figue, elle la prend et en demande une deuxième. Vœu exaucé. Elle me dit : « Les figues sont tes yeux. » On me mit le lendemain du blanc d'œuf dans les yeux et l'on me déclara guéri. Rien

1. Grotte localisée dans le nord du Maroc. Allez savoir si la rencontre était irréelle ! Archéologie masquée, soit !

à dire, c'était vrai ! Bah ! Pas de guérison qui ne soit dans un écrit explicite.

Je me rappelle bien cette souffrance, et tant de couleurs volées à mon désordre. J'aimais fixer longuement le soleil le plus ardent. Etait-ce ma timide interrogation sur le silence du monde ? Mon regard, amoureux des sauterelles, se mouvait dans la fantaisie religieuse. Les sept paradis et les enfers, Dieu et Satan, les prophètes et l'humanité rajeunie, éternellement belle et sage, les houris enfin, planaient là-haut, après la mort, la vie et la mort. Je décrochais du soleil, brièvement altéré, et je me sentais déjà triste et vieux. A ces moments, le temps s'étalait dans toute sa brûlure, je me posais des questions sur mon vol. Eh quoi ! la vie serait-elle cette clôture du temps qui s'enroulerait en une spirale illimitée ? Non point le bonheur fêlé, ceci est un miroir dont je bricole les reflets, mais la projection d'un enfant au-delà de ses signes.

L'image choc de mon père est comique : marche dans la rue, lui rigide, entre ciel et terre, m'écrasant de sa taille, et moi trottinant en silence. J'étais heureux. La seule photographie que j'aie conservée de lui me renvoie un visage de bagnard, la tête nue, les cheveux coupés ras, les oreilles en flèche, le regard d'une douceur acide, et en bas de la photographie des empreintes digitales bien fanées.

Rigidité face à la rondeur joviale de ma mère,

figue sèche et euphorbe dont j'imagine à peine l'enlacement. De ce couple qui fit de sa vie intime le secret des dieux, je dissocie parallèlement une tendresse irrésistible et le saut de chèvre, mon père. Je naquis là-bas.

Mon père passa sa vie entre Dieu et l'argent ; souvent il les mettait tous les deux dans sa poche. Théologien, aride inspirateur de la bonne direction, il dit non à la vénalité des cadis. Prêcheur grisâtre et commerçant doué, il vivait en une dualité farouche et morose. De coutume, il habitait dans le Coran, entouré de sa famille ou de ses fidèles — confrérie nombreuse —, dormait tard entre les livres, se réveillait brutalement au petit matin. Retiré au premier étage, Dieu veillait sur notre sommeil. Fugace protection quand je me réveillais : Dieu était parti pour la journée, j'allais par la suite braconner par-dessus ses lunettes une vague tendresse. Et puis, il y avait, au moment de la colère, ce tonneau où je m'engloutissais en claquant des dents.

Avait-il rencontré l'histoire sans que je le sache ? Ni réformiste, ni fou de pouvoir, c'était un conspirateur sans projet, mais refusant de se soumettre. Avait-il compris qu'il n'avait rien à apprendre de l'Occident, puisque son Dieu était vivant ? Sa pauvre tête suggérait la tristesse de ceux qui se font expulser dans une dépossession de plus en plus mutilante.

Cet homme qui effleurait à peine ma mère s'acharna sur le fils aîné. J'arrivais en troisième position : mon père accepta de m'expédier à l'école franco-marocaine, je devins la conscience dégradée, donnée à la mécréance. Orphelin d'un père disparu et de deux mères, aurais-je le geste de la rotation ? Est-ce possible, le portrait d'un enfant ? Car le passé que je choisis maintenant comme motif à la tension entre mon être et ses évanescences se dépose au gré de ma célébration incantatoire, elle-même prétexte de ma violence rêvée jusqu'au dérangement ou d'une quelconque idée circulaire. Qui écrira son silence, mémoire à la moindre rature ?

Qui dira mon passé dans l'effacement d'une page, qui saura varier l'obscurité au seul arrachement d'ailes ? Plus que mon vouloir, le voici, le souvenir plaintif, le voici libre de sa figure ! Durée de lierre qui ne trahisse pas l'enfant que j'étais, l'enfant fertile qui n'est pas mort en moi !

Me revient un lapsus : mère à la place de mémoire, double absence dans un double hasard. Faire une enfance, rien ne fermera l'idée d'une transcription.

Peut-être cette frayeur d'un certain passé s'inverse-t-elle dans ma brutale découverte de la mort. Le petit frère m'abandonna et devint oiseau de paradis. Après sa mort, ma mère le protégea du

feu de l'enfer, souffrant en silence ; pas de larmes qui auraient troublé son bonheur, jamais plus ! Mourir petit garçon, c'était dit dans la tradition, est un matin intérieur qui voile tous les chaos, on réinvente l'extase matricielle. Et ce petit frère me laissa un signal secret : avec ses jouets, je recommençai le montage de notre passé, théâtre premier où je dialoguais, les yeux fragiles, avec un cadavre.

A sept ans, la mort entra dans ma vie avec une telle fureur que je dispose encore des hurlements qui me secouèrent, crispation de l'homme jeté, pieds et mains liés, dans la folle identité. Je porte en moi le cri grinçant de trois frères livrés à leur commune dérision. Sept ans, l'âge réaliste !

En se dispersant, mon père devint une parole immémoriale. Alors, pour un enfant, mourir ou se désagréger à travers l'absence du père, quelle différence ? Le cadavre était prêt : on avait tout préparé, tout réglé, tout liquidé. Je battais l'escalier dans toutes les directions, butant contre l'inertie proche, puis accroché au mur où tombait mon pleur. Interminable défilé de visages inconnus ; on hurlait, on mangeait bien, fête et assassinat ligués en un chant lugubre. Devant le drap blanc et parfumé à l'eau de rose où s'allongeait le cadavre, j'étais parfaitement énigmatique à moi-même ; de lui à moi, un amour brûlé. Le cortège en file indienne, à travers la ville, alors que le cercueil avançait dans sa misérable majesté. Il sera dit que

je suivrai en trottinant, un pas en arrière, deux pas dans le vide, et par-dessus le cortège cette bouffée de miséricorde qui planait.

Arrivée au cimetière, terrain vague où voisinent des chiens et des herbes folles, et au printemps, des marguerites, de l'orgueil. Il faut trouver un trou et le tour est joué, c'était beau, équivalence, pas davantage, de s'égarer dans la position du rêveur des cavernes. Dans ce terrain vague, la pluie emporte la terre rouge, s'annoncent dans le soleil quelques graffiti sur la tombe du père. Ci-gît la rhétorique glaciale, au cœur de mon enfance.

On distribua aux pauvres des figues sèches, je n'avais pas le temps de souhaiter la mort du père, même *a posteriori*. Vous avez une mère, me direz-vous. Bonheur ! mais une mère ne remplace pas l'absence du père, dont j'étais complice. Même dégradé, même déviant, je continuais l'arbre, j'étais protégé. Ma mère, ma pauvre mère, je l'ai connue à peine, je l'ai côtoyée sur la pointe des pieds. Elle mettait au monde ses enfants, la rue les happait. Je me rappelle la rue, plus que mon père, plus que ma mère, plus que tout au monde. Tendresse larvée chaque fois que je retourne à cette rue, même dépaysement quand je rentre chez moi après une longue absence. A quelques mètres de la maison familiale et en une fraction de seconde, le vide m'envahit, se perd la mémoire, éclair d'une immobilité définitive. Cloué dans l'espace, j'hésite

à avancer ; la couleur me sauve sur l'instant, peut-être le mauve de ma préférence. Il faut que, même en gardant les yeux ouverts et fixes devant moi, je continue à bouger, évitant tout geste suspect, toute titubation, la pesanteur collée au poids des bagages. Ce cramponnement s'effectue pourtant sans grande déchirure, l'élasticité des muscles demeurant intacte. Pour retrouver mon équilibre dans la rue, je peux m'inventer un prétexte pour affronter cette évasion brutale, me dire que je suis bien venu dans la joie de retrouver les miens, par exemple, de leur parler, la main caressante sur leur épaule. Si, subitement, je ne reconnais plus cette rue, si mon corps se détache de son point spatial, c'est que je ne sais plus pourquoi je suis là, ce que je suis venu faire ; plus de mouvement vers les autres, seulement une couleur, elle-même miroir de ma séparation.

Avec le temps, j'ai succédé au père, à l'aîné — son image impossible —, alors que je rêve d'abolir toute tribu, d'être lutteur de classe...

Enchaînons par un souvenir lointain. Vers quatre ans, je fus surpris par la marée haute sur un îlot rocheux à Essaouïra. Longue dérive devant les petites bêtes sous roche, et qui me retranchait du monde en m'enfermant dans un temps de plus en plus enchevêtré. Abandonné, loin de mes camarades de jeu, je jetai un dernier coup d'œil devant

moi et sans pousser un seul cri, je fonçai, complètement habillé, et traversai l'eau, debout. L'eau m'arrivait jusqu'au cou ; un peu plus profonde, elle m'aurait étouffé. Je revins eau et sable, ma tante était folle.

Au fond de ce décor, le seul rêve de mon enfance dont je n'oublie pas la précision me montre enroulé par une grosse vague, puis projeté sur la plage. Pas de sentiment de terreur, plutôt une attente, un vide, comme lorsqu'après un choc brusque vous attendez la reprise de votre souffle. Mer, mère, mémoire, lapsus échappés à cette frileuse nostalgie.

Accord si décisif entre la mer et mon corps que j'étais resté longtemps insensible aux autres merveilles, la blancheur de la neige, la forêt, même inondée de parfums. Accord prédestiné, me dira-t-on, puisque la mer est motif de ma première mélodie.

Les hommes qui me colonisaient et leurs enfants semblaient vivre au rythme des saisons, à l'harmonie cosmique cataloguée, retransmise. Jusqu'à dix-sept ans, je n'avais jamais vu ni la neige, ni la forêt, la vraie et la grande. Cela était cartes postales ou contes de fées : frémissaient les forêts dès que l'on s'avançait, et tombait la neige quand les enfants étaient sur le chemin de l'école. Bah ! c'était rien, un rien de méditation quand je parlais, en mon adolescence, de saules pleureurs dont j'ignorais jusqu'à la forme, de chants d'oiseaux

que je tuais volontiers à l'aide d'un piège impitoyable. J'attrapais ces oiseaux, étranglés ou agonisants. J'allais contempler leurs cadavres sur notre terrasse mille fois aérienne : la mer glissait à l'horizon.

En lisant récemment *Cosmos* de Gombrowicz, j'ai reconnu comme mienne l'image forte du livre : spectacle d'un oiseau pendu dans la forêt, à l'intersection de deux sentiers. L'assassin n'est à aucun moment désigné, parce que tout simplement nous sommes tous enchaînés à ce geste suspendu et que le massacre d'oiseaux, fureur au travers de l'écriture blanche, signe mon entière participation.

Un jour un farfelu géant aux oreilles de chou vint m'enlever ma tante maternelle qui fut, dans un sens, ma vraie mère. Infiniment dérisoire et à la limite du réel, cet homme traînait des jambes d'échassier, se froissait dans la rue en se gonflant d'air truqué. Tarbouche pointu qui montrait la direction dansante, le vagabondage d'une jambe absolument écartée de l'autre, pierre contre diphtongue, il passait. Il avait le rire fou, et n'écoutait que le hasard du vent. Il sera dit pendant mon adolescence qu'il feindra plusieurs fois de se pendre, avec un semblant de corde. Il hurlait faussement, se laissait rater sa mort, si malheureusement que nous riions fort. Il récoltait notre pitié, c'était tout.

Rapt de ma mère après quatre mois de veuvage par un homme poussiéreux, écrasé par notre mé-

pris. Rapt aussi de ma tante qui m'emmena avec elle à Essaouira. Je fis sans histoire ce premier voyage amoureux à trois, on me dorlota, on me fit la vie facile, j'étais gai.

Entouré d'un harem de sept fillettes berbères — paradis à perdre —, j'appris les débuts du jeu érotique. Bilan déjà chargé d'un enfant dissocié de la famille, timide et timoré, qui s'amusait, pour assouvir ses rêves, à regarder le soleil en face.

Je connaissais déjà le terrorisme des pères, je vivais avec le mien comme dans un jeu d'ombres, chacun son rôle et Dieu pour tous. J'appris — comme il convient — les offices du respect et du commandement, le code de la famille à barbe. Plus grand, je conquis l'espace à petits pieds, mais je retombai dans la fatigue de l'évasion, les solutions impossibles et le retour vaincu. Le cercle était vite fermé sur mes révoltes contre le père et le silence maternel.

Ce rapt embrouilla les cartes ; la tante m'avait protégé, mis à l'écart dans ma propre famille. Fils d'une mère parallèle, je fonçais droit dans l'empiétement des identités, la duplicité, l'appartenance à un bonheur empoisonné. Avec son mariage, je devins, à quatre ans, le spectateur précoce d'une fille violée.

Ma tante se portait comme une plume, doigts s'effilant dans un velouté sans chair, mouvance

sans joie ; tout restait à sa place, elle glissait entre les murs. En sa présence pourtant une tendresse endormante, le battement d'une vague. La nuit, je pensais à la chair abrupte de son mari. L'inceste dédoublé est le rêve de tant d'enfants ; dans mon cas, rêve contre un père dénaturé, mon oncle.

Cette femme s'amusait à grignoter la surface des murs, s'avançait dans la maison, malgré elle, avec la froideur d'un conspirateur déchu. Célibataire, elle m'entoura de son affection ; mariée, elle m'oublia ; je perdis définitivement mon insouciance et l'on m'apprit à ne pas tuer les traîtres. Voilà qu'une mendiante entra chez ma tante avec un cadeau caché ; on ouvrit le panier : un bébé dormait. Pouvais-je la fixer de face sans m'annihiler ? Plus rien à faire là malgré mon harem, je baladais autour de mon remplaçant une solitude boiteuse. Une fille encore ! c'était donc toujours le règne maternel.

Un simulacre d'adulte me sauva de l'ennui : cohabitation amoureuse avec une jeune bonne, même chambre et même lit à l'occasion. Elle me viola, j'avais quatre ans.

Elle me réveillait et m'initiait sens dessus dessous, des coussins par ici, mon sommeil par là, et surtout cette mollesse dans l'étourdissement. Je garde présente l'image de cette fille, réduite à mendier un orgasme impossible, l'oubli forcené dans un enfant. Alors ?

Quand je revins un an plus tard chez les parents,

je pris goût à cette jouissance précoce avec une autre bonne. Cette fois, je pus bander. Nous dormions, elle et mes deux frères, dans la même chambre, qui se transforma en lieu orgiaque. La bonne devint notre bordel, et nous, nous consommions, dans le frémissement de la nuit, une sexualité tribale. Quand à cet âge il m'arrivait de bander, je ne sentais pas, si ma mémoire ne me trahit pas trop, cette brûlure au ventre presque suffocante qui précède le plaisir ; c'était un chatouillement tendre au sexe, un chatouillement douillet, gardant le même degré d'excitation, une sorte de plaisir monocorde qui se consumait à petit feu. J'aimais cette femme, j'aimais la chaleur ronde de ses cuisses quand je grimpais, somnolent, sur son ventre. Il m'arriva une fois de m'endormir sur elle, ce qui gêna évidemment mes frères, obligés de me déplacer. L'aîné devait se surmener, puisqu'il se réveillait à l'aube pour la prière. Grasse matinée pour moi, ensuite courir dans le matin, en croquant un beignet avec un souvenir bien plus chaud au sexe.

Je découvris le bordel plus tard, vers neuf ans. On y allait à plusieurs à la sortie de l'école, en file indienne ; on se pointait chez une putain sans préjugés dont le nom étrange grince encore en moi. Vieille femme débonnaire, elle accueillait facilement la cotisation collective passée de main en main. Puritain bien pointilleux, je fus dégoûté par sa voix rauque, sa vulgarité et son chapelet d'injures. Dégoûté aussi par son haleine puant le tabac,

son sexe jaune, piquant et dépoilu qu'elle enduisait de salive. Même sensation quand je touche de ma main un quelconque hérisson : sexe rasé, expulsé par le sol et prêt à ensanglanter. Grand-mère, tombez !

Les putains de Casablanca fumaient des cigarettes avec le sexe, c'était du luxe, bien sûr ! Le bordel de notre petite ville était modeste : un mercantilisme artisanal, un bordel intime, presque familial. Senties nulle part ces odeurs mêlées de tabac, de sperme, d'épices et d'agressifs parfums d'eaux de Cologne espagnoles. Putains fardées comme de coutume, avec l'allure sanguinolente du clown. Mais ce spectacle de kaléidoscope qui m'éprouvait sensiblement était médiocre subversion, je ne savais plus compter mes phalanges. Tel, cri strident des milliers de bordels au bord de mes cauchemars. Adolescent, je concluais : arrachons la pureté des ténèbres d'une putain et la prostitution du cœur d'une pucelle. Dichotomie à tous égards mystique ; je divisais les autres avec mes phantasmes et me classais dans un étrange érotisme. De même à cet âge la tentation d'être utile à tout hasard, d'être nécessaire, de laisser une histoire ou un personnage, de forcer le destin à coups d'idées et d'actes généreux. Il y a de quoi rire quand des autobiographes astucieux prennent cela pour un goût d'éternité. Comme partout ailleurs, le brouillard tient bon, ouvre la poitrine et passe !

Regarde les fleurs au plafond ; je regardai et mon prépuce tomba. La fête de la circoncision commençait, nous passâmes par les ciseaux, mes frères et moi. Ouwah ! Ouwah ! Peut-être nous sera-t-il fait miséricorde pour ces fleurs d'oranger, sur ces myrtes et cet encens. Prie ton Seigneur ! Au plus pur, au plus droit. Prie ton Seigneur ! il reviendra contre nous, le jour du Très Grand Egarement. Salez le prépuce et jetez ! Hé quoi ! brûle-t-elle, la tribu des femmes ? Elles te portent maintenant sur un drap blanc, que ne troquent-elles leurs signes contre ma blessure ?

Se sépare le monde en deux, je flotte, immémorial cri, bien au-delà de l'arrachement, cri indéfini qui fera crouler ma dernière cruauté ; je flotte, bien que je me soutienne au plaisir du poulet chaud entre les dents, je flotte dans la fugue des épices, pas seul, avec trois frères, trois prépuces tombés ; de même l'expulsion analogique, pendue à tout, voir quoi quand apparaît la paire de ciseaux, crier dans le vide et de loin en loin, le regard inscrit à tout jamais dans les fleurs artificielles ; mon père se cachant dans la chambre, il ne pouvait me voir ; je gesticule à la place de tout le monde, quel trophée récoltes-tu, père, en te réduisant à une fuite ? Tu pleures peut-être dans un coin alors que je hurle dans le souffle de mon père. Dis : Allah est grand. Dis : nous ferons des ablutions de sang et d'amour. Puis la transposition de l'épice à la couleur, c'est

là que s'accrocha le souvenir, comme jamais évanescence ne frappa mon corps ; peut-être mangent-ils mieux après m'avoir offert aux femmes ; je dois à tous cette blessure. Je discerne une vague conspiration pour que je me mette à genoux ; entre-temps, on me fait descendre l'escalier, où je rebondis tout seul depuis la naissance. On me suspend à une multitude de bras en fête, et l'on crie victoire. Je m'évanouis une première fois. Le cri de ma mère me réveille. Elle fait semblant de m'accoucher une deuxième fois et elle pleure ; je bifurque vers l'énigme des femmes : sur les convives l'eau de rose à disperser, un fragment de vision, je mords de l'œil, tout s'éteint. Non point la mort du petit juste ! Ne crois-tu pas qu'on t'a élevé à la dignité du patriarche ? Sois digne de ton sang, sois patriarche ! Epouse une, deux, trois, quatre femmes, et passe ! Hérite, enfant, hérite de ton père, de ton père, la fêlure n'est pas mortelle. Ceux qui s'érigent, le sexe non circoncis, ne connaîtront que tourment et déplaisir ! Ceux du Très Grand Egarement ! Sache, enfant propice, sache ! Peut-être pourras-tu te mettre en parabole. Eh quoi ! Souffle contre la douleur ! Sépare-toi et passe ! Marche ensuite, les genoux écartés, ne frotte pas le pénis contre la blancheur du vêtement, sois vigilant !

Alors, pour toute mobilité, l'éclosion d'une fleur de sang, tatouée entre les cuisses.

Enfant, j'avais tué une race de moineaux ; que la forêt m'excuse, c'est un autre désordre des doigts qui me fait frémir. Ainsi, ce coq égorgé dans notre maison : la tête, en se tortillant, était de danse splendide, une phrase religieuse suffit pour happer la veine jugulaire, laisser les plumes s'éparpiller à moitié, dans l'extrême rétrécissement d'un poème attribué à une main sûre. Mais le coq restait coq et moi je ne voulais pas mourir.

Plus tard, la hantise des ciseaux déchirait mon sexe. Je tremblais ouvertement, écart proche de la déperdition, tout écrire et tout imaginer, voilà le motif de ma génération, voilà tout.

Par la circoncision, j'accédais à la reconnaissance, à la virilité sans poil. Ma mère me mit du henné sur la main, ce jaune rouge pâle jamais transgressé. Sois homme ! Sois femme ! Elle s'occupa de moi et me gâta, on jouait ensemble, un, deux, trois, quatre, cinq et la sauterelle s'envole, je monte avec l'hirondelle, je descends avec l'aigle, je reste tout seul, je monte tout seul, je descends tout seul, je monte avec tout le monde. Je suivais, heureux, le mouvement de ses mains.

J'avais fréquenté l'école coranique pendant un certain temps. On me demanda de m'exercer à la calligraphie, parce qu'elle mène, nous répétait le

fqih, droit au paradis. Pour écrire sur la planche en bois, il fallait tailler un roseau fin, le tremper dans une écritoire profonde, et recomposer patiemment les paraboles coraniques jusqu'à la vision chantante.

La petite planche sur laquelle devait se développer mon savoir resta longtemps blanche ; je ne savais ni écrire, ni aiguiser la plume de bois ; je posais la planche sur mes genoux, comme un symbole inutile. Le fqih, patriarche très proche du bon Dieu par sa barbe et son autorité, nous enseigna quelques procédés mnémotechniques. Ma mémoire s'épanouit vaguement, puis elle devint vite une pomme gâtée. Très tôt, je connus l'acte manqué, la perception d'un double langage. Mon temps à crier n'importe quoi, pendant de longues heures, assommé par le bruit, sous le regard méprisant du patriarche. Journées d'un temps linéaire, réduites à un espace limite où le cercle des enfants prisonniers de leurs corps se refermait autour d'une divinité sadique. Ce patriarche que faisait vivre la communauté du quartier mangeait parfois en notre présence, on se tournait contre le mur pendant qu'il consommait. Criant face au mur, je rêvais de fuite. Désarmé, je résistais aux pleurs, à l'échec.

Devant le père je pliais l'échine, me conformais à un rôle d'esclave complice. Je me vengeais en lui volant de l'argent pour le compte des frères ou

en dessinant sur son bureau des cow-boys monolithiques et fades sachant à peine tenir un revolver. Tout cela ne fit aucun drame, je continuais à trimbaler ma vie ennuyée et docile. La rue me prenait, je me faufilais dans le labyrinthe où tout pouvait jaillir : des chats errants, des yeux de femmes entre les portes ou près de la maison, des jnouns derrière les figues de Barbarie. J'assistais aussi aux terribles bastonnades sur la plante des pieds quand éclatait la colère du maître. On tenait la victime de force, elle tombait ensuite, petite bave sur la natte d'osier. Je me débinais au moment de la prière, on me traita de voyou ; je retrouvai la tactique de la rue.

Mon quartier archétypal : je rafraîchis la mémoire par le geste bref d'une main de femme quand elle tire sur elle une porte rapiécée, semblant d'obstacle au viol. Je traverse mon enfance dans ces petites rues tourbillonnantes, maisons de hauteur inégale, et labyrinthe qui se brise au coin d'un quelconque présage. Qu'est-ce encore, une rue ? Ce feuillage de chaux, usé par la pluie ; je traverse mon enfance, au-dessus de ces tombeaux retournés, et si des chats affamés se rompent dans le soleil, il y a la parure venue de toutes parts, la percée qu'achève un vol rare, surtout ce terrain vague, où se dressent les figuiers de Barbarie de mon cri lointain, jnouns et houris dardant la nuit, par exclamation. Je chantais et jetais des cailloux.

Une rue fait violence à l'autre, sans excepter le doute des chauve-souris, ratures ridicules et timorées. Avec un morceau d'oignon sur un roseau, on chassait la forme visqueuse, ailes inutiles dont je retenais la destruction, la nuit nous blessait légèrement aux pieds. Passons un instant à la maison par le même chemin parabolique. Le père dormait seul, en haut ; la mère, en bas, dans une chambre à part. Entre les deux, ma cohabitation avec les frères et la bonne. Au fond de la chambre paternelle, cette armoire grandiose, avec glace oblongue et striée, fermée à clef alors qu'elle s'ensablait devant mes yeux dans une odeur de naphtaline, souvenir de cimetière ou de mites mille fois défaites, qui revenaient sur les parchemins enroulés, bijoux, chiffons bariolés ou vieille monnaie, et derrière tout, une bague avec une petite boule en verre : La Mecque !

Les terrasses communiquaient aisément. Je guettais, la tête penchée sur la cour de mon choix. Le voisin bigame se plaignait à la famille de mes évasions aériennes. J'étais insaisissable. Je contrôlais les adultes par le détachement de mes propres élans, plaisir médiocre malgré la concurrence aux chats enfuis, ou aux parties de football extrêmement complexes, un pas en arrière, deux pas dans le vide, ce sera bien plus tard la fable du danger, le suspense.

En me projetant par l'escalier abrupt contre le compteur d'électricité, je me retourne complètement, souhait conclu, souhait enterré, je marche en rêve éveillé sur les dalles dans un réduit évasé, face à notre chambre dont la seule fenêtre disait non ; à droite le lieu secret de rats bien gras, bien turbulents, museau à déverser des fouilles, quand la nuit devenait curieuse. Il y a aussi la cuisine obscure et noire de fumée, là l'exil de quelques ustensiles déplacés selon une voix chantante ; ma mère s'asseyait en face de la lumière.

J'attaquais de préférence notre voisin bigame, rigide, muet-roi, ses femmes, concises, orchestrant la parole soudaine. Je ne peux dissocier l'image singulière de chacune. Le duo avait sa belle et sa maudite, sa stérile et sa couveuse d'enfants. Penché d'un côté ou de l'autre, que penser ensuite ? Scintille une belle femme, donnée à un militaire français, tout rouge et tout rond. A cause du porc et du vin, me disait-on. Dieu engraisse-t-il les mécréants pour les mieux rôtir ? Je refusais d'embrasser ce bonhomme. Un dimanche pied-noir était un autre dimanche : tangos, valses grognantes, puanteur douce, alcools trop agressifs pour mon débordement. Par le vasistas, l'Occident carrousel de coloniaux désœuvrés.

Avais-je tenté de séduire cette femme large aux épaules tombantes ? Disons que je me dévergondais en petits frissons, quand je me hasardais à frôler son épaule nue. Elle fut la patronne de notre tendresse larvée, cette nostalgie de toutes les femmes que mon jeune regard rêva. Vers moi, pleines cendres !

De son côté, le fqih du coin n'en finissait pas de se marier et de divorcer pendant un quart de siècle ; j'avais chaque fois l'âge de sa progéniture : impossible de me déplacer avec mes propres ailes vers ses femmes, toujours belles et jeunes. Protégé par le savoir et son harem — rarement réunis dans la même rhétorique — le patriarche entra dans l'absolu. Il dit : Que ton œil se sèche, enfant, on fera tomber pour toi des dattes fraîches, couleront des rivières de miel, autant de signes pour ceux qui sont doués d'esprit. D'abord le bâton à vue d'œil pour te punir, enfant, ensuite le don des femmes sur terre pour celui qui le mérite. Ce don est éphémère, mais nécessaire, enfant. Si tu doutes, épouse-les alors toutes ! Ordre, ordre, ordre ! Voilà que je courbe la tête quand le patriarche prie, on cessait de déchirer les mouches par l'aile, car collées au mur, toutes violettes comme un rien de printemps, qui a crié ?

Je grandissais bien alors que le temps n'était

plus le même, cela ne faisait rien puisque le soleil était possible, ainsi me parlait l'autre vieillard de mon enfance, entouré de thé vert et de quelques pains de sucre, le corps haché, quelques bulles de brume à travers des yeux lents, où la vieillesse s'arrêta pour un temps déchu. Le quartier vivait une avancée de paraboles, invitation le soir à causer dans les étoiles.

A la maison, quand la maison s'ébauchait dans la conversation féminine, j'avais figure conforme aux cousines parallèles, pour moi notion d'un sang stocké dans une virginité d'avant la naissance. J'avais l'équilibre endogame ; on me servait à froid un mariage des mariages. Elles me taquinaient sur le vert de mes yeux.

Aucun sanglot ne pourra me contredire, j'ai recours à la chaleur de l'eau. Il faut le dire, il n'y aura pas la défection d'un hammam ou de son miroir. Aussi la porte s'ouvre-t-elle ; ma mère improvise déjà sur une lumière tamisée, elle filtre ses habits et les miens au seul bruit. Entre dans la vapeur, mou de coquille ! Un œil s'allonge, un autre s'égare, qu'ils soient tous deux impliqués jusqu'au feu ! Je tâtonne pour l'instant, voilà le cercle sur les dalles, le tien, une pièce chaude, une pièce plus chaude, une troisième, bref, à répercuter jusqu'au vertige, on me frotte la poitrine, le dos, se déréalise le reste, je m'approche du bassin d'eau

bouillante, et j'ai peur de tomber, brusquement une femme écarte ses cuisses à l'infini, une béance me fixe, qui a crié ? Qui s'est enfui en rebondissant sur les dalles ? J'ai perdu, en un éclair, toutes ces femmes de mon enfance. Je les ai perdues, et dans un sens, je suis devenu, après cet ordre ternaire brisé, père de ma mère, de mes frères, et des analogies aveugles.

Je naquis dans le rythme de ma ville, porté par le vent doux et salé de l'Océan. Ouvrez le cœur de Thalassa, vous y verrez la racine croisée d'une branche et d'un regard. Ce regard appelle la renaissance d'un espace. Par le jeu de la dissimulation, le souvenir métamorphose la ville de notre passé en une nostalgie blanche ; les chemins partent et aboutissent au même nœud, les quartiers se renvoient les uns aux autres dans un puzzle de formes, de surfaces et de couleurs. Deux images se détachent de ma mémoire nomade, images légères et mouvantes comme la géométrie de l'hirondelle ou l'appel feutré du désir. Fumée de kif, la mer chante dans le blanc de mes yeux. Paix ! Paix ! Paix !

Deux villes parallèles

El Jadida.

Garçon de mon âge à la tête rasée, à l'exception d'une longue mèche au centre du crâne indiquant la direction du vent ou de l'école. Qui n'a eu une mèche, au milieu du crâne, ne comprendra pas, de toute évidence, ce que j'oserai dire sur ma génération, celle justement des mèches, la dernière race qui disparaît maintenant, sous des ventres de grosseur irrésistible.

Le coiffeur collectionnait prépuces et mèches, opération proche par l'office, mais horriblement dissemblable par la bifurcation. J'en connaissais — des coiffeurs à la main caressante — qui nous coupaient les cheveux, accompagnés par le gazouillis des canaris, gazouillis ajouté à la rumeur publique, toujours sableuse, impossible à détecter ; petit, je récoltais, à tout hasard, du sang sur une partie de mon crâne. Si la teigne bourgeonnait avec le

printemps, le coiffeur laissait planer une main hésitante, et au lieu de répondre à sa mauvaise tentation, le voilà qui passait à côté, mine de rien, en grattant autour ; il sera dit la révélation éclose jusqu'au stipe, mèche et merveille du désert.

Autre est la faveur de se promener en ville. Quelques calèches assoupies, des chevaux si maigres qu'on se demande s'ils finiront la journée. Le conducteur fait semblant de frapper, claque des dents, hurle sur place ; le fouet qui cingle sur lui-même retombe, invariablement, sur notre tête, nous les assis. Il faut bien mériter la balade, on ne proteste pas, le conducteur n'exige pas davantage. Il a une tendresse particulière pour ses bêtes, tendresse et différents sentiments jamais démentis. Quand l'un des chevaux a envie de laisser couler, par obstination, un liquide jaune puis arc-en-ciel, la calèche s'arrête, c'est la fête qui commence. A croire, à la fin, que les chevaux mettent en action tout ce qui leur passe par la tête, et peut-être devenu plus cheval que les chevaux, le conducteur ne contrôle plus la situation. Averti des intrigues pourtant, il surveille, jour après jour, la transformation de l'urine arc-en-ciel.

D'ailleurs, réunis au centre de la ville, les chevaux font des grèves tournantes, prétextent des maux de cerveau effroyables en plus des pipis kilométriques qui traversent la ville ; la route est droite, les piétons d'ici connaissent parfaitement

les détours, les fantaisies, l'horaire de la belle couleur, et enfin tout.

Averti par le petit âne, nôtre propriété à la noria, je patientais. A cause du jeu, simple en conséquence, attendre que les chevaux bougent un pied, puis l'autre, s'immobiliser, et pris d'un fou rire ou d'un accès étrange, ils bondissent vers leur destin.

Le conducteur se fait payer d'avance, il se méfie, quoi de plus naturel ! L'argent, l'argent, l'argent ! Il se fout donc du reste, par respect pour ses bêtes, il sait tout aussi, et que ne sait-on quand on se laisse guider par un fouet bruiteur ! Dieu a dit et n'a pas dit et bien plus, on cherche la bonne parole, telle est la deuxième solution, autrement on change de calèche et ainsi de suite. Peut-être nous sera-t-il fait miséricorde pour cette mobilité, le jour où nous danserons, le visage tourné vers le soleil.

Les chevaux s'arrêtent pour manger, de loin, ou de près. Les amas de foin ne suffisent pas à leur fureur. Ils goûtent, naturellement, la fraîcheur de la couleur, herbes vertes, figues mauves, vêtements bariolés des paysannes... Les habitants saisissent, par divination répétée, que le cheval n'est pas l'ennemi, mais derrière toute intrigue, incontestablement, la mouche. Assise ou étendue autour des yeux de ce pauvre animal, la mouche va là où il va, change de quartier et d'humeur, elle rentre ensuite avec lui le soir. Pour exciter le cheval, il

faut exciter la mouche ; pour exciter la mouche, il faut exciter toutes les autres mouches, cercle vicieux comme hypothèse universelle, que l'humanité n'a jamais transgressée. Alors, pourquoi les hypothèses sous les mouches, pourquoi ?

Il serait plus commode de tenir, sur les genoux ou dans la poche, une petite boîte à moucherons pour faire le tour de la ville ; cela est possible, violemment possible. Le temps industrieux que la calèche refuse. Combien est détestable ce qu'il s'agit de manœuvrer dans ce cas !

Je prenais une calèche ; si elle s'attardait, j'en prenais une autre. J'étais derrière tout le monde, sur la barre suspendue, je ne payais rien, mais les risques étaient grands. J'arrivais à l'école à l'heure, il n'y avait pas de quoi être fier !

Dans l'enchevêtrement de ces deux durées, je donne raison au cheval qui vous mène là où mouche se hasarde, parce que tout est semblable, tout converge au même point ; par quelle cécité les hommes s'empêchent-ils de vivre leur vérité ?

Un bus minuscule essaya d'éliminer la calèche, échec total, sabotage, intrigue plus qu'obscure, personne n'osa ni crier au crime, ni élever le petit doigt. Même si le petit bus se transforme maintenant en petits taxis, les chevaux savent que tout cela est oiseux, que les petits taxis feront la même chose, que tout, enfin, retrouvera le rythme normal, jusqu'à quand ? Le bus et le métro, couple

incapable de pousser entre les figuiers de Barbarie et la barbarie est toujours celle des autres.

Dans la rue, d'autres hasards incitaient mon errance. Disons la vérité, l'hirondelle frôle mon enfance de si près que j'en garde un fou coup d'ailes. Une hirondelle peut se percher sur un poteau télégraphique, je dis au copain : j'attaque. Je jette un caillou, l'oiseau tombe, pas mort, étourdi, un peu de salive bec à bec et voilà. Il part. Tout est possible, il suffit de lancer un rêve de soi dans la rue.

Possibilité floche lorsque dans la rue le corps ne résiste à l'art du clin d'œil ; le corps est à l'affût du moindre tremblement, mais le novice, lui, s'éperonne en fermant les yeux, convulsion d'un moribond, non d'un civilisé. Supposons qu'on soit capable de bouger un œil, deux, sans les mélanger ; il faut ensuite bien jouer de la paupière. Ouvrir l'œil c'est rien, l'articuler sans se perdre, c'est le fait de dire par paraboles, par talismans, par livre ouvert : ceux qui sont sains de corps le recherchent dans la rue, par un petit poème agressif, venu d'une partie du corps à exprimer selon la crise passagère, et quand se déchire le voile du désir entre toi et l'autre, alors, parle sans crainte, tu es couvert, dans les conditions citées ci-dessus dessous.

Qui travaillait pourtant dans cette ville ? Question point frauduleuse si l'on avait le pied agile et

chantant, juste pour la distance de boutique à boutique, économie en vrac qui cache bien son jeu. Il faut chercher le paradis promis derrière les dattes, figues et amandes sèches.

Le charme s'improvise ensuite au fond de la boutique, par un dégagement de parfums, litanie furtive autour d'un ensemble d'instruments silencieux. Inévitablement, dans une telle proportion d'éclairs et de chatoiements, je reviens, comme il sied, à la table grêle du guérisseur et scribe de talismans, à proximité d'une seule bougie, quoique éteinte. Il dit : tu es divisé de part et d'autre du corps ; tu dors, les poings contre le plafond. Il dit : tu es hanté. Il me donne un talisman, et il m'encense d'un geste nonchalant. J'ai alors la certitude d'être protégé, la rue m'enveloppe de si près que la médina et ses allégories se répercutent dans le labyrinthe de mes phrases.

Si chacun est bien chez soi et Dieu bien partout, on pouvait de ma maison rejoindre rapidement le parc Spiney, arrangé — m'a-t-on dit — selon la phrase cartésienne, claire comme la clarté et pure comme la pureté, balancé selon la métrique de l'ordre militaire, de l'agréable excitant, du Beau, du Vrai et peut-être même d'autres choses. « Eh quoi ! les Arabes aiment regarder des roses en papier, ou en plastique, la nature leur a échappé

d'entre les doigts, ils croupissent, grisés par le thé et l'absinthe. Et pour cacher leur misère, ils forniquent toute la journée. Il faut créer des jardins rationnels, des villes géométriques, une économie en flèche, il faut créer des Paradis sur terre, Dieu est mort, vive le colon. » Voici la parole du colon dessinant la ville comme une carte militaire.

Un pas de plus et tu es embarqué dans la zone interdite, le terrain sacré du conquérant. C'était cette étrangéité grinçante qu'on me forçait à lire entre les quartiers. On ne fait pas asseoir la Beauté sur ses genoux quoi qu'en dise le poète maudit, qui chercha au cœur d'Arabie l'euphorbe sauvage. Voici le Parc, voici un petit musée de fleurs et de plantes, dont les parfums se perdent dans la géométrie maniaque. Traînez vos pieds, reposez vos fesses, puis regardez au travers, en travers, dedans et par-delà. Sachez que le Parc est une douceur qui habitue à la tombe. Voici, mon lecteur, la fraîcheur de l'esprit cartésien qui se morfond sous l'ombre des arbres, et voici la vierge intouchable. Interdit de cueillir la pointe de ses seins, il faut laisser au vent l'arôme de ses quatre saisons.

Je jouais parfois avec des copains dans ce lieu, nous allions regarder les parties de tennis ou de boules près d'un petit bar de la France éternelle : un coup de Martini, le béret rituel, et puis la partie interminable. N'est-ce pas que le temps se détruit dans une répétition fissurante ! Je me retrouvais, perdu dans ce montage d'images baroques, défilant

dans le désordre d'un enfant colonisé. Que pouvions-nous faire, écrasés dans nos corps, sinon, Bel Occident, déflorer ta nature, sauter sur tes zones interdites et attraper les petits poissons rouges frétillant dans ta matrice ?

On connaît l'imagination coloniale : juxtaposer, compartimenter, militariser, découper la ville en zones ethniques, ensabler la culture du peuple dominé. En découvrant son dépaysement, ce peuple errera, hagard, dans l'espace brisé de son histoire. Et il n'y a de plus atroce que la déchirure de la mémoire. Mais déchirure commune au colonisé et au colonial, puisque la médina résistait par son dédale.

Aïcha Kendicha, ogresse légendaire dont les cheveux s'accrochent aux rochers, habite, je le savais, dans une lagune engluée dans l'algue, étalant une eau basse et chaude. Au matin, le regard indique, sur la lagune, des lavandières dévoilées, et foulards en ricochet, de loin en loin, d'étranges pêcheurs : silence opaque, soit ! les jnouns aussi ont qualité de se multiplier à l'infini, par clin d'œil de mauvais augure. En une fraction de seconde, ils sautent dans la chambre, le trou des toilettes, les coins des murs. Au hammam, ils ont la voix douce, la main ondulante. On voit, cette race mange de l'obtus, du noir, et t'attend dans la solitude. A la plage, je vis flotter un djinn sur l'écume. Où s'enfuir, quand s'accuse l'illusion ? Stupeur vibratoire de la vague, je plonge.

Plus tard, j'écrivis une pièce de théâtre avec comme personnage secondaire Frankenstein Malabar qui étrangle ses victimes en disant : « Excusez mon innocence, l'amour m'a fait Malabar. » Sortie de la côte de l'ogresse, cette pièce a le goût légèrement macabre de mon enfance.

Aïcha est le nom même de ma mère et nos femmes brodent à loisir sur le fantastique pour dire non à la religion des hommes. Quand elles te disent : l'inconscient est maternel, réponds : je suis patriarche et ordonne le système.

Près de la lagune, vienne la polyphonie d'une histoire désertée, je nomme la forteresse portugaise, où les oiseaux piquent droit dans l'eau, vienne mon enfance rebondissante sur la barque de mon oncle souvent kiffé, pêcheur par moments, et il allait de soi, sur de petites vagues. Heureux, je ne me doutais de rien. Quand je retourne à cette forteresse et que je m'y attarde seul le soir, j'allonge la main entre le mur et la mer, m'enfermant en une douce souffrance, rêverie de plus en plus lente et évasive.

Essaouira.

Froide, souvent balayée par le courant des Cana-

ries, la plage monte de l'eau, poussée par un horizon légèrement courbé. Il faut un regard pâle et malicieux pour éviter les grains de sable, qui attaquent quand on tourne la tête, et s'envolent gentiment, dans tous les sens. La plage se laisse coiffer par de petites baraques en bois, fuguant tranquillement en une série monotone ; cela arrange bien les choses si s'habitue le regard, on appuie sur l'œil et la ligne s'aligne, elles, les baraques, mignonnes, maisons de poupées, on a affaire à un peu de vent fougueux, qui mord mieux ? Pas même les vagues, car elles se bousculent, comme pour s'excuser, elles contournent au loin un îlot, prison dedans, près du port, l'empire portugais avec la marque massive de ses forteresses, grandeur poussive de ceux qui croyaient enchaîner les hommes à la pierre. Ville à vendre, disent maintenant les gosses.

Il y a, dans cet urbanisme costaud, le rêve grandiose des pirates de l'histoire. Là aussi, vent sableux déjouant la majesté de ces forteresses. Je pointais, vers la mer, à travers les canons enfourchés, le cri. Le dieu de notre enfance est-il mort, cent fois mort, jeté sur les rochers ?

Orson Welles y tourna son *Othello*, ténébreux, décisif, un couteau. La ville qui y figurait, recrutée à coups de dollars, connaît par cœur le drame de la reine assassinée. Ainsi la jalousie, reine à vendre aussi.

Coquille entourée de sable, cette ville s'ébauche

en une miniature aux couleurs tendres, et je tais d'autres vibrations : la surprise du soleil, la ville se recroquevillant et le parfum d'argan, lieu commun du Sud marocain et impression douceâtre d'un vol continu.

Le mellah n'est pas loin, d'autres odeurs, un autre dialecte légèrement chantant qui me faisait pouffer. Je happais des calottes de vieux bonshommes, et les vendais. Avec l'argent, on recommençait dans l'autre sens. Il sera dit que le juif refera l'histoire à rebours, prisonnier d'une différence millénaire. Ce ne sont que légendes d'Anciens. Paix ! Paix ! Paix !

Enfant aux yeux verts, tu fais dans ton pantalon, en plein jour, et la maison pachale riait. J'étais l'idole du harem, où ma tante fréquentait des amies. Je jouais autour de la vasque d'eau. Précisons : le sacré de mon enfance, savoir séparer les rites du corps par l'eau, ceci est utile et ceci est nuisible par l'eau, l'Occident par le papier rose et la fourchette carnassière. Elles disent : enfant, sois fidèle à notre tendresse, les rivières couleront, c'est certain, coule-toi, enfant aux yeux verts.

Tant de femmes pour rien, harem logé derrière mon évanescence, je les ai perdues également. Je reviendrai contre vous tous, le Jour de la Très Grande Violence.

Elles aussi, les fillettes de ma souvenance, sexe contre sexe, sur la terrasse, alors que se frôlaient

les chats. Les mères criaient, je m'enfuyais dans le dédale des terrasses, plus tard le haschisch m'ouvrait le ciel.

De la maison de la tante, j'avais spectacle sur la rue, le haïk est une draperie en danse. Ma requête de descendre dans la rue me réintroduisait dans le jeu du clin d'œil, la femme par ici se couvrait tout le corps et l'on surprenait, sous une apparition fougueuse, un seul œil, un seul bien au-dessus de mon appel. Je m'égarais devant ces formes imprécises. Sauve-toi.

Cette ville ne vit pas que de sable et de mythologie. Les bateaux reposent dans le port avant ou après la pêche ; autrement, les pêcheurs suivent la sardine baladeuse jusqu'au Sénégal. Affamée toute l'année, la ville attend ; quand vient l'abondance, la sardine règne sur tout. Solution possible, la jeter dans la mer en cas d'excédent.

Enfant, lorsqu'une pensée cruelle t'habituera à la sardine et à ses odeurs, alors qu'on rangera le port dans le silence du soir, devant les pêcheurs de plus en plus petits et pauvres avec le siècle, enfant, quand tu voltigeras, pieds nus, dans le dédale des rues, connais ta route. Sache ce que tu n'oses, prends garde à l'informulé !

Direction unique, solitaire, fondamentale, tu te cogneras contre la subtilité des interférences, tu rencontreras un groupe de chats, réunis en faste, pour le carnage des sardines, bientôt en simple

filigrane. Dans cette ville, on traquera ton désir, qui le niera ? On vendra ta tendresse, qui s'exilera pour toi ? Ne vois-tu pas qu'on parle pour toi, contre toi ? Sauras-tu l'atroce vérité sans hurler au petit matin ? Avec ton copain, tu errais dans cette ville qui te refuse maintenant, tu avais deux mères et du lait artificiel, la guerre n'était pas finie, tout sera si lointain, malgré ton frère de lait et de syllabe.

Un pas dans l'impasse, un autre dans une autre, je frappe à la porte, personne ne répond, je marche, un caillou dans la main, je jette, je roule, ainsi va le monde, par petites secousses, l'enfant que j'étais se brisait, à tout hasard, mourir enfin, vivre enfin, mourir enfin, vivre contre soi-même dans l'écartement de la mémoire.

Me revient enfin une image, une femme tout en blanc, au visage tranchant et que faisait disparaître le cri du coq. Mon premier film était un film d'épouvante.

Je détestais les mélos, ces chansons toujours semblables qui me disaient que la vie n'était rien d'autre qu'une mélodie dérisoire, rien que des larmes à la fin du film. Plutôt le coup de poing, un seul par western, cela suffisait pour nous dédouaner. Au cinéma, on se pointait deux heures avant la séance. La propriétaire, bien grasse, puait le parfum et déchirait les billets d'un air féroce. Eh

quoi ! à l'entracte, on croquait les grains secs de pastèque dont on extrayait, minutieusement, de petits corps frais et durs, seins de fillette, à terme fixé. Myope déjà, j'avais mon cinéma de côté, par fourmillement et dilatation des paupières. D'ailleurs, je ne comprenais pas le français. Zorro marquait une danse non prévue dans le programme. Bien que s'accentuât l'évasion, j'emmagasinais de la souffrance et de la mort. Il sera proclamé que Tarzan le blanc, le fort et le musclé, sortira, triomphant, dans le ronronnement d'un paradis perdu.

Héros chaque semaine, tu traverseras le village, selon la déchirure des balles. Claque la porte du saloon, elle te saura gré de ta bonne direction ; des bandits et une putain désœuvrée t'attendront devant les trafiquants de la mort et gargarisateurs de whisky, devant les femmes fatales au regard velouté. Marche la face tournée contre le soleil et étrangle-les sans pacte ni intercesseur, excepté ceux qui disent : salut !

Ainsi tourne la culture

Fiche une école au fond d'une rue longue et droite, elle se tiendra à distance, la porte en fer au-dessus de ton enfance. Les adultes glissaient par la petite porte, c'était leur privilège, je la prenais moi aussi, quand ma marche m'avait mené ailleurs ou que je faisais mourir un parent trente-six fois par année. Retard, dirait-on, et quelle occasion trahir, pour l'enfant ruminant la férocité par les doigts, billes ou oiseaux, et comment affronter la petite porte, la défoncer ou l'escalader alors qu'il y avait derrière elle le Directeur, gros cochon barbouillé de joie, méchant, et il se cachait derrière les arbres pour surprendre les retardataires. Une gifle, à vif et en toute franchise, bien que les étoiles fussent silence, j'avais à peine le temps de pirouetter, et tomber, sec, en plein alphabet. Volontaire ordre des classes, rangées en file indienne, la promotion scolaire parallèlement ; un hoquet par année et il en fallait cinq pour parcourir toute l'école, être déclaré certifié.

Mon père m'envoya à l'école franco-musulmane en 1945. Ce fut le cousin kiffeur qui s'en chargea. Désignons chez lui ces yeux vitreux, cette fissure de la voix, et surtout cette extrême économie du geste. Je côtoyais, un peu troublé, la petite éternité qu'il habitait. Chancelant, de coutume, avec le mythe coriace de voir partout du Turc, vivant peu, travaillant par sursaut, lisant l'histoire comme une épopée traversée par l'épée rédemptrice du Turc, Américains et Soviétiques seulement épigones du siècle. Proposition comme une autre de signifier le monde. Entre-temps, il épousa une cousine, replongea dans son paradis. Mon père l'éloigna de sa vue, le prenant pour un voyou démusclé. Myope, le cousin s'obligeait à coller le journal contre lui, ne rien voir et tout suggérer, commenter en vrac les aléas du jour, légèrement emporté par le pousse-pousse de son délire.

A l'école, un enseignement laïc, imposé à ma religion ; je devins triglotte, lisant le français sans le parler, jouant avec quelques bribes de l'arabe écrit, et parlant le dialecte comme quotidien. Où, dans ce chassé-croisé, la cohérence et la continuité ?

Elève médiocre d'abord, je gribouillais la lettre impossible et tarabiscotée. J'avais, en plus, la manie persistante de rater la ligne droite. Il sera dit

que la lettre grimpera, tortueuse, se fracassant sur la marge, crise subtile dont je mesure la réponse au silence, à l'échec ; écraser l'alphabet comme ça, contre le vol d'une hirondelle, ainsi tourne la culture, on parle et on parle et le sable continue. Autrement, ma rue savait mieux, mon pied aussi.

Elève médiocre pendant deux ans, mais non révolté. On s'excite, on cogne, on échoue enfin, accomplissant le fait que les autres ont oublié, ceux qui punissent le sommeil, la tricherie, tricherie mienne et grosses taches sur cahiers, la main s'habituant, par peur, à courir dans le désordre. Comme inceste miroitant, cette peur devant l'écriture, peur d'être dévoré par elle, le plus loin possible, et de mourir en conspirateur à la fin d'un interminable monologue.

L'instituteur questionnait déjà, rarement d'ailleurs, jamais peut-être ; il se mettait à table pour nous tenir éveillés, pas plus, lisait le journal, crachait, tirait les oreilles.

Norme des normes d'être animé par un instituteur raté ! Comment exiger que la craie ne grince ? Une classe à trente, et l'érosion des tables qu'on poussait de côté pour se pincer. On n'avait pas admiré comme il convenait les images démonstratives, accrochées au tableau ; il fallait pourtant imaginer dedans l'opacité, la condition des objets, leurs transfigurations, et je naquis à leur esprit au creux du dépaysement. Penser que l'instituteur se

brisa à temps me console. Les institutrices des provinces de France ronronnaient bien, et quelle différence ! Elles étaient notre harem scolaire qu'on défeuillait, année par année, jusqu'à maturité complète. On changeait de cahier, une fois par an ; mais puni, un pied un peu en l'air, on lisait dans le mur, la classe logée derrière la tête, ainsi tourne la culture.

Comme ces institutrices savaient de belles choses et qu'on les rêvait houris, on faisait tomber n'importe quoi sous la table, et hop ! on se traînait par terre, le regard oblique vers les cuisses roses. Poule couveuse, cette dame respectable de taille et de diphtongues ne devinait pas l'intrigue sous la table, ou bien elle se dévergondait, nous laissant voir un petit mouvement pervers. Pour elle, on s'efforçait de dire notre profession souhaitée, moi chauffeur de car et un copain devenir français, métier risible si l'on écoutait la classe.

Flanque-toi d'un petit drapeau tricolore, voici le Résident général, Juin, l'Immortel, l'Académie tohu-bohu pas seulement des dictionnaires, mais aussi jumelle de l'art militaire. Attends le carnaval, discipline-toi, sur le trottoir, sous le commandement unique de ton institutrice, agite le tricolore, tricolore-toi ; la Marseillaise est une prouesse, ton premier chant qui te montre cette marche militaire, avec le mouton en tête. Il sera dit un autre

hymne de ton égorgement. Sois onomatopée, on te saura gré de ta vague ressemblance.

De là à comparer mon français à la langue du Coran exige un autre parchemin, qui arrivera le jour où rien ne m'empêchera de sauter de page en page, eu égard à mon dédoublement furieux, et le livre que j'écrirai sera alors pensée religieuse. Arbre de mon enfance, le Coran dominait ma parole alors que l'école, c'était une bibliothèque sans le Livre.

Chant d'abord, le Coran s'apprend par cœur, et mon frère, le jour de cet apprentissage final, célébra la viande et le sang, sacrifiés à la bonté d'un. Au fait, le père le lisait à haute voix en tripotant le chapelet. Les livres camphrés du père prenaient parfois un bain d'air, voilà la théologie ardue au soleil, voilà mon père, démonstration à imposer au moisi, au mystère. A côté du Coran, il y avait le talisman et la magie des femmes, par le henné aussi et le tatouage. C'est pourquoi, signe des signes, le sexe est la fin de la mémoire désordonnée.

A l'école, la musique des morceaux choisis, puisque j'ignorais les contes de fées et les bandes dessinées. De toute évidence, on ne saura jamais si ces morceaux choisis nous épataient, bien que leur gentillesse et leurs personnages appellent au rêve, par oisiveté de notre part.

Le musée des morceaux choisis d'où partait le

discours suivant : parler dans nos rédactions de ce qui se disait dans les livres, du bois brûlant dans la cheminée, sous le regard malin de Médor, partir dans la neige quand on imaginait difficilement son existence. Médor s'abritait sous un nom arabe. Cela ne changeait rien à notre culpabilité, on se sentait des enfants conçus en dehors des livres, dans un imaginaire anonyme. Et de cours en cours, disparaître derrière les mots, en prenant soin d'éliminer toute trace suspecte. Chacun est le flic de ses mots, ainsi tourne la culture. Mais Richepin et Daudet ! Et bien d'autres encore, avec une allure générale et persistante : le terrain vague ; et Tartarin ne valait pas un cow-boy, il faut le répéter.

Divisons, pour avancer, la classe en deux cliques, celle qui savait et celle qui tuait les mouches, j'étais entre les deux, si je ne m'abuse, si le souvenir se prétend étrange, si j'ai le moindre pouvoir sur mes mirages, à savoir le galop des synonymes, bizarre, extraordinaire, fantastique, abracadabrant, et chut ! quand l'instituteur regardait la montre, la voix du cancre, du fond de la salle : « Le temps passe, les monuments tombent, ce qui reste, ce qui survit, c'est la pensée humaine. »

Enfant, sache qu'une série est un progrès, un verset une évocation et que tout s'annule, de plein droit, quand le savoir te fouette. Traverse la parole béante. Cruauté ! Cruauté ! Dans le terrain vague de la culture française, on jetait les chansons, le nombril en l'air, on y grattait avec fureur, la chan-

son se décalcinait, à la rigueur un mélo en gong, moi-même un chien, oreilles dressées, gueule chavirante et, par le glissement dans le vide, je me rencontre dans le regard louche d'un double.

De même le quarteron des saisons. En octobre lire des textes relatifs à l'été, pendant que jaunissaient les feuilles ; Noël arrivait avec le cadavre décomposé de l'automne sur le dos, et hop ! le printemps était déjà là ! Ensuite les événements se précipitaient, on nous bousculait sur les examens et sur les vacances. Mon enfance, ma vraie enfance, je ne pourrai jamais la raconter.

Une mélodie semblable, recracher dans les rédactions l'essence des morceaux choisis, telle quelle, quand, en flèche brisée, l'esprit d'un enfant se colonise. Le cœur jouait plutôt avec les talismans. Certes, le Maroc, dans ces textes, sous la forme d'un joyeux folklore, tuniques blanches, babouches vif écarlate, pastèques ensanglantées, et que dire ? Un muezzin mécanique, enfourchant une humanité endormie et qui ne se réveillait que pour se mouiller le bout des doigts, ébauchant quelques génuflexions. La prière, c'était parler au vide. Etonnés par cette image de nous-mêmes, nous gloussions, un peu honteux comme lorsqu'on va voir un film un peu canaille en mâchant du chewing-gum, pour faire passer une émotion larvée.

Car l'histoire était ce chevalier fougueux, envolé dans l'espace d'une miniature. Par la mère, je sa-

vais l'épopée de Sidna Ali. Héritier démultiplié, comment pouvais-je troquer la nudité d'un enfant contre le hurlement du mythe ? Le grand-père paternel, à la fin du siècle, fut pris d'une folie d'évasion. On ignora les motifs. Demande-t-on à un serpent la raison de sa mue ? Il abandonna sa famille, arriva à La Mecque, par des moyens compliqués, marche à pied, dos de chameau et un bateau qui échoua. Il fut sauvé, sans doute, par l'astuce inexorable de l'anecdote. Après un séjour d'un ou deux ans à La Mecque, on le retrouva ensuite dans sa famille à Fès. Puis, pour des raisons encore mystérieuses, reprit son aventure à travers le Maroc, ciselant le stuc et le marbre. La fin du récit l'installe à la campagne, le fait mourir tranquillement, comblé d'enfants. Ajoute à cela que nous respections les vieillards comme des dieux, notre bande dessinée au rythme du chapelet.

Vivre est pour ma mère une manière de se souvenir, notre arbre généalogique éloignait, par sa floraison, la pulvérisation de l'histoire. Celle-ci commençait avec le Prophète, et se terminait au paradis ou en enfer, j'avais une place quelque part en un point prédestiné, puisque, enfant, j'étais de toutes les manières couvert ; les gosses qui meurent atterrissent droit au paradis.

A l'école, on retrouvait le chaos. Page tournée, dynastie tombée ; la tête d'un roi ! Les dynasties se bousculaient, les tribus piaffaient dans la poussière et, de temps en temps, la tête fantasque

d'un illuminé qui, après avoir produit des miracles d'épicier, levait une troupe de sauterelles et traversait, irrésistiblement, une contrée mille fois dévastée. Emu par ce désordre, l'Occident colonial décida d'intervenir pour le bien de tout le monde. Alléluia la colonisation ! Alléluia l'histoire gaillarde !

Quittons les livres et revenons un instant à la ville. Nous organisions, à cet âge, la bagarre aux cailloux, la nuit, quartier contre quartier. Blotti dans un coin, je glissais derrière un voile d'indétermination, enfant si maigre et simple voyeur de la tribu. Quand la course nous menait jusqu'au marabout, à un kilomètre de la ville, nous y pénétrions de plain-pied, sans égard aux esprits qui hantaient le cimetière d'alentour. Dans le marabout, on déracinait les bijoux, on subtilisait la petite monnaie, résumant par cette frénésie la trahison du sacré. Par surcroît, une herbe si légère et comme multipliée, par-delà les tombeaux.

Enfant, voici le jour faste, va, une fois par an, à la foire rurale de la tribu. Traîne ton regard sur la poussière, flotte furtivement avec la foule, au bord de la plage rocheuse, voisine de la foire. C'est là l'abattoir, marche parmi les charognes éventrées, scelle-toi à ton insouciance, bien que devant

toi se collent des chiens en rut. Ce rut est charité annuelle pour tout l'univers. Peut-être trembleras-tu d'être castré. Jette-leur des cailloux et passe à côté, invité par le carnaval. Certes d'autres ont fixé le poignard vitriolé de ta tribu, Delacroix sur les chevaux ailés et coups de baguette magique pour l'Occident. Ce sera, bien plus tard, une image fanée de ton errance. Enfant, entre maintenant dans la tente, au lieu de tourner à dextre et à senestre. La nuit tombe et tu voisines une jeune paysanne. Lève-toi, enfant, mets-lui un chapelet de caresses maladroites et touche ses mains tracées au henné. Les puces peuvent grouiller sur la natte, ne dénombre pas leurs attaques, sois indolent jusqu'à la cruauté. Le cri du coq ne tranchera pas ton désir. Ouvre les yeux et harcèle-toi. En vérité, enfant, cette nuit est pour un peuple qui se scinde.

Passe devant le maïs grillé ou le nougat enroulé, passe devant le kaléidoscope, mais arrête-toi devant le conteur. Emporté par son histoire, le conteur imite le sifflement de l'épée et étend le bras tout en tournant sur lui-même. Courbe la tête avec les autres. Il est temps de tambouriner, et voilà et voilà, par le feu craché et l'eau bouillante, une jambe se crispe contre l'autre, ouwah ! Ouwah ! Le conteur dit : le coq voudrait bien voler jusqu'au septième ciel, ce ne sont pas les ailes qui lui manquent, mais c'est que le ciel ne veut pas le

voir. Parce que la vie, ce sont les paraboles qui la font passer.

Avant de quitter ce carnaval, rappelle-toi ton oncle paysan, engagé pendant la deuxième guerre aux côtés de ceux qui te dominent. Il a parcouru sans comprendre l'Occident et la différence sauvage. Il s'improvise maintenant, lui aussi, conteur. Ecoute sans rire le récit décousu de son périple.

Les souvenirs qu'il récoltera seront un vieux gramophone et des disques vaguement bruiteurs, et à travers le zigzaguement de l'aiguille — si aiguille s'allonge — tu verras les soldats marocains défiler dans un pays lointain en chantant :

Pourquoi, pourquoi nous sommes-nous engagés ?
Pour la soupe et la gamelle.

Enfant, accompagne tes parents, de préférence ta mère, de préférence un jour de mariage. Pendant la cérémonie, il y a des femmes et des hommes, ceci est un signe qui te trouble un peu. Chante, même déguisé en fille, on te saura gré de ton ondulation, hausse les épaules et dis : qu'importe l'ondulation ! Assieds-toi autour des danseurs travestis et en double robe ; un violon divague en toute allégresse, il grince de longue date, il parle d'une mélodie grossière pour t'éloigner du cercle. Danse, danse, la poitrine ouverte. Se trompent ceux qui prétendent que le drap de la mariée

sera blanc. Non point ! Il sera ensanglanté. Les hommes pinceront le marié par tous les côtés, devant le drap de sang, jusqu'à la fraîcheur de l'aube. Ouwah ! Ouwah !

Adolescence à Marrakech

On rompt une enfance, par arrêt méditatif, à l'intersection d'une identité qui se dévore elle-même et la fatigue d'une fascination à l'âge successif. Comment dissoudre à l'instant la profusion des reflets et violenter la nostalgie ? Très bas, il y a, au terme de la scène, maints souvenirs en crescendo. Se trahir par quel masque, quand une ivresse en vaut une autre, et que s'effiloche le savoir ? Une séparation à figurer dans un ensemble mouvant, et je passe, la tête inclinée.

Avoir douze ans et partir pour Marrakech ! Dans le car, un horrible mal d'estomac, cette poussée végétative de plus en plus agressive, et qui, au gré du cahot, grattait les narines, puis s'arrêtait aux dernières stalactites de morve et de larmes. On lessive le cerveau, question d'en arranger le dérèglement passager, on partage le souffle et c'est là que se lève la transe, vite tombée. A travers le regard gluant, le sourire ou la grimace

de l'autre, un ciel au geste blanc, on s'endort.

Dans cet endormi, perlait une absence, ni interrogative, ni bourdonnante, l'orée d'un dégagement contradictoire qui le darda, au cœur du vertige, lui-même à ce moment, loin de la tribu et loin des morts de la maison, bien que la mère protégeât ses voyages avec un talisman autour du cou. Chute dans la durée chantante, la somnolence fragmentaire pesait. Il fut étourdi par le sommeil, le corps à la dérive et le front balançant.

Séparation d'un adolescent, arraché d'un double exil, deux villes et deux mères, mais dans la fraîcheur du passé, derrière tout, inoubliable cette baignade dans un bassin de femmes nues s'éparpillant dans le feuillage. Aucune folie n'aurait détruit la lascivité fugitive, envolée en une métaphore inutile. L'enfance allait mourir.

Et la quête du savoir dans un car embrouillé dans les cailloux, ainsi se prolongeait le projet paternel dans la poussière des livres. J'aurais appris par clin d'œil, ficellement du corps, à lire dans un mort, et écrire pour les survivants de mon déracinement — ma génération —, rivé à un double langage. Je ne renie rien pourtant, rien, et bienvenue à toute animation qui me provoque !

Je partis, gloire d'un boursier, élevé à l'orthographe par un instituteur du Pernod et de l'anisette. Il nous instruisait avec rage, et des gifles, même le dimanche. On portait dans nos poches

une langue sans égard au siècle, un français décrété en torchons au milieu d'une phrase vagabonde, une feuille corruptible, car le Coran se faisait respecter ; là où il gisait, il se chantait à l'intérieur et à l'extérieur. La parabole, le proverbe et la bonne nouvelle arrangeaient la tétralogie de notre culture.

La plaine, à moitié aride, séparant Marrakech d'El Jadida, est une représentation de pierres, et d'instinct je simplifie l'errance des figuiers, qui se hausseraient distraitement, à la moindre palpitation de mes paupières. De coutume, les figuiers se laissent attaquer par le vent en se courbant, accrochés à la terre. A cette période encore chaude, ils se rétrécissaient, dénoués et tendrement assoupis. Le geste nonchalant du soleil me montrait le ruisseau sec, goût initial et rétrospective de tant de souvenirs ; de là s'envolaient les moineaux, à la recherche de leur rythme, souvenirs ravagés de l'enfance transformant mon corps en une image transparente, facile au mot. D'un coup, le paysage chavira, de la terre rouge partout ; d'un coup, pénétrer la couleur au degré d'une voltige, allusion à un début d'angoisse, s'arrêter là et ne plus partir.

A Marrakech, on défigure le minaret de la Koutoubia, par fatigue du voyage ; après la palmeraie, au seuil d'un soleil en exil, j'exhibai, à la porte de la ville, et à la place d'un poignard, une valise bourrée de linge. Au collège, le pion me dit

tout de go : numéro 108, voici ton lit et ta chaise, le reste appartient à ma main de fer.

La place Jamaa Lfna fuguait, alors que notre calèche déjouait les rues. La porte du collège était ouverte. On clôturait la course, en regagnant le réfectoire ; je pleurais, allongé la nuit dans le dortoir orphelin. Pleurez, ô mes frères, pleurez, pèlerins de la science infuse !

A la cuisine du collège, deux énormes marmites faisaient l'affaire ; le cuisinier, tendrement sanguinaire, tournait autour à mesure que s'excitait la chaleur ; selon les aléas du jour et les stratagèmes qu'il savait briser, il prenait et servait à bras ouverts. Des anecdotes étranges circulaient sur sa gaieté foudroyante. Il basculait, d'un coup de pouce, ce qui se tenait devant lui : un gong et des moustaches, le plat arrivait, en croisade, dans le pays des exilés. Artisan jusqu'au bout, il planta un couteau de cuisine dans la plus belle des ménagères. Héhé ! Il avait la tête en joie. Oui, arrière aux sauterelles infidèles, broyez, marchez selon votre direction !

Au réfectoire, un petit pois, c'est rien, même s'il donne le fou rire, il a son devenir tout tracé, il bondit, et il sera dit qu'on le séchera, l'écrasera et le malaxera, sans scandale sur terre, la communauté dansera. Deux petits pois, ça se neutralise, on n'a plus le cœur pour rire, pour rien faire ; couple en promenade ou spirituel aléa d'attendre délicatement, un pied levé, on avale pain et eau

jusqu'au frôlement de l'idiotie, mais le jour faste, — le dimanche à l'internat — nous avions un tas de petits pois et une tarte croustillante. J'étais heureux et faisais l'idiot. Un tas de petits pois et la colère du pion qui dit : numéro 108, dehors ! Prends ta chaise, tes assiettes et tes petits pois, dehors, là-bas ! A table, je tourne, tu tournes, à qui ce morceau, à moi, à toi, à lui. Mon complice, grâce à un jeu de pied, m'indiquait le bon morceau. Ainsi intriguait la table, vibrations à la tête, débandade de milliers de cellules lâchées au dortoir, et que dire, je vous le dis ? Le devenir industrieux, quête misérable du savoir. J'étais malheureux.

Arrivaient les sauterelles, Marrakech se déplaçait en gloussant ; une sauterelle, cela se range sous une pierre, là-bas, mais un peuple de sauterelles, pour saper la cigogne difficile à manger, contemplative, et cynique, au-dessus de tout le monde, de plus en plus haut. Allonger la Koutoubia et son labyrinthe afin de l'attraper exigeait une transformation de la ville et du pays, une autre mentalité, voltigeante et saut dans le vide, même si le haschisch fait dire dans cette ville : je courbe le nez de côté, circulez ! La sauterelle a compris depuis longtemps : éviter la guerre intestine. Elle a choisi la passion pour le suicide général. La sauterelle se gonflait alors de désir. Merveille ! Création sur création, le croustillant, la danse des yeux et des doigts, ratures, folle écriture

dont je détache, corporellement, un régime bien discipliné.

Sauterelle ou autre légende, je dirai la suite sens dessus dessous, en souffrance giratoire, devant la kafta en brochette, car, au fond de la boutique, chanteront la fumée et la viande douce du chameau.

On décrépissait. Le jeudi, le médecin, sans regarder, tâtait un peu, peut-être pas du tout ; il nous tenait à distance, mettait la main sur notre poitrine, une machine inutile à la main, et il tirait, une fois, deux fois.

D'autres attendaient, pas le temps de suivre le pouls. Malin qu'il était, il voisinait, tranquillement, avec sa conscience. On pouvait somnoler dans ses bras, juste pour voir.

Le vendredi, une minute de douche par élève, au galop, et hop ! l'eau de la douche tombait partout, il faut courir après, la mer était loin ; casanier, on préférait se mouiller en filigrane, pas de pudeur à cracher, à piaffer, la tête de travers sous une douche qui louche de tous les côtés.

Par moments, pour se détendre, on sprintait sur le terrain circulaire, un pas par là, un pas par ici, et quel souffle ! Corde entre les cuisses, fourberie connue des collégiennes et spectacle de nos rêves. On courait. La balle étoilait. Fatigués à temps, on allait au salon, cave bien sombre, ping-pong, au rythme d'une symphonie de Beethoven,

Wagner attendant son tour. Je guidais les opérations de l'aiguille.

Prison dans oasis, le collège côtoie, par chatoiement, illisible à coup sûr, si l'on balaie les quartiers massifs, le collège côtoie un jardin à n'en plus finir ; le mur s'arrachait, partout du rouge et la mémoire chaude, je tombais de l'autre côté. Défilaient les palmiers dans le jardin, histoire de m'embrouiller dans la course, j'avais et j'avais de la nostalgie quand, faisant la sieste au soleil, je quittais, pour un moment, le sifflet du pion, la chaise. Un abricotier à la fin du printemps, volé, rendu à la bouche, mot qu'on lâchait, ne demandez point la convoitise amère, ainsi se dépouillait l'arbre, agressé par notre somnolence, plomplom, tu me donnes et je te donne, la fête entre une heure et deux heures, à la fin du printemps. J'étais malheureux.

Quelques mois de malheur dans cette prison ! Après, on se résigne, ici ou ailleurs, à douze ans, penser que l'on n'a pas choisi sa terre d'élection, ses parents et ses paraboles. On choisissait pour nous, on n'avait qu'à choisir pour les autres, à tel point vrai que ce motif cherchera, en vain, une explosion, en vain réveil à 7 1/2, en vain cours à partir de 8, en vain déjeuner et récréation de 12 à 14, en vain et en vain, dortoir à 9. L'après-midi, je me sauvais dans la somnolence, la nonchalance,

l'indolence, le ronronnement, le grincement, le picotement, maintenant, maintenant je dis et je dis ; bien que je m'accrochasse à cette cascade, plus loin, bien plus loin, à la limite de la station assise, je me débinais dans le rêve éveillé.

Au collège, il y avait une mosaïque de tribus voisines, nommons les visages pâles et fourbus, ceux de la ville à vendre (Essaouira), je les connaissais par cœur, cœur tranquille de ce côté, mais l'œil, le clin d'œil ; l'autre tribu à onomatopées sèches, les Berbères qui se passaient des énigmes énervantes, devant mon nez, gestes de haut en bas, musique de la chèvre ; et derrière ces tribus, les fils innombrables du caïdat du Sud, il en venait chaque année, non point pour les études, simplement là pour donner un coup de main à la tribu, la protéger en cas d'insurrection imprévue. Ces paquets de nouveaux venus se donnaient la main, bloquant les couloirs. Nous arrivions du Nord, façon de parler, parce que le Nord se déplace, on est toujours le nord d'un nord et d'un sud et bien plus loin, l'essentiel c'est de se déplacer en guerre, pour voir ce qui se passe. Notre groupe s'organisait pour la défense et la bagarre, je transmettais l'ordre, je me blottissais. Lâche ? Non point, mon lecteur. Voyeur ? L'œil est mortel, j'en connais qui divaguent devant les formes. Non point ! Non point !

Interne d'expression, on se méfiait de l'autre, l'externe, le Marrakchi, peu bagarreur, doué d'un

style sexuel acerbe. La chaise ou n'importe quoi devenait sexe érigé. Ces allusions désarmantes, honteuses, nous donnaient un grain d'hystérie, on attaquait. Frappe ! Frappe !

Refusant obstinément la bagarre, l'externe se retranchait dans la force du mot, qui démobilisait toutes les tribus présentes. Si tu partages un homme, une partie pour une femme et une autre pour un homme, que reste-t-il ? Notre réponse : la précaution infinie de déplacer une chaise, de l'appeler vagin, et par surprise chaise ; poignard sera ainsi désert, et par surprise poignard, et poignard sur chaise ? Le brouillard persistait. Le Marrakchi jouait sur les internes avec obsession de tout désirer, on était fou. Frappe ! Frappe !

On préférait à ce jeu subtil le chassé-croisé dans le bordel à quatre sous, tirer quelque chose de la poche, après avoir mâché du chewing-gum. N'altérez point vos femmes, on vous saura gré de votre ondulation, ainsi danse le monde. J'étais malheureux.

En classe, c'était l'occasion d'accentuer ma myopie, faute de mieux. Au bout de la craie, l'œil partait comme ça. Il a été dit que l'espace du tableau, en moins de rien, se dessinait en un bouquet de graphes, reviviscence souterraine de ma litanie. Distinctement, j'ouvre une parenthèse contre une autre, pour me séparer, corps et passé,

dans un livre à traduire en autant de petits cris. Et je nomme ce professeur de mathématiques affreux bonhomme, cheveux roux, figure de crabe, et que sais-je !

Il balayait la salle de gestes rigides et pointait sur nous une première question, une seconde, qu'il savait toutes deux sans solution, palpable pour nous. On sèche avant de mouiller, dit parfaitement le langage collégien. Et nous ne possédions pas le tac-au-tac pour le neutraliser. De plus en plus excité, il transformait le tout en un véritable ring, courant dans tous les sens, écrivant et raturant, finissait par lâcher le tableau, secoué par un hurlement sauvage. Hourrah ! Hourrah ! Pas beaucoup de résistance de notre côté. Quant à mon aspect minable, un peu chétif, il ne récoltait que le dégoût : zéro d'office, avec en plus son refus obstiné de corriger mes copies. D'autres professeurs venaient, dans la journée, balayer tout ça. Les uns, doux et persuasifs, les autres paresseux à plaisir. Disons la vérité, ils se contentaient souvent de quelques discussions décousues, blagues ou détails de la vie quotidienne, avec une satisfaction bien lasse. Ce lettré algérien, embarrassé dans le paradoxe facile, était amoureux de la contradiction toute en éclaboussures mouchetées. Il nous suffisait, ce dialecticien aux joues de bébé, débonnaire jusqu'au doute : on se retrouvait, ulcéré par un savoir dérisoire.

Voici le professeur de géographie, trapu, sifflant

et pointant la règle. Par un coup de baguette, jaillissaient des montagnes, habitées de mots étranges, chantants. Montagnes interrogées, soumises à quoi ? Chef de gare sans casquette, planté au centre de l'univers, il surveillait les passages, extrêmement complexes, des fleuves et rivières, mesurait, vérifiait ; il y avait toujours, au fond, une litanie de la petite barbarie. On poussait les montagnes, par curiosité, pour affronter le silence atroce de l'univers. Nous assistions ainsi au spectacle grandiose des chutes du Niagara. Oui, arrière aux plaines, aux plateaux, arrière au désert où la mort même perdait la mémoire, place au royaume de la géographie. Celle-ci, décrochage poussiéreux, nous poussait, vers le vrai chaos, un espace détatoué. Au plus, le sens du monde se confondait, au lointain, avec le vol calculé d'une hirondelle.

Contrée étrange, la géographie éventrait avec le fer rouillé de la citation, alors que je rêvais de déséquilibrer tous les sites, par un seul parfum. Je me retirais dans un coin, avalais la leçon et la récitais devant notre bonhomme, en zigzaguant autour des points et virgules. Revenu à ma place, commençait alors le détachement. Car le même professeur racontait bien la mythologie grecque. Merveille, bien que m'étonnât le nombre des dieux, trop familiers et trop calculateurs, merveille, et que me servirait l'histoire poussiéreuse des cultures si je ne pouvais loger dans la splendeur de leur inconscient ?

Quand la chaleur allongeait notre errance collective, Marrakech se déployait, plus énigmatique que jamais. Quelle femme à la main lente nous aurait donné, avec le vif du henné, l'énigme du labyrinthe ? Les Marrakchis se repliaient, peuple se déplaçant peu, disparaissant, à ces moments, en un clin d'œil. A l'extérieur, des chuchotements vagues, une extrême fragilité des mains, l'émergence, quelque part, de palpitations feutrées, éparses et secrètes. Parfois, l'échancrure brutale du soleil, puis renaissait la ville, tamisée de lumières et de parfums. Ces boutiquiers furtifs en connaissent la fugue, par ici l'envergure du kif. Nous avons préparé pour vous, derrière la vasque d'eau, adolescent aux yeux verts, des bourgeoises se caressant le pubis, il s'agit de mâcher du haschisch. Chaleur ! Chaleur !

Par-delà, donne rendez-vous dans un coin de la forteresse, soutiens-toi, à la caresse du palmier, soutiens-toi, matière innée pour une ville trouble !

Adolescent aux yeux verts, libre le dimanche, tu flânes dans la place Jamaa Lfna, de ronde en ronde. Devant toi, il y a cet homme qui avale de l'eau bouillante, qui bave et écrase un brasier. Ne ferme pas les yeux, il fera semblant de se déchirer le ventre et il dansera. Ailleurs, le serpent se renverse, en se perdant dans le vide. D'un geste, le Saharien charmeur de reptiles le caresse. Dresse-

toi ! Sache prendre ta direction devant tant de précipitations. Expulse de ton regard les hippies de pacotille. Flâne encore, sois indolent et orgueilleux. Prends le haschisch une fois par expérience, une deuxième avec humilité. Tu réuniras tes camarades de classe, tu commenteras, avec le feu et les étoiles, un seul poème. Baudelaire de ta préférence, adolescent aux yeux verts !

Si tu veux encore, prends-en une troisième fois, chez ta tante, dans ta ville parallèle. Une fille viendra te séduire sur le lit à baldaquin, éteins le regard à moitié, juste pour voir le plafond et la suite de l'histoire. Elle entrera sur la pointe des pieds, posera sur ta poitrine ouverte la touche délicate de deux petits seins durs, dérive-toi ! Ouvre les yeux, la chambre sera verte, non point le paradis, mais une écriture licite, là-bas, dans le désir. Quel désir ? Souvent c'est le bordel où tu hésites à entrer, puis tu fonces, louchement.

En vérité, c'est là-bas qu'on te choisira, au fond d'une rue adjacente à quoi, une femme, peut-être démaquillée, emportée peut-être par une triple robe. Fais-lui signe de monter, même si ce signe est sarcasme. Défroque le sexe, l'internat est à mouvoir dans un autre spectacle, peu vif à ton sang. Cette fille, plus timide que toi, te fera vaguement rêver à quoi ? Etonne-toi ! Mélo, alors que tu défeuilleras ses robes légères, coupe-les par la ceinture nonchalante. Elle te préparera du thé, secoue la menthe, adolescent aux yeux verts ! Tu

la traverseras, violent et rigide, vers quoi, nul grief à ta tendresse, nul grief à ta puberté explicite !

Demain, tu te réveilleras et tu auras quinze ans et tu seras triste et défiguré.

Le corps et les mots

J'ai rêvé, l'autre nuit, que mon corps était des mots.

On est toujours l'adolescent de quelque obscure mémoire. Ce fut le bonheur de l'écriture qui me sauva. Je devais mon salut à l'amitié des livres, et à cet adolescent à la chevelure nonchalante, qui jetait sur tout un coup d'œil ironique. Duo inséparable, une amitié toujours renouvelée. Il dessinait, j'écrivais des poèmes ; il chantait, j'improvisais des bribes de chansons. Il avalait les bandes dessinées, rendait loufoque l'autorité des professeurs que nous enfermions dans nos intrigues, en collectionnant leurs tics et lapsus. Nous régnions sur la littérature. Ecrire, bien écrire, devenait notre technique terroriste, notre lien secret. Et nous traversions les années, portés par une fascination inexorable. Je devins écrivain public ; le dimanche, des internes me chargeaient de leur dicter des lettres d'amour qu'ils devaient envoyer à leurs

amies. Pour exciter l'inspiration, on m'apportait des photos. Entouré de mes dictionnaires, j'étais exalté, multiple à travers ces passions épistolaires. Je gérais ainsi, jusqu'à midi, la sensibilité du monde.

La poésie fit le reste. Je l'aimai d'abord bédouine, brûlée dans l'allégorie, celle des bardes préislamiques et surtout Imrou Al Qaïs et sa tendre incantation. Il a perdu sa bien-aimée quelque part dans le désert, traverse le temps en caressant un cheval, et disparaît dans l'envolée des rimes. Loin de moi le temps aigu, l'expulsion dans la rue ou le bordel, je jouais à disparaître dans les mots, grignotais les vers, les emmagasinais dans un petit cahier jauni, que je relisais avant le sommeil. De jour en jour, d'image en image, mille vies se croisaient, ça grouillait de partout, j'en sortais la tête heureuse et folle.

Autre exercice : tripoter les livres dans tous les sens, organiser un puzzle, un chassé-croisé délicat et frileux. Je lisais des romans, en écrivais d'autres, et au lit, ces démons ensorcelés m'emportaient vers une si douce fatigue que je tombais dans mes rêves.

A peine fini un roman, une élégie venait vers moi, ondulante, par-delà une extrême vitesse, une tension irrévocable d'envolées entre les lignes ; même lamentable, elle chantait dans la parodie d'un voyage. J'étais, à tout hasard, source, fleur ou papillon. La lecture me rendait à la vie, à la mort.

Le parfum d'un mot me bouleversait. Je tremblais. Quel travail forcené que d'avaler le dictionnaire des rimes et celui des synonymes ! D'ailleurs, je prenais le livre à son auteur, le rendant discours de mon propre miroir. En établissant ma tyrannie, je vidais tel livre de sa pourriture, en sauvais, pour le bonheur de l'auteur et le mien, quelques phrases immortalisées par moi, dans un carnet de citations, attribuées d'un trait désinvolte aux écrivains les plus célèbres. Les professeurs se taisaient, j'avais donc un pouvoir irréversible. J'aimais de préférence les mots étranges, qui m'ouvraient le cœur de quelque pays lointain. Plus que simples trouvailles, c'était un corps à corps silencieux et glacial ; après le moment de bonheur, je les cochais fortement d'une couleur féroce, pour me suggérer leur relation définitive, je les répétais en fermant les yeux. Devant l'explosion des sens, j'évitais de comprendre, j'y aurais laissé mon âme. Comprendre était de belle mort, je me contentais de leur miroitement le plus trouble, le plus traître. Et comme les endormis de la caverne, les mots naissaient au désir, escortaient mes pas, et redoublaient, en reflet, ma divination.

Dans la cour, au réfectoire, je souriais, absent, à mes camarades. Personne ne savait la force de mon dédoublement ; je vivais, intouchable, dans la solitude chantée de mon être. En relevant la couverture du lit, cachant la bougie, loin du regard du pion, j'achevais, de fureur, le livre que

j'avais traîné tout le jour, avec un ou deux livres de réserve dans les poches. Dans la vie commune, j'étais neutre, discipliné, malheureux ni plus ni moins, avec un rire inattendu et fou, sorti de rien ; on fixait ma dérive. L'ordre du pion se déclenchait ; arrivé à moi, il se dégonflait déjà, bulles, bulles, bulles. J'oubliais la chaise, le corps se dédouanait, librement, des muscles à étoiler entre les mots.

Mon rythme, rêver quand travaillaient les autres, lire quand ils dormaient, fuguer, toujours fuguer, regarder par un trou les signes extérieurs. Le soir où j'étais Julien Sorel, comme tout adolescent rencontré dans la littérature, je troquais mon ennui contre de l'orgueil, je flottais, immortel du tout au tout. Mort ou vivant, je pensais bien partir, à travers la nuit, créer une nouvelle religion. On nous expédia au réfectoire. Je ne lâchais pas Sorel d'un pouce, et comment avaler d'une main langoureuse des résidus aussi pâteux ? On s'habitua à mes voyages, et l'on me relégua dans un manoir. Revenu parmi les autres, je me voilais dans une gaieté brutale, en barbouillant l'air de gestes amples et grandioses.

Au début de ce siècle, un poète malade quitta son pays natal. Il toussait sec, s'étalait, pour dormir, sur une natte. Parlait-il de quelque signe complice ? Soufflée, sa poésie s'évanouissait dans l'incantation. Il dit le premier mot et l'humanité fut.

D'abord saule pleureur, Jibrane[1] se décida de proche en proche prophète. Il le déclara lui-même : je suis fils de Zarathoustra. Bientôt je confondis les deux. L'un mourut jeune, il le savait, je savais moi aussi que je mourrais jeune. Rêve vite défleuri qui s'expatrie maintenant dans cette adolescence, je serai mort au moins une fois dans les mots. L'autre, jusqu'au bout, scruta la folie inextinguible. A quinze ans, je me conjurais, de loin, prophète exilé. Mais où ? Mon incantation était plutôt mate, mon écriture parchemin dérisoire.

Le soir, après le repas, je marchais, la tête courbée entre deux arcades, la main droite de travers. J'imitais la profondeur du solitaire. On me croisait, je louchais d'innocence. On me dérangeait, je m'esquivais. J'étais un autre, durée fantasque et animée de ferveur. Ayant ainsi un alibi, je rangeais la société dans un coin, me vassalisais à la solitude. Vivre, le jour et la nuit, de rêves empruntés, était l'image absente d'un corps déréalisé, comme traversé par une simple divagation d'un désir contourné, vibratoire et jamais nommé.

Avec mes camarades les plus tourmentés, nous cherchions un choc ; l'histoire était là, nous la retournions : si les Arabes avaient battu Charles Martel et conquis toute l'Europe ? Séduits par l'Occident, nous nous arrachions à la différence

1. Poète libanais exilé aux Etats-Unis (1883-1931).

et voulions défaire sa mémoire. Fallait-il choisir entre le rêve et l'histoire ?

A cet âge, je choisis la solitude, les fraternités littéraires. Mes dieux étaient de préférence des poètes marginaux, exilés, fous, suicidés, morts jeunes ou tuberculeux, ceux-là mêmes que je savais perdus à tout jamais dans la souffrance pure.

En classe, défilaient les classiques, ces dieux officiels. Nous les avalions par petits bouts : chaque année une tragédie et une comédie, façon de s'équilibrer dans le gazouillis. Avec un peu de chance, on apprenait à marteler l'alexandrin, cette cadence effilochée qui nous menait à une danse imprévue, ainsi tourne la culture. Pour nous épater, le professeur de français fermait les volets, hurlait tout en parcourant la salle. C'était son style totalitaire pour nous soustraire à nous-mêmes, nous octroyer une culture franche, baraquée et sans retour. Pendant son cours, le rite remplaçait la culture, le bruit de ferraille, le chant intérieur qui me charriait. On relevait les volets, bref moment pour débrider le corps, le soleil revenait, il disait : explication. Aux plus beaux jours, nous jouions des scènes de théâtre. Ce théâtre, minable, nous métamorphosait et nous sautions, gais, dans un bric-à-brac de questions et réponses. Le professeur avait un disciple qui hurlait aussi. Nous saisissions la retombée de ses cris pour rayer le silence de grincements bien vicieux. Jusqu'au bout, nous l'accompagnions vers l'ultime bouleversement. Et

au suivant, tonnait le professeur. Je me rangeais dans mon propre espace, les pieds en abeille. Dans les plaines arides de Corneille, je baladais mon radar, dardais l'alexandrin serpenté, mais fumée cylindrique, celui-ci essoufflait mon souffle. Voici que se décrochait la rime de sa sécheresse noueuse. J'imaginais des chameliers engourdis à l'épée retournée dans le sable, attendant le matin pour continuer leur marche. Les personnages cornéliens dont j'enjambais souvent la tirade héroïque me laissaient un ennui d'acier. A la fin de chaque pièce, chacun recueillait ses morts, moi je fichais « la tribu des mots », puis attendais.

Quand je sautai une classe, je m'attaquai à *Cinna* après avoir incendié *le Cid.* N'aimant pas les héros, j'étais du côté des dieux déchus. Sans doute, ce qui me rattachait par quelque fibre à cet univers sonore et équarrisseur fut le souvenir rappelé d'une rhétorique glaciale et d'une incantation redoutable. Corneille fut l'un des derniers prophètes armés et, par son univers féodal, il frôlait, raide, les mythes ébouriffés de l'enfance.

On ne pouvait parler de l'un sans débaucher l'autre, je nomme l'équilibre entre Racine et Corneille. A nous de choisir. On ne choisissait rien. Tout tombait, répandu, entre des identités échancrées. De la culture apprise, on bricolait un collage. Le professeur posait le problème suivant : « Supposez que Curiace tue Horace, racontez la suite. » Mon voisin de devant résolut le problème

par un style radicalement administratif. Cela commença en liberté franche, Curiace dit au vieil Horace : « J'ai l'honneur et le regret de vous annoncer que j'ai tué votre fils. » La culture ne concernait pas ce garçon, il préférait se faire enculer par la chaise. Il écrivait comme il saluait le directeur, confondait l'art avec la censure et les mots avec leur arbitraire. Il appelait les écrivains par leur prénom ; on le laissait s'aérer sur place et on l'en sortait pour le montrer, quand la sécheresse cornélienne nous assassinait.

Maniaque dans les imitations, je racontais la suite de l'histoire en alexandrins laborieux, torchés. Je voulais plaire au professeur français, puisque par Corneille je serais entré dans l'éternité de l'Autre. L'Occident nous offrait ses paradis. Je me rêvais extrait choisi, dieu parmi les dieux. Pendant toute une semaine, je m'étais appliqué à ficeler des alexandrins. Sauvage et épique pendant toute une semaine, j'avais enfin la démesure d'un rythme cosmique. Le drame finissant ou non en queue de poisson, j'étais déjà en haut avec Corneille, de toute évidence, le professeur au milieu distribuant les rôles entre ciel et terre, et enfin, en bas, la classe grenouillarde.

Plusieurs fois, je m'étais hasardé, au gré de mes lectures, à travestir les dieux officiels, à les neutraliser par des exercices d'imitation, d'abord en m'identifiant à eux, et comme ce voisinage me pesait, j'avais viré carrément vers la parodie que

je croyais décolonisante. Docile avec mes idoles, je torturais les autres, ajoutant à leurs œuvres des morceaux inédits, sortis de ma bibliothèque mobile, fourmillante, tyrannique. Hugo qui m'était cher y passa sec, attaché à des rimes drelin-drelin. Avec Racine, je pris beaucoup de précautions, le lisais avant de m'endormir, même si me déroutait le fignolage de ses passions. Car mon corps appelait un chant nostalgique, alors que ces personnages de la souffrance et de la mort aimante m'étonnaient. Je préférais au sublime la tristesse grêle ou la fureur, ou l'aride : romantique cent pour cent, avec l'arsenal mythique, les dieux boiteux et la manie de tout poétiser. Je flottais. Quelle histoire orpheline ou agressive pouvait me dessaisir ? J'attendais que se dénouât le temps, que commençât ma vraie vie dans l'exaltation d'une nouvelle naissance. Si l'adolescence est donnée au cri proche de la reconversion, je pense avoir espéré que me bousculât la réalité. L'histoire passait, j'étais dans mon trou, m'observant me réveiller, étudier, manger et dormir parmi les autres, actes court-circuités par un voyeurisme hagard.

J'écrivais, acte sans désespoir et qui devait subjuguer mon sommeil, mon errance. J'écrivais puisque c'était le seul moyen de disparaître du monde, de me retrancher du chaos, de m'affûter à la solitude. Je croyais au destin des morts, pourquoi ne pas épouser le cycle de mon éternité ? Mon choix se retenait, je ne voulais pas payer le prix de cette

souffrance : je me voulais gai quand me démasquait le jour, indéniablement d'une gaieté déracinée et sifflante.

Grâce au frère aîné, je bifurquai un moment vers le roman arabe moderne. De cette époque naquirent mes premiers poèmes en arabe. Parions qu'ils appartenaient à ma propre notion du vent, puisque je ne les signai pas.

Faisons maintenant allusion à nos poèmes d'adolescence, dérangeons-les un peu, comme il convient, et sans égard à leur émoi, bien fané maintenant. Après les rondeaux et les sonnets, qui suivaient l'ordre saisonnier, j'aiguisai honnêtement quelques vers libres de partir, poussifs ou carillonnés. Par exemple, en appliquant au papier une romance du soir, je me permettais de rêver à mon aise, d'ordonner au monde de se taire, afin que se reconnût mon écoute. Eh bien ! toute la nature venait à mon aide, complètement ouverte au pouvoir de mes graffiti. Ma petite métempsycose champignonnait à tel point que je me retournais, dégoûté, contre ma toute-puissance. Dans le vague de l'automne et après avoir trop dormi, trop rêvé, je partais, ivre, de la fin d'un sonnet à une romance. Amie ! dans ces deux jours, m'écriais-je, amie, ma douce amie...

Et que la rime s'étoilât filante, en moins de rien, j'attendais tranquillement que puissent bégayer d'autres merveilles, sur ma plume souvent à moitié brisée. Ça, c'était du souffle ! Le mot,

esthétiquement, incluait un signe graphique, résumé émotif de ma fascination devant la feuille blanche. Qui aurait osé m'empêcher de faire rimer foi avec froid en tremblant d'audace, qui ?

Ecœuré par cette innocence, je parodiais la poésie des autres, et la mienne, ma création en hoquets succincts, saccadés. En imitant Prévert, je finissais mon poème par une pirouette semblable : le jeune homme a compris tout ce qu'un jeune homme peut comprendre quand il ne comprend pas grand-chose aux filles.

Il fallait bien donner une dédicace à cette passion : porté par la poésie, je devins amoureux. Elle s'appelait Douce Colombe, moi Solitriste. Elle écrivait dans le *Jeudi littéraire* de *Maroc-Presse,* moi aussi. Cette dédicace dura deux ans. L'amour, pensais-je, allait compléter le tout. Je la désirais par le verbe, elle répondait par des soupirs inintelligibles.

En attendant de voir clair, je me baladais, et préludant à mes phantasmes : des femmes lancinantes que j'attendais au détour d'une rue. Rien ne venait, sinon leur image dans mes rimes, que je tripotais sans scandale pour personne.

Adolescent aux yeux verts, tu dis mon âme, puis dans le bordel, tu descends dans des sexes de cratère. Mauvais rêve est ton adolescence.

Appuyé sur une putain, tu jalonnes une cuisse et tu suis, absent, la fumée d'une cigarette encore allumée. Tu reviens chez elle, tu glisses sur le trottoir, de peur d'être reconnu, et tu la retrouves, déjà yeux ouverts, déjà vidé.

Maintenant que Douce Colombe arrive pour la première fois, cours, cours, un journal à la main, ce sera votre signe de reconnaissance. Elle arrivera en sautillant, toute flottante, et sa robe réclamera de toi une main réellement dansante. Détends-toi, délie ta langue, car voltigeront entre vous deux quelques phrases dégrisées, fines et touchées. Tu fais un pas, elle va au-delà de toi, elle jette une main en l'air. Tu t'arrêtes, elle s'assoit, creusant un petit trou au travers du banc, et quelle misérable posture pour toi de tout déballer, ta vie, ton attente et tes petites misères ! Elle sourit, s'égare un peu de sein, à croire la farce bien mise au point. Certes, tu prétends que tu l'auras toute, l'été prochain. En vérité, elle t'abandonnera dans le jardin, un journal à la main. Tu voyageras une deuxième fois à sa rencontre. Elle arrivera, ce sera un médiocre désenchantement, elle se figera bouche creuse, delta, solitude. Ravale tes pleurs et va-t'en ! Dis : adieu, littérature épistolaire, adieu poésie nubile ! Si tu t'obstines, essaie avec une autre fille, courtise cette grosse myope, elle te pressera en claquant des dents. Vous ne récolterez que la fatigue, alors que la robe lui arrivera à la tête. Elle cherche un mari, et toi, tu désires une

femme. Ceci sera pour toi un étrange argument envers ses semblables, dans de folles positions. Arrange ton cœur mignon dans ta poésie défunte, il n'y aura que le corps souverain à conquérir, sur toi, sur les autres. Et puis, adolescent aux yeux verts, tu as une tête pensante, crois-moi, l'histoire te guette, tu seras.

première fois, cours, certes, [illegible] ce sera votre signe de reconnaissance. Elle arrivera en sautillant, toute floraison, et sa robe nichera de toi une main malicieusement dansante. Détends-toi, délie ta langue, où voltigeront entre vous deux quelques phrases déguisées, fines et concertées. Tu fais un pas, elle va au-delà de toi, elle jette une main en l'air. Tu t'arrêtes, elle s'assoit, crissant un petit chant au travers du banc, et quelle misérable posture pour toi de tout déballer, ta vie, ton attente et tes petites misères ! Elle sourit, s'égare un peu de soin, à croire la farce bien mise au point. Certes, tu prétends que tu l'auras toute, l'été prochain. En vérité, elle t'abandonnera dans le jardin, un journal à la main. Tu voyageras une deuxième fois à sa rencontre. Elle arrivera, ce sera un médiocre désenchantement, elle se figera bouche creuse, debout, solitude. Ravale tes pleurs et va-t'en ! Dis : adieu, littérature épistolaire, adieu poésie oubliée ! Si tu t'obstines, essaie avec une autre fille, coiffée cette grosse [illegible], elle te [illegible] en claquant des dents. Vous ne récolterez que la fatigue, alors que la robe lui arrivera à la [illegible]. Elle cherche un mari, et toi, ta [illegible]

Par gestes décrochés

L'Indépendance était là. Ma jeunesse évasive s'éveilla soudain à l'appel de l'action. Je sortais d'une enfance sinueuse, mais protégée. L'avenir certain, je le voyais dans la culture. Pas d'erreur, l'écriture est, dans ce sens, une adolescence prolongée. Je me voulais écrivain sans en mesurer la souffrance et le vertige. Ecrire était une manière de survivre au souvenir, de flotter dans le temps, feuille hasardeuse et trouble.

A l'internat, je m'accrochais à la moindre envolée ; retombant vite, j'attendais le signe de quelque choc, quelque réalité lieuse qui aurait brouillé mes rêves éveillés. Assis, je me repliais, spirale inverse, et comment dire, j'attendais l'éveil du vent. Négligence, pourrait-on prétendre : je mettais des chaussettes de couleurs différentes, m'habillais n'importe comment, habitué aux vêtements neutres où l'on s'abîme pour ne plus réapparaître. La brosse à cheveux glissait entre les mains ; oubliée quelque part, elle pouvait se déranger

jusqu'à accrocher une grimace rapide, un cheveu qui louchait de fatigue, une petite musique à l'invasion toute discontinue. J'aimais l'inertie du corps ; de la mémoire tribale, je n'ai pas hérité la force du guerrier, mais plutôt la sagesse de l'indolence, et je pourrais longtemps suivre le glissement d'un parfum. Choisir le moment du désir pour inaugurer chaque fois le monde, c'était mon droit.

Il est vrai que l'imaginaire avait ses exploits. Arrêté par un objet, je me laissais glisser, ouvrais, en passant la main, des armoires hermétiques. Rien ne m'arrêtait, et si les portes revenaient à leur place, je forçais l'espace, assurément articulé par quelque insistance démoniaque venue de mes doigts magiques. On me donnait un ordre, je l'oubliais en chemin, le reprenais par un bout et le portais, tout fragile. Penché vers les autres, je m'arc-boutais à des étincelles, ça craquait autour de moi matin et soir.

Entre la réalité désenchantée et moi se perpétuait un extraordinaire ricanement. Par gestes décrochés et au milieu d'une causerie, j'arrêtais la phrase, mot sous mot, dès que le brouillard se faisait bien épais. Exilé de moi-même, je me divisais dans des actes trichés de hiatus, ronronnements et petite folie. Rien savoir, rien dire, alors que j'articulais de la vexation.

Voici l'époque chaude de l'histoire et de l'action. Protégée par son Dieu, ma société bousculait la

vieille litanie, à savoir, peu à peu, la colère blanche, bien au-delà de mon enfance nourrie par une histoire décomposée et crève-cœur de la deuxième guerre. Un oncle raconta la sanglante tuerie de Casablanca ; blotti dans le magasin, il écouta la mitraillette contre la nuit. Le matin, il se réveilla très tôt pour distribuer le quotidien *Al Alam*, à moitié pages blanches, chacun devinait le reste. Avec le frère aîné, on s'amusa à effacer le vide, partout en nous des assassinats imaginaires. Il est vrai aussi qu'en rêvant, pour de vrai, j'assiste avec Marx à la Révolution d'Octobre. Au collège, l'action politique, à tous égards, était tortueuse. Nous arrivaient de façon épisodique quelques tracts que nous commentions par petits groupes. Aucune organisation interne, seulement le sabotage de la sécurité de l'Autre : pour désarmer un enseignant colonialiste, on inscrivait au tableau un énorme DIEN-BIEN-PHU. Comme le cours était foutu, il nous insultait, occasion de nous traiter de vandales, de wisigoths, de barbares, de tant de noms forcés qui chantaient curieusement leur terreur.

S'organisait alors la contre-violence, aiguisée par le mythe et la rumeur. Ma mère contemplait, sur la lune, la figure du roi exilé[1]. Poursuivant sa recherche, elle finissait par y voir toute la famille royale, je ne lui en voulais pas d'expliquer les choses à sa manière, car ma mère avant de s'envo-

1. Mohammed V, exilé en 1952.

ler, pouvait tout me dire. Explosion de bien des légendes, longtemps endormies ! Cette puissance onirique protégeait notre évasion dans l'histoire. Au reste, la liberté rejaillissait par la palpitation du corps et la semaine d'après, par un échange de bonnes fortunes.

A El Jadida, je m'improvisais manifestant mobile, changeant de quartier, sans plan établi : le labyrinthe des rues donnait la clef à celui qui savait zigzaguer entre l'agression et nos forces souterraines. Pour échapper aux paras, nous disparaissions dans les puits et les citernes. Couchée sur la terrasse, notre vigie surveillait la déchirure du ciel. Rarement, la confrontation nue, directe.

Un para défonça la porte, nous repéra, mes frères et moi. Les mains levées, poussés par la mitraillette. Arrivée dans un hangar et interrogatoire. J'hésitais à expliquer à un policier pourquoi je n'étais pas rasé, il me gifla et « baisse la tête quand je te parle », hurla-t-il. On resta pendant des heures dressés sur les genoux. Faute de renseignements, on nous laissa partir, l'on embarqua d'autres vers un terrain vague. Incident peu bouleversant, qui m'apprit à agir, par la suite, avec une humilité précautionneuse. Le combat exigeant le recul de tout orgueil inutile, je m'habituai aux gestes semi-clandestins. Je disparus un moment à la campagne où j'encourageai des parents à scier des poteaux télégraphiques, faute de mieux. Ailleurs, dans le pays, brûlait sinon le feu, du moins

la force du mythe. Le vendredi, on protestait par la prière et la fermeture des magasins. A un inspecteur qui lui demanda de qui il avait reçu l'ordre de fermer, un vieillard répondit que c'était une exigence divine. Façon naturelle de confondre le Diable ! De tous les coins s'élevaient des voix étranges, la pluie allait disparaître, le soleil devait se noyer dans sa folie. On prévoyait la fin du monde. Le jour de la Très Grande Violence, bien sûr !

Quand je pense qu'à des moments semblables des sociétés entières avaient éprouvé jusqu'à la fin le vertige de la mort, et qu'elles avaient été englouties à jamais dans le chant de leur égorgement, je sais que l'homme peut basculer entre vie et mort, dans l'indifférence exaltée. Je sais aussi la pointe de la vengeance pour celui qui revenait de cette étrange contrée.

La contre-violence réorganisait notre colère. Invincible, le résistant dynamitait, bombardait, assassinait puis disparaissait au fond d'un puits. Les femmes maintenaient le pouvoir salvateur du talisman. Car, d'une main, elles éloignaient le mal, et de l'autre multipliaient la crispation du désir. Le labyrinthe des rues obéissait encore une fois à la protection féminine.

Par-delà le chaos de l'histoire, nous nous nourrissions à cette force cachée de durer ; pour une fois, la tendresse se partagea, sans jalousie, entre

la mère et la rue. L'action retrouvait une souvenance lointaine.

Mon action était relative et inorganisée. A quelques kilomètres de la ville, on fusillait des résistants dont les derniers gestes et paroles nous parvenaient un peu cendrés. Quoi ! La mort se faisait étrange et bien belle. Nous discutions de ce crachat d'un condamné à mort sur la face des assassins, lui déjà au bord du tombeau alors que la mitraillette le brisait de rage accélérée. Nous tournions autour du camp, finissions par rejoindre la ville en longeant les rochers et le sable, voilà le cri de l'histoire coloniale, cousue à mon corps.

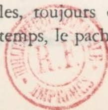
Peut-être le déracinement de mon action provenait-il de ma mobilité entre deux villes, celle de mon enfance et celle de mes études. On s'initiait à l'acte terroriste, c'était l'escarmouche improvisée sur une affiche, un jardin ou un policier. Détruire le regard assuré de l'Autre, puis disparaître ; de cette manière, inscrire en taches hachées plus que des boniments. Nous suivions la ronde d'un policier pour lui projeter le présage de son recul ou de sa mort. Il s'agissait de multiplier les failles dans cet espace par paraboles élastiques.

Je me faisais prendre parfois : ainsi, cette atroce nuit entre les mains de médecins racistes, après une opération bénigne des amygdales. J'avais, devant la table d'opération, vomi une partie de mon sang. Etendu, j'écoutais leur discours sur notre ingratitude et notre barbarie. Ils disposaient de ma

vie et de ma mort ; mais mon cœur était excellent, j'étais sauvé. Ce long cauchemar que je subissais, les yeux ouverts, me tortura toute la nuit. Je restai éveillé, la main suspendue. Pour passer le temps, je me représentais fuyant de l'hôpital et me suicidant quelque part au-dessus d'une falaise. Défilèrent des agglomérations de cauchemars : mon enfance toujours mouvante, le film de la vengeance et de l'humiliation. Sans doute je mourus en image ailée, éclair perdu par la fenêtre. Alors ?

Le matin, une Sœur blanche vint me caresser la tête, m'offrit de la glace à maintenir sur la langue. Ma mère était là ; je n'avais pas le droit de parler. Quand, à la maison, j'articulais des gestes à la mère analphabète, elle m'apportait la chatte à la place d'un tabouret, n'importe quoi à la place de n'importe quoi. Ce jeu de l'indifférence était une fraîcheur. Je riais de mon seul regard, heureux. Je monte avec le corbeau, je reste tout seul, je descends avec tout le monde, je monte avec l'hirondelle et le hibou, et hop !

Au collège, où je me considérais depuis toujours passager clandestin, nous commencions à dépister les mouchards. Quand je me sentais généreux et futuriste, j'écrivais des poèmes ensanglantés sur ces crapules. Poésie qui circulait ouvertement, puisque le symbole couvrait l'opération. De Marrakech s'envolaient des nouvelles, toujours discordantes, déjà mythiques. De son temps, le pacha de la ville



balançait ses victimes dans un trou et les emmurait, disait la rumeur, papillons volés à leur mort. Ensuite, il s'enveloppait dans la drogue : paradis, harem, progéniture sans chiffre. Comme il s'éternisait dans les délices, la ville s'interrogeait sur son existence. Ce fantôme glissait, souterrain et omniprésent. Des résistants tramaient sa saisie et le sang sur ses djellabas blanches, dans ses yeux si vitreux, si éteints que des serpents y auraient lové leur incandescence. J'étais témoin de cette réalité fantasque. Aux flics partout présents, je montrais ma carte d'identité, un peu craintif et désarticulé, sans oublier les barbelés écorchant le regard. Comme la ville se reconvertissait à une nouvelle syntaxe, ce vieillard étroit et caverneux allait à sa perte. Le fantôme se dédoubla par la grâce d'un roi[1] arraché au kif. Ensemble le sortilège de l'apparence, la fragilité, du lugubre. Quelle fin de porter ainsi la vieillesse, lynchée par la risée et l'histoire infidèle !

Ils se rendirent au collège, par une matinée fraîche, on nous réquisitionna pour montrer le spectacle ; nous espérions leur assassinat. Sur les terrasses, les chiens de garde. Le soleil se déroulait, certaine musique ridée, pas de fantasia en surprise. La beauté du fantôme ne fascinant que la nuit, nous ne récoltâmes qu'un malentendu blanchâtre.

1. Il s'agit du roi fantoche, Ben Arafa.

Tout passa.

A la mosquée de la ville, un résistant dérangea le scénario, opéra la première image de leur mort. Le roi maudit, toujours étonné, réclamait un tombeau officiel et tranquille, avec comme souvenir une pipe de kif. Mais à Rabat, on le remit sur un siège doré, livré à la foule. Cette fois encore on le rata, car le geste fut arrêté et le résistant déjà étalé, criblé, tatoué à jamais.

Des révoltes arrivaient sur les sommets des montagnes, déracinées du terroir. Un paysan avec un vieux fusil, tout seul, fit de son combat une guerre universelle. Epopée inoubliable de notre adolescence ! Je redécouvrais, émerveillé, des forces d'avant le siècle.

Jusqu'à la fin, Marrakech vécut, même renouvelée, dans ses limites. Quand le pacha s'agenouilla enfin devant Mohammed V, c'était déjà la fin d'une longue chevauchée coloniale. L'automne ramena le roi exilé et quelques autres princes de la résistance dont nous commencions à épeler le geste et la parole. Quand il descendit de la passerelle, le peuple pleura.

Qu'advenait-il de notre ville ? De pied ferme et selon une cadence aisée, je me promenais, violentant mon enfance, longtemps hantée par des hypothèses nouées. Replié chez lui ou arrangeant les bagages, l'Autre se cloîtra pendant la fête, assassinat joyeux du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ai-je besoin de le répéter ! Notre direction était

à cinq étoiles : peu de règlements de comptes définitifs, on se réinventait sous l'empiétement de quelques vérités premières. L'Indépendance fut l'irrésistible bonheur d'une identité rêvée jusqu'au délire.

Ecoutons la jeunesse chantée qui rythmait les défilés. Sur l'estrade, une fillette, aux nattes en fleur, lisait un discours, tremblotante et rouge, puis, applaudie, elle retournait dans la chaleur maternelle. Quelqu'un encensait la foule en la bénissant. Quelle histoire !

Dans la rue, chacun arborait un fétiche ou quelque fantaisie nationale. On changeait souvent de cause à effet, par simple craquement des doigts, on passait outre, la poitrine ouverte. Eau-de-vie, voyou populaire, jouait avec un mouchoir des comédies souvent ratées, s'en allait, la bouteille à la main. Sa sustension tenait à un pied étriqué. Si la tête touchait la rue dans un excès matinal, il se mélangeait, de loin et lentement, aux dimensions du prétexte, de la traversée et de la grimace. Il apparaissait comme il venait, geste et brouillard, se nichait un instant, soustrait de ses contresens. Sindbad canaille et rosace, il se débridait en autant de ruptures déclives, ivrogne à bout portant ; c'était le vague de la prison à la rue qui nous le rendait en demi-tour, le regard sublime, comédien de tout. Inexorable cette ivresse, de bar en bar, bout de vie jamais désamorcé. Il savait devant n'importe qui expulser d'un mot la pesanteur des mortels.

Au quartier, on planta un théâtre de hasard, fréquenté souvent par les paysans de la région. Le frère aîné écrivit d'un trait une pièce grandiose à deux personnages, le Maroc ancien et le Maroc nouveau, je faisais l'ancien, et lui le nouveau, le tout précisément dérisoire, tirades finies, aparté entre toi et moi, frère, cela ne soulevait aucun écho.

Au programme aussi, un homme qui dormait. Le réveil devait sonner, on l'attendit, le réveil s'endormit à son tour. Inquiet, le public commença à bouger. L'endormi ronflait maintenant, je lui soufflai de se lever malgré tout, il se courba vers moi, m'insulta, se rendormit, tranquillement. Je le laissai faire et attendis. Il se leva enfin ! Au moment où il allait s'exécuter, le réveil explosa : lui, resta debout, les mains en l'air. En quelques instants, il improvisa la comédie de deux puces vagabondes dans la salle. D'un coup, il se chatouilla les aisselles, on riait, je glissai une chanson sourde, et dans le brouillard de mes va-et-vient, j'écoutai la pièce dans toutes ses directions. Puis défilèrent d'autres personnages, armés de bâtons et piaffant sur place, vive l'Indépendance !

Nous arriva, un jour, un obscur individu qui se proclama nouveau prophète, habits blancs, entièrement sûr de lui. Il parla à peine, prit la scène pour le lieu de sa dignité. Il chassa d'un geste notre bricolage, médita longtemps, rigide et majestueux.

Il encensa la foule. Allez, dit-il, ouvrez le cœur et l'oreille, vous entendrez la plus belle des plus belles histoires, je suis cordonnier, mais j'ai appris la parole secrète. Il parla, sortit très lentement, poursuivi par une interminable féerie.

Pour honorer la demande toujours grande, nous nous installâmes dans le grand théâtre de la ville. Au programme, des pièces poétiques en arabe classique. A la fin du spectacle, le public était toujours assis, il n'avait rien compris à cette langue des livres. Un acteur cria au public que c'était réellement la fin et qu'il pouvait partir. Cet échec nous donna une raison, on se réfugia dans la tradition, seule manière de séduire. On reprit le bâton du magicien, les parfums du Prophète. La salle riait facilement. Notre jeunesse, notre compagne malmenée, notre jeunesse de la plus lointaine souvenance épelait la menue parole fraternelle du peuple. Dans ce chant collectif, pour moi tout neuf, je me sentais heureux, gardien d'une fraîcheur première. Par-delà le désenchantement, cette époque dispose encore de mes moindres palpitations. Comme l'enfance jamais égarée, l'histoire a le parfum d'une euphorbe, confuse, et qui me possédait.

L'adolescence dévoilée — les filles — devant nous. Pour la première fois, nous avions formé un groupe avec des filles : après-midi à la plage ou en ville, en soirée tournante ; à chacun de combiner l'approche chuchotante du désir, avec comme menu

du thé, du Coca et des biscuits. Cette bande s'appelait Blue Moon. On dansait entre deux générations, tangos et rock and roll. Le slow posait un problème, si la caresse dépassait la touche furtive. Une fille jura à sa mère de ne pas danser les rythmes lents, c'était du moins ce qu'elle disait. Les filles en ligne, nous en face. Nous nous levions d'un saut, tournions, la main moite et le sexe tenu en respect ; quand celui-ci se mettait lui aussi à danser, nous entraînions la fille dans une pirouette imprévue. On se dévergondait ailleurs, inégalement, entre d'autres cuisses. Dans ce groupe, c'était plutôt l'inachèvement de la fraîcheur, le rappel prénatal d'une légère confusion. L'histoire, qui décloîtra ces filles, nous offrait de petites amours perdues en toute transparence. Quand ces filles partaient, nous retrouvions l'ivresse de l'alcool et des putains : « Valse mélancolique et langoureux vertige », disait le poète de ma préférence.

A cette époque, nous aurions aimé savoir la fusion de la tendresse et du désir. Quel théâtre craintif ensorcelait le nœud de notre attente ? Pour ouvrir le sexe chiffré, il fallait se lier, alors que je me sentais libre et confiant. Chaque âge a ses désirs ratés ou raturés, j'avais la promesse du devenir. En réalité, je me sentais peu concerné par ces soirées décolorées.

Déjà, cette année, me prenait le goût de la philosophie. J'avais repris le chemin du collège. La

fête ne m'empêchait pas de travailler avec rage ; le bac dans la poche, quelle vocation choisir ?

Marrakech se fit dépouiller de la place Jamaa Lfna par un acte puritain, les bordels furent rayés de notre géographie. Le Pacha, sous le poids de la défaite, s'inclina. On barbouillait l'espace de morale triomphante, on voulait nettoyer d'un trait la longue servitude. La tradition semblait, pour un instant, refoulée.

Je découvrais la philosophie avec un professeur libéral et profondément chrétien, ayant subi les camps de concentration. Son amabilité nous touchait ; lorsque, quelques années plus tard, j'inaugurai mon premier cours à l'Université, il était là parmi les étudiants, simple comme toujours. A Marrakech, nous étions seulement quatre étudiants ; avant de commencer le cours, on grignotait ensemble des beignets chauds. Nous discutions de Sartre avec une guerre de retard. Quelque temps auparavant, j'avais eu entre les mains un de ses textes [1] qui m'avait séduit tout de suite, même si mon inculture philosophique m'en interdisait l'entière saisie. Mon accord allait au bruissement des mots, à la métaphore outrée, à la sinusoïde.

J'allais ensuite happer dans les romans de Sartre des signes de mon inquiétude, encore que celle-ci fût plutôt frivole. Le monde sartrien était anti-

1. *L'existentialisme est un humanisme.*

chrétien et antibourgeois, le mien magique et épique, superposé de masques, mon esprit, mon corps colonisés. De toute évidence, la division de notre être était différente, et ma connivence oblique avec Sartre ne récolta de son univers et à cette époque que quelques bribes sonores, autant dire un morceau choisi parmi d'autres, avec toutefois un peu plus de savoir et de révolte. Né au début d'une guerre qui n'était pas la nôtre, j'avais grandi dans un combat pour lequel l'Occident devait, pour se dessaisir, payer le prix. Ainsi donc aucune identification passionnée pour Sartre, petit prophète à la cigarette papillonnante et qui se conjurait dans l'extrapolation de mes propres angoisses.

Entre nous, jeu d'ombres plutôt, autant dire un salut confus de reconnaissance, mais décisif. Par lui, je participai à la sécurité ébréchée de l'Occident. Cet Occident qui commençait à douter de lui-même vivait le phantasme luxueux de sa mort. A chaque guerre, l'Occident reconduisait la mort de Dieu, et en même temps réapparaissait comme aveuglé devant un tel redoublement. Et si parfois l'Occident triomphant chantait sa déperdition nietzschéenne, qu'en était-il de moi et de ma culture ?

Je reconnaissais de cette culture le bricolage du savoir, la répression, le dépaysement ; j'en saisissais la faille dans l'intimité de mon être. Et parce que lié à cette séduction, je me perdais dans la

trame du désir. Aimer l'Autre, c'est parler le lieu perdu de la mémoire, et mon insurrection qui, dans un premier temps, n'était qu'une histoire imposée, se perpétue en une ressemblance acceptée, parce que l'Occident est une partie de moi, que je ne peux nier que dans la mesure où je lutte contre tous les occidents et orients qui m'oppriment ou me désenchantent.

Sartre nous donna une raison d'enchaîner sur notre élan. Si l'homme est cette liberté ténébreuse, je me sentais avenir et fleur nouvelle, à tout hasard, dans un mouvement fébrile. Adieu, Occident imagé de mon adolescence ! Une autre histoire commençait.

La philosophie enseignée au collège, résumée en quelques lapsus, ne dénouait pas le ventre. La culture, je la cherchais dans la fête poétique, étrangeté mienne et jamais finie, qu'emportait le vol assorti de quelque rime.

Voici une image décalée du passé proche : je flottais. En cette dernière année à Marrakech où j'étais pion nonchalant, escaladant les murs la nuit pour rejoindre le cinéma, j'étais disponible à la fantaisie du temps. Avec deux professeurs algériens, amateurs de kif et de *l'Internationale*, nous mêlions le plaisir à la méditation désabusée sur la guerre, la révolution, la mort. A la fin du mois, on louait une calèche pour le casino ; petit luxe sans brûlure, seulement le chatoiement bariolé de

l'argent. On courtisait la Française ou l'Israélite longtemps interdites, on réinventait la parole ; je fixais la barmaid illusoire, par laquelle se répétaient mille images, esclaves dans un château de pacotille. Un peu dégrisés à la fin, nous reprenions une calèche, avec la même indolence. On le sait déjà, il y avait vie par le rite paresseux.

Je n'ai jamais su me comporter avec Casablanca, malgré ma politesse. Qu'étais-je devenu dans cette ville, l'année d'après ? Je feuillette un livre relatif au passé proche de cette ville, au début du siècle. J'y récolte une photo, terrain vague au bord de l'Océan, y croupissaient quelques trafiquants, les tribus voisines venaient parfois échouer là, ne pouvant aller plus loin. Une ville en écho, qui faisait partie de la poussière si l'on en croit les survivants, un petit port qu'on dérangeait par un coup de pouce, la population se croisait les bras. Il faut le dire, un tremblement de terre, maintenant, là-bas, fait sautiller les gratte-ciel par secousses violentes quoique inoffensives, juste pour provoquer la petite peur, dire que la ville tremblera un peu plus, qui le niera ? Tremblement ou hoquet, la ville s'organise en se propageant sans raison convaincante, il ne suffit pas de plan, même militaire, pour reconnaître réellement un coin de rue ; il faut compter ses phalanges, la logique part de cette

règle minimum. On comprendra, je l'espère, les raisons de mon impolitesse, ou de toute autre chose. On tombe dans cette ville comme on peut, comme on veut, l'essentiel c'est de s'habituer au bruit et de le loger à tout jamais derrière la tête. Autrement, il n'y a que la fuite.

Dans le temps et pour la vie collective, on se contentait de la criée publique ; le crieur racontait ce qui lui passait par la tête, le bruit était dedans sa tête, il le gardait pour tout le monde, la population dormait tranquillement. Parce que dernier prophète, grassement payé, le crieur abusait de son pouvoir, donnait des ordres de plus en plus brefs. Ne pouvant plus retenir ses hantises de cerveau, il devint si fantastiquement maigre qu'il s'envola après la dernière attaque des sauterelles. Plus de crieur public, la ville s'inquiète, plus de porteur d'eau non plus, sa source s'est tarie et il s'est laissé un jour entraîner dans un égout, si tristement.

Toute la ville, sans crieur, ni porteur, rêvait de paradis perdus ; dans le rêve, l'eau devenait brusquement salée, le cri horreur. Pour se donner du courage, on sortait dans la rue, hurlant contre la mitraillette, on dépavait les rues, à quoi bon tous ces pavés, à quoi bon ? Vive l'Indépendance !

Il restait quelques citernes pour les résistants, on s'y mettait à l'abri, en moins de rien, pour échapper à la police. Pas d'échelles d'ailleurs, en un clin d'œil et hop ! Le puits présentait l'incon-

vénient, il le présente toujours, de ne contenir que deux ou trois personnes debout. Dehors, on croyait les avoir à l'usure. D'ailleurs, les autres, les grands autres, ceux qui s'envolent toujours plus haut, ont eu l'idée de court-circuiter la rumeur par une petite machine infernale — la sirène. C'est ainsi que la ville s'agrandissait, miracle industrieux bien qu'on n'y vît pas de raison logique, ni de conditions nécessaires et dirait-on immanentes, la ville s'agrandissait, contre tout le monde. Si une voiture se hasardait à contourner radicalement la ville, aucune garantie pour ses vieux jours. Dans ces moments exceptionnels, on fonçait droit, jusqu'à l'extrême mur visible, puis on revenait.

Il m'arrive, comme chacun, de visiter des parents casablancais, par exemple, ils poussent aussi vite que la ville, pas moyen de savoir à qui, à quoi on a affaire, on saura bien un jour. Mieux : se faire guider par simple rotation. La direction du vent provient de la mer, la population va dans le sens inverse, bien que l'horloge de la ville s'en foute, totalement seule. Il sera dit que je reviendrai parmi vous, le jour de la Très Grande Violence.

Je piquais droit vers lé marchand de beignets, légèrement suspendu sur son siège ; il m'en écrasait un, j'attendais, l'enfance refluait ; craquement matinal du regard.

Au sortir de la médina, tout se résumait en une image fanée de l'Occident, rondement dépaysée dans un style néo-mauresque. Comment se souvenir de cette ville quand tout y confluait en explosion ? De loin, les bidonvilles encerclent la ville étrange forteresse mouvante ; je nomme, en tremblant, cette humanité battue en retraite. Tout bougeait dans sa géométrie, ville à tiroirs.

J'allais à la corniche me mêler à la joie grouillante : des garçons alertes et lancinés ; passaient les filles, bikinis et talons hauts. Je pensais à mes désirs paresseux, déliés, flottants. Voici un exercice parmi tant d'autres : se réveiller à onze heures, beignets et thé parfumé, prendre le bus jusqu'à la mer, jeter un recueil poétique sur le sable. Naturellement, je me sauvais dans le monologue intérieur. Personne ne m'attendait, ni ici, ni dehors, j'imaginais des rendez-vous aériens, c'était ma manière de survivre ; je voyais grandir la mer, venir à moi, je glissais vers l'Océan, fixant le ciel. Il m'arrivait de m'endormir, frappé par des rêves de fureur.

Au lycée, je retrouvais mon box, parmi une troupe de forçats au travail qui préparaient les grandes écoles. Je préparais Propédeutique Lettres, passant le temps dans le foyer du collège à lire, ou à écouter la radio. L'initiation des novices se déroulait sans moi, à coups de cravache. On obligeait la victime à écrire au tableau avec le nez, la craie coincée dans une narine ; ou bien, on balançait une trentaine de types dans une salle de dou-

ches minuscules, les uns sur les autres. Atroce adolescence de s'évertuer si maigrement à l'action militariste !

Devant ces escarmouches mouchetées, je me baladais avec un livre, attentif à la fin de l'année. Je faisais le muet quand on me taquinait : inutile au système, simple voyeur, j'appris donc à me taire, à esquiver le défi ; j'étais intouchable. Après quelques mois, je me fis des camarades, on sortait sans histoires. En ville : cinéma, flirts rapides avec des collégiennes en blouse, dont une, à la saveur corsée, me montra ses cuisses en fermant les yeux, nous roulions sur place, sens dessus dessous, puis je revenais à mon point de chute, le salon dénudé du lycée. Je m'affalais dans un coin. Voilà encore le dîner et son bavardage, chacun débitait ses petites aventures. On prenait du vin bromuré, il n'y avait pas de quoi être fier !

Ma vie intense se passait en classe. Pour la première fois, je me trouvais dans un groupe en majorité féminin et français. La séduction devenait ma passion. Je travaillais pour éblouir et je parlais une langue introuvable dans les livres, puisque, m'écriais-je par procuration, « la chair est triste et j'ai lu tous les livres ».

Le professeur de littérature devina le jeu. Il m'aida. Quand il expliquait Segalen en insistant sur la mort des cultures, je savais qu'il me donnait des armes. Il arrivait le matin, le corps déjà brisé, âcre et nonchalant. Il se levait à peine, marchait en

se parlant visiblement. J'aimais ce fakir solitaire, perdu dans un groupe d'enfants coloniaux et bien gâtés. Il flairait le malaise, et pour ne pas se détruire complètement, il nous incitait à parler. Je fis un exposé lyrique qui se terminait curieusement pour le public, par ce cri :

« O vous qui m'écoutez, rentrez chez vous. »

On aura reconnu le souvenir de Laforgue, qui couvrait ma pâle décolonisation. Car ces filles que je désirais profondément me caressaient de loin. Elles disaient que je différais de mes compatriotes. On m'acceptait parce que j'étais semblable, annihilant d'avance toute mon enfance, toute ma culture. Devant un tel plaisir complexe, je me mis des moustaches et une cravate de soie bariolée. Le personnage se donnait un certain air dévergondé. J'apprenais aux autres à écrire leur propre langue. On applaudissait, sans plus. Je souhaitais une victoire irréversible, ce furent le sourire, la surprise. Passion déréglée qui me convainquit de la solitude. Toute la place était pour la poésie, ma contrée criminelle où s'inscrivait ma blessure. Je m'attaquai aux auteurs difficiles, Mallarmé, Valéry, sans oublier la douceur si proche d'Éluard. M'ouvrir ainsi à une existence voilée, et par les mots j'étais mon propre dieu, au-delà de Casablanca, ville quelque peu détestable qui m'a volé ma parole.

Rive gauche

Le colonisé que j'étais avait sa table de divination dans le flottement du temps, la féerie de l'Indépendance apparaissait couverte de sa propre fêlure, qu'il me fallait lire sans y laisser mon âme. Et l'Occident colonial restait un déguisement à franchir.

Je partais à Paris sans autre histoire que celle d'un étudiant ombrageux, à la recherche d'une autre image des autres et de moi-même. Je me souviens, de même, de ma vacance dans la séparation de deux espaces, légèrement tremblant, assis dans un avion nocturne ; rêve qui, depuis ma prime enfance, vieillissait dans la narration. Ce vol, rencontrer l'Occident dans le voyage de l'identité et de la différence sauvage.

Faut-il tout dire ? Avant le départ pour Paris, pas de promesse à ma mère de revenir intact : partir pour toujours, me faire griser ou perdre le feu aïeul de ma tribu. Elle accepta ma tentation

nomade, et elle pleura, car elle me savait devenir un peu plus simulacre.

Je fus introduit à Paris par un ami plus âgé qui habitait de longue date le quartier de mon enfance. Installation à la Maison du Maroc (Cité universitaire), mémorable chaîne de ma maison à l'adolescence exilée. Il veillait à mon éducation et à mon dévergondage. Il avait le sérieux d'un père et la malice de l'oncle, j'étais en petite scène familiale. D'autres étudiants de ma ville s'étaient joints à nous. Ce cercle dura quelque temps.

Après avoir visité ma chambre, cet ami me conseilla d'acheter du thé et un réchaud, sans oublier le pain d'épice et les biscottes, « ça fait toujours bien » disait-il. Il me montra ensuite le jeu des lumières selon les situations rêvées, mais je n'avais pas de lampe rouge. Comme le scénario manquait d'argument, je demandai à un voisin peintre de barbouiller une petite lampe mate, j'avais ainsi tout pour séduire. En nous baladant à la cité, nous méditions sur les autres cultures. L'espace était choisi, divisé, je n'avais qu'à scruter l'avenir à ma manière. Au restaurant, l'itinéraire était rapide, avaler et partir. A la cafeteria, chacun rejoignait une camaraderie ou un désir. Dès mon arri-

vée, j'avais hérité mon groupe qui se retrouvait, souvent, après le travail.

Quelques jours après, il me proposa de draguer des filles. Tout marcha comme prévu : joli nom, étrangère, figure longue et symétrique, trébuchant sur les mots ; on devina le reste et on l'attendit. Elle parlait, souriante, un peu absente, accepta simplement le dîner et le bal. Au moment où elle se leva, sa taille s'allongea indéfiniment. Ecrasés par cette femme qui nous obligeait au torticolis, nous prîmes le métro, déjà découragés. Au bal, on la refila sans histoire à une taille plus grande.

Première expérience qui m'initia au petit alphabet du dragueur : surprendre le geste ou l'abandon de l'autre, enchaîner par la parole, parler, toujours parler jusqu'au dégoût. Je détestais cette humiliation, ces heures blanches, ce désir muet et aveugle, ces feintes étouffées au moindre danger, j'étais après tout un médiocre aventurier, un timide et n'avais pas l'obstination d'un saint. Cet ami ne croyait pas à l'autre jeu : laisser venir les êtres, les encercler de proche en proche et les fasciner par le saisissement ou le regard trouble. Dans cette distance brisée, Paris s'ouvrait, épaisseur à changer ; je baladais, de café en café, une solitude suspendue.

Au milieu de la nuit, on sonna à ma porte. Le chérif était là, debout, m'offrant une pomme gâtée. Il venait toujours de loin et m'appelait frère. Il se coucha dans un coin de la chambre. Après avoir

dilapidé une fortune irréelle, brûlé toutes les identités, prince déchu, Polonais, Iranien, savant, il se retrouva fauché comme de coutume ; infatigable, il repartait à la vie. Pour se faire un peu d'argent, il fonda un parti politique, dont il devint le seul membre. Détestant un voisin qu'il accusait d'appartenir à la ligue des Frères Musulmans, il monta l'opération du message volé. Pour vérifier le complot, il mit un message sur la porte, fit semblant de dormir et passa la soirée à lire. A minuit, un froissement de papier ; trop fatigué, il s'était endormi. Le lendemain, le message s'était évidemment volatilisé. Avec des amis, on lui promit d'exterminer cette association secrète.

Dans ses meilleurs jours, il chassait les grosses dames, qu'il entourait de poches gonflées et de mouchoirs ; à ces moments amoureux, il ne saluait personne, nous regardait de travers et si quelqu'un l'abordait. il prenait la direction du vent. Cœur tendre pourtant. Quand il pleuvait sur Paris, il se servait de son parapluie pour faire passer les dames d'un trottoir à l'autre, pendant des heures entières. Je le connus ainsi, entre deux feux rouges. Salut, chérif, tu t'es mis définitivement en route ! Paris t'a écharpé mais le jour où tu reviendras à ton enfance confrérique, tu pourras peut-être trouver le repos parmi les fantômes premiers !

Voici deux images de mon premier mois à Paris. Je souffrais, d'un chagrin sans emblème, mais ma

patience était bien coriace, je ressemblais à l'égaré présent à moitié dans ses ombres, passant et disparaissant dans le reflet d'un coin de rue. Etrange trahison de mes cahiers d'écolier : je croyais à l'allée semblable de l'univers. Recréer le paysage au milieu de cette foule ténébreuse, faire traîner ses pas et s'asseoir en flagrant délit. Dans le métro, on lisait pour moi, on parlait de la vie lointaine, tout m'était égal.

Préparation pendant trois ans d'une bien maigre licence de sociologie. Etudiant plutôt paresseux, je recherchais d'autres plaisirs, que la ville me refusait. Au départ, la sociologie était quelque chose comme un service militaire, peut-être aussi l'affût d'une identité, un souvenir paternel ou le retour décoré au pays. Allez savoir ! Séduit par l'Occident, je désirais mon propre déchiffrement, je flottais, apprenais des livres, séparé de moi, exercice vacillant de me réveiller le matin devant le rien à affronter.

A la Sorbonne, un petit bonhomme à la voix torturée débitait une sociologie féroce : descendre toute l'année « la série des paliers en profondeur en se croisant entre macro et micro ». Il grinçait des dents, harcelait les faux prophètes, morts et vivants, éclatait d'un rire bien slave, m'a-t-on dit, en tout cas d'une terrible souffrance. Mon introduction à la sociologie fut donc déchirante. Le drame de Gurvitch m'était à cette époque inconnu ;

j'assistais, méditatif, à son dernier éclat, emporté sans retour vers la divagation. Nostalgique de la Révolution d'Octobre, il nous parlait avec émotion de l'inépuisable effervescence, de la folle liberté et du temps qui dansait sur place.

Arrivé au sommet de la salle, il grognait à droite et à gauche, fureur que n'adoucissait point notre esclavage. On osait à peine l'approcher, il fallait parler comme lui et ses livres, ou disparaître, je choisis le silence prudent. Le dieu avait Aron comme rival[1], on hésitait à donner sens aux copies d'examen, on mélangeait tout, espérant la confusion générale.

Que reste-t-il de tout ce bric-à-brac ? Le malheur de la déchéance et de l'exil, les débris d'une sociologie sans marabout, mais je dois à Gurvitch la lecture obstinée de Marx. Tombez, grand-père !

Nous préférions évidemment les assistants, très proches de la littérature. Le cours était un délassement, on séduisait, on jouait avec les filles, on donnait beaucoup d'exemples, les plus allusifs possibles, petite barbarie du langage poétique et du savoir scabreux. Vous apprendrez sans surprise que cette génération donna Régis Debray ou des

1. L'ironie du destin veut qu'il y ait un troisième sociologue du nom de Aaron-Gurwitch, léger et obscur désordre vocal.

écrivains obscurs, d'autres sont partis dans la brousse faire du bricolage ethnographique. Comment aurions-nous pu être plus dans ce frisson de l'histoire ?

Mais j'avais à la Sorbonne de vraies tendresses, l'ami Jacques et l'ami Pierre, orphelins, exilés comme moi. Avec Pierre, je retrouvais la fraîcheur rurale. Préférant sa peinture aux études, il se trouvait heureux avec le meilleur repas du monde, du pain, du gruyère et du rouge. Il parlait de son enfance et de ses prairies. Une nostalgie nuageuse nous liait dans cette ville insensée.

Plus secret, Jacques était d'une beauté un peu chimérique qui troublait les adolescentes. Passion commune pour l'ethnographie ésotérique et la musique de jazz. Nous nous amusions à récolter les faits les plus étranges, et apprîmes, pendant une année, les « relations à plaisanterie » dans les sociétés archaïques.

On devait chaque fois casser un peu la porte pour atteindre sa minuscule chambre de bonne, dans l'île Saint-Louis ; on s'asseyait près des disques et l'on écoutait en spéculant sur les autres cultures. Par la petite lucarne, le regard plongeait sur Paris et son terrain vague aérien. Et cet adolescent que j'aimais comme un double avait la méditation incisive, il savait parler de son détachement dans l'énigme, la solitude et le mythe.

Avant mon arrivée, mon image de Paris était littéraire, faussement sartrienne avec dix ans de

retard. Hé quoi ! Je rêvais du jazz et des cuisses frémissantes.

En prélude à cette image, les caves de Saint-Germain ! Par la main de la danseuse, je recomposais le battement du sang ; s'enlaçaient des pas doublés dans la fugue, je brisais parfois le rythme, sans doute ému par ce désordre quelque peu pervers. Conduire les mots à la bouche herbeuse, puis retrouver la place assise, entouré de fumée et du temps creusé. J'aimais, avant toute chose, la note la plus intense ou la plus sophistiquée, ainsi la voix de Billie Holliday, détachée du cri inutile, elle qui aimait la vie comme une enfant et qui connaissait la déchéance, ainsi la fougue de John Coltrane dont l'angoisse encourage souvent mon écriture. La musique est, incontestablement, la fascination qui délie mes doigts. Mon corps écoute, je suis écrivain !

Je me fis un temps des entrées dans le Paris littéraire, cercles poétiques où quelques rescapés d'écoles hétéroclites jouaient au tragique. La mélodie ? plutôt floche. Le repas ? cher ; on ne devinait pas où se déversait la charité. Ces poètes pâles, brutalement saisis par un cri sublime, sentaient les vieux relents de la Comédie-Française, mais en plus mince, avec une façon soupirante de s'excuser d'être parmi nous. Le spectacle commençait entre deux gorgées, on suspendait la main, on tendait l'oreille, on admirait la bouche tordue et le geste figuratif, la musique de fond faisait le reste, arri-

vait vite coincée entre les mots. On mangeait bien, on plaisantait, le silence était horrible, on ameutait les cris de gorge et les prénoms chantants. A la fin, on ne savait plus à qui on avait affaire, au barman qui surveillait votre verre ou au patron à la poitrine découverte : et si le poète, misérable oubli parmi les meubles, arrivait à glisser entre les lignes, il était tout heureux de mériter un repas de chien. La droguée de l'affaire, une aristocrate fourchue, avalait les mots en traînant sur le gazouillis de la chaise, aspirait la poésie difficile qui donnait la teinte macabre, ajoutée ensuite à l'addition...

Que se passait-il ? Dans Paris, il y a autant de villes que de suggestions (Dieu merci !), autant de villes que de groupes d'étrangers, autant de quartiers que d'autres quartiers ; dans les moments exaltés, j'avais l'intense désir de parcourir l'espace en y laissant une jambe de bois ou des sourcils platinés.

Le Quartier latin était mon dépotoir, mon château de sable, où j'enterrais l'adolescence livresque, pendant que les maîtres chanteurs dormaient, les yeux tombés, dans la Seine. Dans chaque oasis, il y a repaire pour le mirage, je croyais (pouvais-je penser ?) à l'auréole du café illustre. On me disait de regarder l'esprit de la maison, il passait, soi-disant absent, s'asseyait ensuite devant un demi panaché. Le mot de passe : le laisser travailler, je ne pensais pas qu'on pût le faire en dehors de la

solitude intime. Je découvrais ainsi des écrivains et des prétendants qui soupiraient en public, et quelle honte d'écrire ! Changer de café devenait un grand événement, une véritable révolution, on intriguait pour déplacer les chaises, on arrangeait des rendez-vous au fond de la salle. Il y avait toujours quelques filles palpables qui passaient par en dessous sans apprendre le secret des dieux. La vie chantait en sourdine. Ethnographe démusclé de l'Occident, j'observais tout en jouant le jeu, il fallait bien approcher les dieux livresques, morts refroidis qu'on me servait au Maroc dans la presse hebdomadaire, j'étais au courant de leur week-end parmi les hommes, la saison jetant une poignée de feuilles mortes, on alignait les cadavres, on classait par ordre de mérite sans oublier la diaspora des farfelus ou des inquiets. Au printemps, on avait déjà tout épuisé, on fabriquait des nouvelles étincelantes entre critiques, et l'on partait en vacances, ayant épuisé le carnage sans y avoir laissé beaucoup de sang et de sous. Et l'on dressait la liste des livres à emporter, au soleil. On revenait bronzé : happer de nouveau une idée dans l'air, un nom à déterrer, une théorie à fleurir. Le cerveau de l'intrigue, Paris, la culture !

J'aimais mon rhum au lait, le regard brouillé par des filles sautillantes. Alors ? Robbe-Grillet et Godard ? La discussion allait de soi, par j'aime et tu aimes, et quel savoir ! Disons franchement que je ne savais quoi penser, Robbe-Grillet est un

obsédé des murs, un maniaque méthodique, et comment dire ? un petit système de petits tics. Godard ? un collégien du dimanche, qui possède l'astuce de clicher le hasard de son temps, il barbouillait quelques signes de papillon par clins d'œil. Paris que je fréquentais reconnaissait ses phantasmes dans ce Narcisse comblé, c'était sûrement du toc ; comme je n'avais pas de préjugé désagréable vis-à-vis du toc et que le délire délicieux des cultures est un regard réjoui, j'allais voir ses films pour discuter ensuite. Après tout, j'étais là pour filer le temps, délier ma langue, et non pour fuir.

A tout prendre dans le flottement de l'air, je préférais Vian. Il aimait le jazz, écrivait des livres réellement drôles, détruisait la bonne conscience au moment où la guerre poussait ses cadavres. Il paya le prix de sa souffrance, disparut comme un vagabond qu'on devait de toute manière retrouver au cours du voyage. C'était cette fraîcheur de la violence qui me liait à son souvenir, il savait vivre, écrire et mourir tout à la fois, c'était un bonheur.

Tout cela était peu de chose, léger flirt entre le mensonge et la culture. Inexorablement, Paris apparaissait comme une inépuisable parole où je devais déchiffrer ma propre énigme, je changeais de quartier, m'interrogeais vaguement sur une rue nouvelle, revenais toujours au Quartier latin, nostalgique et épuisé. Avec des amis marocains, on

arrangeait parfois la nuit à multiplier de menus plaisirs, bars sombres où régnaient des saintes délaissées, qui suçaient la cigarette en vous parcourant du regard, j'avais le portefeuille vide et le corps musulman, je n'avais tué personne, non plus aucun remords de vivre, ce regard s'évanouissait dans la nuit, pas de rêve de mourir foudroyé par une barmaid, fût-elle fatale, suivre simplement la fumée voyageuse.

Goût jamais démenti pour ces images sophistiquées ; je flottais en un dédoublement langoureux, les fleurs étaient artificielles, pourquoi me serais-je affolé de leur obscure séduction ? Nous riions fort, l'alcool n'était pas fou, on avait simplement l'aride dépossession du souvenir. Je le sais maintenant, si l'amitié ne provient pas d'un souvenir, elle s'improvise en complot du présent, comme si le temps, dans ce double mouvement, était l'évasion d'une image jamais vécue, jamais déduite.

Nous finissions la nuit aux Halles, autour d'une soupe brûlante. Arrivait lentement le matin, on déambulait un peu avant le sommeil, chuchotante apparence du soleil entre les hommes. Tout me parlait très simplement.

J'arrivais à Paris avec la guerre d'Algérie, déjà en rupture avec l'Occident de mon enfance. A la Cité universitaire, nous logions des Algériens, la police suivait nos mouvements. On m'attrapa à la

bouche d'un métro alors que j'accompagnais une amie. Minuit. En pantoufles et aucun papier pour me présenter. Peur d'être le lendemain ni vu ni connu dans la Seine matinale. On m'embarqua avec cinq types, j'attendis la suite en une fureur close, je leur fis un chantage naïf qui provoqua le rire. On me laissa choir dans un commissariat sur un banc ; glissant jusqu'au sol, j'y passai la nuit, harcelé par le bruit continu de la chasse d'eau, la divagation d'un ivrogne et le flic solitaire qui cherchait à causer. On me relâcha le matin, on n'avait rien à me reprocher. On me renvoya aux études, je pris le métro, les pantoufles béantes, en rêvant au maquis, ceci pour terminer la suspension du paragraphe.

Je connaissais l'exercice pour esquiver le défi raciste : en pays étranger, avais-je le droit de regarder en face le dégoût de l'autre ? Quand sa haine n'avait pas de prise, elle pouvait le décomposer, je souffrais d'être objet de haine, et souhaitais oublier l'insulte ; mais le jeu était tentant. Une seule fois, au chemineau qui me disait schématiquement devant le peuple attentif : « Vous prenez les Français pour des cons ? » — « Oui, monsieur », répondis-je en comptant les étoiles. Déjà ma colère était tombée ; content, je partais, délivré de mon petit cri.

A la Maison du Maroc, on trafiquait l'avenir et la petite politique, écharpés de coups idéologiques et de belles citations. J'étais du côté de Marx, et je le suis toujours ; militant divisé, je choisissais l'action quand elle me chantait, disparaissais quand elle devenait psychodrame dérisoire. Etre lutteur de classe à la Maison du Maroc devenait un mythe livresque, les groupes se constituaient par affinités, se dévoraient en se dispersant souvent lors du retour au pays. C'était l'interminable rotation de l'adolescence cachée à son désir. L'idéologie peut être une rose traîtresse qui vous laisse dans un coin de rue. On se fardait aux couleurs saisonnières, on laissait parler les mots, la vie était si simple, et l'on n'avait qu'à se laisser aller.

La guerre d'Algérie déchirait par-ci, par-là. Ecrivain sans dossier, je discutais avec passion culture nationale, identité ou pas, révolution et Islam, et comme chaque groupe français avait son Arabe de service, on écoutait d'interminables confessions. L'Arabe de service disait : « Je suis un trait d'union entre l'Occident et l'Orient, le christianisme et l'Islam, l'Afrique et l'Asie », et que sais-je encore ! Pauvre Arabe, où étais-tu, réduit à une série de traits d'union ! J'en voyais qui mendiaient l'image de leur identité dans les kiosques à journaux, agglutinés à la moindre rature de reconnaissance.

« Allez, disait le pharisien, insultez-vous dans notre langue, on vous saura gré de la manier si bien. » Les écrivains que j'ai décrits dans un mauvais livre — mon premier enfant naturel avec l'Occident — écrivaient comme des instituteurs, à qui, en plus, on devait octroyer une gloire passagère et maigre, pour la cause des opprimés. Entouré de sa barbe, Sénac imitait le fakir en action, appelait tout le monde frère. D'autres se torturaient la plume : histoires folkloriques, c'était le minimum pour se cacher, plus loin hallucination du déchiré qui ne connaissait plus le sexe de ses parents.

On s'enlisait dans la guerre et la mort. Je hasardais dans les rues des signes d'inquiétude, comme cet homme qui me suivait férocement sans raison connue de moi et qui rêvait peut-être mon assassinat, mais inlassablement la guerre redevenait parole. Le déchiré faisait sa petite confession, et l'on appelait cela cri libérateur. Pire qu'un couteau inattendu, le rapt de l'esprit. Ainsi l'intellectuel colonisé luttait, abrégé dans ses racines les plus vivantes. Je fus reconnaissant à Kateb — notre meilleur écrivain — de susciter en moi un encerclement mythique, ce contre quoi toute histoire s'effiloche. Nedjma, merveilleuse incandescence ! Avec ce poète errant, j'ai réappris ma rue d'enfance et son énigme, l'égarement des souvenirs quand me harcelait la guerre. Il y a une parole qui ne se donne que conjurée, je me liais à Nedjma,

je marchais un peu ivre, le regard lointain, puisque le chant de Kateb, par un parfait contrepoint, me menait entre le chaos retenu et l'aventure blanche.

Au flux de la guerre, je m'éprouvais légèrement libre de circuler : cinéma, théâtre et galeries d'art. A la Cinémathèque, je découvrais un petit monde familial où garçons et filles se bousculaient, en se contrariant mollement l'esprit (tu comprends, je veux dire...). Cette salle draguait des rescapés de toutes parts. On en avait pour son argent, menu bonheur de se dévergonder en images bariolées. On discutait dur sur la fuite d'un plan, et comme dans les morceaux choisis de mon enfance, on s'amusait à zigzaguer entre les virgules. Il y avait des semaines grandioses où tout palpitait avec Lang ou Chaplin, on avalait les images, secoué par un sandwich, car on traînait un estomac triste, un corps affaissé et le pull à l'envers. On flirtait entre deux films, passaient les semaines, s'embrouillaient les films et les personnages, au rythme éternel de la bobine, si mince attache au réel.

Je venais piquer un vague à l'âme et, à la sortie, je frémissais devant une bière d'avoir épuisé le monde. On se taisait, la bobine rêvait pour nous, on se réservait des places, on se sentait au chaud, généreux et rituel. Paris neutralise la solitude, donne à chacun la monnaie de son exil, décolore l'ennui, rend vacillante la résistance la plus sûre. Comme la plupart, je m'arrangeais de la dispersion

des signes. Se sentir contemporain, glisser dans la durée étourdie où des hommes se nomment centre du monde.

Chez les libraires et les bouquinistes, ma main dérangeait les pages, je lisais des fragments de plus en plus courts, tout se mélangeait, je rentrais, fatigué, ayant accompli mon devoir secret. Aux moments d'extase, je finissais par ne lire que les notes marginales, espérant me réaliser un jour au-delà de cette incroyable intrigue de personnages morts. Quel désespoir de s'annihiler si maigrement ! Je n'avais pas le goût de l'érudition, j'en avais l'amère nostalgie, je vivais par double procuration.

Nous voulions tout approcher, ne fût-ce que sur la pointe des pieds. Et pourquoi pas la peinture ? J'étais venu à la peinture par Chagall, paysage de mon enfance, revue dans cet univers où se confondent coqs magiques et personnages panachés. Cherkaoui était là pour m'initier à Klee. Adorateur du mauve, souvenir de la figue, ce peintre marocain qui mourut jeune m'expliquait bien la couleur, en un tumulte de coloris et de paraboles. Par ailleurs, je faisais semblant d'acheter des livres de reproduction à des éditions en déficit, ça arrivait par paquets, et c'était si simple, si tentant de jeter les factures dans la poubelle. Accentuons le vague à l'âme, je prends une revue, coche les galeries d'art par ordre d'urgence, puis je cours à mon destin. Devant un tableau, je me sens si seul que mon premier mouvement est la fuite, alors que les

autres ont loisir de tourner autour. Peut-être qu'un seul tableau me suffit pour une semaine, et que mon rythme optique, s'il faut en croire la défaillance de mes yeux, vibre de moins en moins, à mesure que la couleur s'avère effrayante, insupportable. En plus, les galeries d'art ont la fraîcheur des cimetières, et l'Occident connaît bien ce goût de l'au-delà, monnayé contre la grande souffrance des peintres. A la porte, il y a des bonnes femmes, vestales un peu lourdes, qui vous passent le catalogue avec un sourire bien fané.

Si je ne suis pas quitte avec mon passé proche ou lointain, je me permets de visiter une salle de théâtre qui fut le lieu d'une étrange cérémonie. Un personnage chantait la puissance éternelle du doigt, on hurlait bien, on échangeait des masques, on poussait le cri jusqu'au crachat. Excédés, les spectateurs filèrent, bien mal en point. Lavelli avait atteint son but : terroriser. C'en était fini du théâtre bien propre, j'étais heureux de le rencontrer, bien que son débordement magique me gênât. Je reste fidèle au principe brechtien de la distanciation.

J'abordai ensuite dans les coulisses ce garçon hanté par le rite de la violence. Il monta sans histoire une petite pièce de mon cru, fable prétendue cybernétique sur la mort de l'Art. Une série de

personnes fantasques, Mlle Cocorico (la femme fatale), Frankenstein (excusez mon innocence, disait-il en étranglant ses victimes), un poète (mon double) « avec une voix maladive et un énorme crayon à la main ; un philosophe en chemise blanche avec encolure d'enfant, un peintre (double d'un ami) abstrait au second degré avec poitrine aux dessins obscènes, Monsieur X, un officier en retard d'une guerre, sans chapeau apparent, le spectateur n'étant pas censé entrer dans le détail, enfin un clochard plutôt mince, ou d'une minceur plutôt juvénile, smoking mis avec beaucoup d'importance, disposé parallèlement aux moustaches et chapeau quelconque » (*sic*). La pièce commençait par une déclaration universelle et finissait par une mort également universelle ; entre les deux on lynchait le clochard devenu muet en lui reprochant « de trébucher, mâchonner, grogner, klaxonner, hurler, avaler, mâcher, mordre, cracher, cracher partout, par terre, sur le plafond, dans les assiettes, sur les têtes chauves, sur la république, sur la pureté » (*sic*). Dégoûtant personnage ! Dans cette pièce, j'avais donc tout dit et j'étais assez exalté.

Les répétitions et la représentation se passèrent dans la plus complète dérision. Lavelli devait choisir de jeunes acteurs à promouvoir, le spectacle était réservé aux défricheurs de jeunes talents. Les acteurs défilaient en balbutiant ce texte impossible à lire au premier abord. Une fille défraîchie accompagnée de son petit chien joua en poussant des cris

stridents, et pour nous épater elle s'effondrait dans le silence le plus effroyable. Ecœuré, Lavelli chassa la jeune dame et son chien. On arriva à la fin à récolter quelques novices bien tenaces. J'appris auprès de Lavelli la manière de « recréer » l'acteur, de le rendre transparent à toute fantaisie. Il travaillait la voix comme une partition musicale et réduisait toute résistance ; peu à peu, il émergeait, au-delà de la pièce et des personnages. Je découvris ainsi un dédoublement inattendu, c'était une fureur bien plus grande qui me revenait. Mis en question, je tramais, en silence, mon dépassement futur.

Lavelli aime l'érotisme un peu loufoque. Quand la belle actrice qui jouait le rôle principal enleva son soutien-gorge, une vieille dame s'écria à côté de moi : « Ah ! Je les voyais venir ! » Frankenstein ne cassa pas ses échasses, la pièce finissait par un succès apparent. Comme récompense, on offrit à la belle actrice de jouer dans des films pornographiques. Tant de mal pour aboutir à une mascarade de la traite des Blanches ! J'avais donc créé un nouveau théâtre où l'auteur, le metteur en scène et les personnages ne servaient plus à rien. Admirable technique pour détruire l'art et recréer la vie !

Elle attendait le métro, debout entre deux valises. Je l'abordai en lui disant de me faire rêver là

où elle devait aller, n'importe où. Les vacances arrivaient. Elle avait le cœur bien sensible, l'allure dansante, des yeux bleus où s'égarait ma profondeur. Au milieu de ce rêve hivernal accrochant à tout hasard ses cheveux, nous enveloppait un peu de sagesse triste, pliée au geste. Je la vis croisée entre la fugue du temps et l'imprévu de l'innocence. Elle vivait et dormait en silence, j'attendais le plaisir pour lire dans son cœur. Dans le métro, je lui récitai la tragédie des digues et de Van Gogh, tout mon maigre savoir sur son pays. Elle cligna de l'œil, avala gentiment ma divagation, me remercia sur la pointe des pieds, c'était sa manière d'appeler son village, sans doute enneigé. Je lui lançai par la fenêtre mon adresse, des fruits et des revues. Attendri par cette première rencontre entre deux voies ferrées, j'agitai un mouchoir. Le train partit, je repris la direction souterraine. Au revoir, fille rêveuse du Nord que j'aimais comme une nostalgie renversée !

C'était l'époque où nous tenions un sexe à la place d'un stylo. Allez savoir comment trafiquer tout cela ! J'imaginais tout d'avance. Quand les filles arrivaient, j'étais déjà autre, lointain ; brusque retour de mon déclic, je retombais plus bas en m'accrochant au lit, les jambes tremblantes et démesurées. Ouvrir la fenêtre, face au froid, coupable d'avoir à aimer dans la souffrance, moi qui ne désirais que le frottement de menus plaisirs.

Je m'acoquinais avec de petits agendas noirs, échiquier de rendez-vous complexes, rendez-vous au pied levé entre deux stations de métro, rendez-vous avec deux personnes à la même heure (distraction ou délire répétitif ?), rencontres devant le chocolat que je détestais, je déplaçais les chaises en obligeant l'autre à tourner en rond, pas de montre, mais j'en avais le souvenir désaxé.

Dans ma chambre parfois un blues pour étoiler, une pipe de travers. Je simulais le lynchage sur le corps défait, la musique et la caresse se détruisaient devant mes yeux, je ne m'en sortais pas indemne. Je me sauvais par l'eau fraîche ou une datte à croquer. Quel désert de toucher, au bord de l'hystérie, à ces allumeuses ! En vérité, je me sentais déchu jusqu'à la nausée, éloigné de mes plus furtifs miroirs. Dans ma chambre, j'attendais que la nuit tombât. Inévitable désagrégation du corps ! J'étais un homme seul sans en souhaiter la connaissance embrasée, à peine une fumée de caresses détachées.

Je ne sentais nulle part comme dans le métro la présence un peu macabre du corps, je nomme ce trait d'union viscéral entre cette inconnue et moi, elle la quarantaine, les cheveux plissés, elle qui m'ouvrait en vrac son anecdote quotidienne, elle l'inépuisable écart des jambes, car elle voulait attendre le matin dans mes mains. Je la quittai plus tard avec le sexe tout froid. Enlacez-moi ce corps flasque dans l'enroulement de sa propre naissance !

Etait-elle autre chose que réminiscence cette femme monstrueuse, en cuir noir, qui vrilla longtemps ma course dans l'escalier ? A peine reconnaissais-je dans ces êtres le reflet de la déperdition, je devinais leurs gestes aux miens, je me dépassais en allongeant le bras, étrange désir de me surmonter par-delà les autres et moi-même. Continuait le sens tatoué du corps, lézardé par des spasmes violents ; je rentrais, las de tout recommencer. J'avais le sexe et mille masques arrachés, voilà une vérité froide où se logeaient, cendrés, les cheveux, le regard et les courbes fugitives. Je vivais réellement expulsé.

J'avais oublié la fille de Hollande. Elle revint, à travers le téléphone d'abord, parole exotique, sableuse, réclamant un accident sanglant. Héhé ! la Virginité ! Petites taches de sang et de plaisir, on jouait pas mal, qui a crié ? Elle suivait mon ombre, m'attendait quand je ne venais pas, j'étais fou de me savoir partout contre moi-même. Elle ne me voulait que du bien pourtant et donnait tout ce qu'elle pouvait, c'est-à-dire ma pleine volonté, mon propre vide. Volonté dérisoire, puisque je ne savais que faire d'elle. Désarmé, je la traînais de café en café, elle souriait en toute innocence. Interminable marche à travers Paris. Fuir, la tête ouverte, surprendre le vol d'un oiseau ou un regard brusque, je me rêvais à travers ces ruptures successives. C'était ainsi que je m'évadais, de regard en regard, dans ce jeu de miroir, tel le voyeur

devant certaine fresque chinoise : devenant lui-même personnage il peut s'y dérouler ou s'en détacher selon la grâce du conteur, comme si le réel et le rêve ne faisaient qu'une seule scène, elle-même illusoire.

Pour mériter ce corps tout de finesse, je m'étais habitué malgré moi à l'exégèse du silence. Nous vivions sans passé parlé ; quand je traquais sa mémoire bien enfouie, je ne récoltais que la page blanche d'un journal de jeune fille, il me restait la tendresse, fumeuse et dansante, au bord de quoi, au juste ?

Nous prîmes le train dans des directions opposées, une correspondance aérienne flotta entre nous quelque temps, tout se brouilla ensuite, et telle une cigogne fidèle à ses passages, je survole maintenant les lieux cachés de ce plumage.

Après tout un été au Maroc, je revins à Paris, attendant d'autres amours. J'étais déjà moins hagard, laisser venir les êtres sans me cramponner aux malentendus. Un peu détaché et vaguement désabusé, je me faisais présenter de nouveaux visages, c'était plus simple, moins fatigant. Interchangeabilité des mômes, création sur création, et de cette manière, je jouais au petit dieu. J'organisais les autres à partir de mes aléas et de leur intrigue ; au centre de la vie, je pouvais m'occuper des livres et reprendre les jeux de la culture ; toute nouvelle expérimentation de l'esprit trouvait en moi un signe complice. Hélas ! J'engouffrais tout

sans aucun discernement. Puisque mon corps était devenir, je me liais à l'aventure aveugle du siècle.

Je vis une autre fille pour la première fois dans cet état de ronronnement de l'âme. Louve passionnée, elle venait à moi, le corps tremblant, tourbillonnante dans les ouvertures wagnériennes, elle avait pour dieu ce musicien. Entourée de disques, elle pianotait, folle, écartelée, tragique jusqu'au spasme. Je grelottais dans un coin, seul spectateur de cette fin du monde, si lointaine dans cette chambre sordide que je me laissais couler dans la fraîcheur d'un amour glacial. Je la regardais en face : visage long d'enfant délaissé, bouche un peu langoureuse, chevelure décousue, le corps légèrement arqué, retenu par l'ombre indéterminée des doigts. Elle prenait à peine les objets, elle les poignardait ou les cassait, tombait souvent devant mes yeux, embrouillée dans des intrigues qui me demeuraient invisibles ; j'avais la distraction quotidienne, mais cet oubli agressif de l'espace m'inquiétait.

Avec elle, je traînais dans des clubs wagnériens, réunissant des personnages d'âges et de sexes sans chiffres. Je discernais à la longue des vieilles femmes démaquillées, alléchées par un parfum d'église. J'étouffais honteusement quand grinçait le disque, jamais venu l'espoir d'un charme même douloureux... On se quittait comme on rentrait, une chaise nue pour chaque fidèle, ni plus ni moins. Avais-je quitté mon pays, avais-je tant

voyagé pour échouer dans cette grotte de petits maniaques, féroces à l'écoute ? Je m'endormais, les pieds accrochés à la chaise de devant, pour ne pas tomber. Quand je revenais parmi eux, ils étaient figés à tout jamais, retenant leur souffle, aucun signe ne m'arrivait, dormir, dormir. Pendant ces séances, je ne cessais de somnoler et de me réveiller, bon à la fin pour un lit chaud, plat et moins wagnérien. La première fois, la wagnérienne se laissa briser en deux dans une rue sombre, elle heurta mon corps, claqua des dents, se figea longtemps en hypnose, se fit ensuite conduire à l'aube dans la fatigue. Corps anguleux à la mélodie anxieuse, car le premier mouvement fut la candeur défaite aux quatre coins de la chambre, accordée à l'insistance des mains et de la bouche, c'était l'ouverture grandiose au chant de plus en plus ténor, puis chut ! Silence où craquait la baguette magique, déchiffrant des notes égarées. La douceur arpentée du deuxième mouvement, entre le cri d'un os et l'errance d'une cuisse, son corps se nouait et se dénouait, terre renversée dans la fugue, ensuite, dans le cerveau vidé, venait l'ultime mouvement de notre symphonie en chambre close. La nuit durait, j'avais toujours le regard clair, je me dédoublais ouvertement.

Additionné à la ville comme tant de nostalgies exilées, je glissais dans Paris, acharné et invaincu, quelques pas indolents pour retrouver dans un café quelconque le même regard déplié, la longue fati-

gue, la vitesse du temps. On a l'habitude, à Paris, de vivre décomposé, à peine un souvenir vague de la nature. Quand l'eau ne se mêle plus aux parfums, une ville est un espace sans énigme, déracinée de sa plus lointaine souvenance. Tout y est rendu au signe de la transparence à la méditation enfumée, au papillonnement saisonnier des idées, rendez-vous de l'homme, en tant qu'addition de simulacres.

Je venais de subir des mois de fatigue et de souffrance incompréhensibles. Tourné contre n'importe quoi, je dormais là où il y avait place, sommeil lourd, très long ; de temps en temps, d'abord détaché vaguement dans le réel, puis substitué au vide, je plongeais. En plus, que penser d'un malade à qui manque l'illusion de sa maladie ? Illusion autre le langage médical ; surmenage, répétait-il. Surmenage de quoi et pourquoi ? Tout restait à affronter au-delà de ce sommeil interminable.

Le jour premier se passa auprès de deux personnes aimées dans une vaste pièce à l'ameublement bourgeois et triste. La lumière du dehors prolongée par la neige arrivait de droite, une fenêtre, une neige grinçante, Stockholm, et le sommeil qui s'annonçait, quand j'avais à peine trouvé siège. Et peut-être avais-je suivi le sourire malicieux et clair de l'une ou la chevelure désordonnée de l'autre !

Le souvenir garde un univers fermé qui m'excluait dans la mollesse du fauteuil, et derrière cette attitude de voyeur désaxé (car, de coutume, je me retire du monde sans que se déchire mon propre paysage), je n'étais ni identité forclose, ni fasciné par la fixité de ces signes aimés. Par réminiscence en reflet, je revois mon corps en demi-cercle, les jambes plates et parallèles, position donnée à la lenteur du temps, lorsque se déplaçait une partie de moi ; aucune surprise soustraite à la chambre, aucune déroute des nerfs, simplement un geste déplacé, permutation d'un chiffre hagard, aucune musique nostalgique revenue...

C'était le début d'une fatigue que je croyais passagère, je remettais le monde au lendemain. Comme elle persistait, que mon vouloir était frère de sa fatalité, je me repliais en moi-même, retrouvais, du coup, le goût féroce de la lecture. Fatigué du corps je ne l'étais pas de la lecture, ce dédoublement me sauva, je suppose. Et puis commençait l'itinéraire d'une longue année de convalescence entre le Maroc, Paris, Combloux et Stockholm.

Il n'y a pas de plus fatigant, de plus déprimant que les maisons de repos, lieux de l'inquiétude expulsée des hommes, avec le traître truchement de la médecine, elle-même parente sordide de la petite misère universelle. Il n'y a aucun salut dans

ces espaces séparés où végète la souffrance d'êtres vomis par leurs semblables. Voici, mon lecteur, le triste spectacle d'être embarqué un jour à Combloux. L'air ne change rien, il désenchante, la neige me faisait souffrir, j'avalais des médicaments, bavardais avec des convalescents de tous horizons. Le médecin, femme squelettique, me serrait aigrement, en me parlant de sa famille. Désert dehors et dedans.

J'avais trouvé, par bonheur, de vrais vivants, dont je ne comprenais pas la présence parmi ces fantômes. Je fis connaissance avec un Algérien, dès mon premier jour, à ma descente du car. La neige était haute, le froid glacial. Le soleil brillait. C'était tout. Devant la porte du chalet se tenait, gai et canaille, un garçon en costume de soirée et en chaussures légères. Surpris par ce personnage que je trouvais un peu déplacé, je lui dis : « Tu es fou. » Il sourit et se présenta. Son histoire était simple, il allait draguer jour et nuit dans les villages luxueux d'alentour. Le soir, il faisait le mur ; complice, je lui refilai la clef de la discothèque dont j'étais responsable. Le matin, il me racontait ses histoires avec les bourgeoises de neige, venues seules ou à deux, argent nombreux du mari lointain, frottement dans les bars, beaucoup de couleurs et de parfums...

Chaque sexe convalescent avait son chalet, on se mêlait aux heures libres. J'avais le choix entre plusieurs groupes : les ravagés (leur propre appel-

lation) qui s'excitaient dans la danse, les intellectuels souffreteux et bien d'autres bandes hostiles à ma curiosité.

Avec un Vietnamien étrange et sa douce amie, nous organisions — après de longues discussions — des westerns sur la neige. Nous avions au loin une cabane abandonnée pour finir le film dérisoire de notre évasion. Nous assassinions la neige, éliminions la distance par la course effrénée entre les arbres, et tombions, épuisés, incroyablement gais, devant une cheminée délabrée. Encore une fois l'enfance retrouvée et son désordre.

On nous réunissait parfois pour des conférences lugubres, qui se terminaient dans le chahut général. Je préférais m'occuper de la discothèque, la musique devenait mon œuvre charitable.

J'avais les montagnes enneigées pour prendre des photographies tordues, absolument minables, mon horizon restait intérieur, mon monologue aussi, au fond d'une solitude de plus en plus vive. Et ce n'est pas simple fugue entre toi et moi, lecteur, d'imaginer pour un instant un papillon de neige qui, pour se maintenir, devra non pas se désagréger dans une direction ou une autre, mais se déplacer selon l'effrayante harmonie de son partage. Car, à cette souffrance déjà vieille, je ne trouve encore aucun sens, sinon à cette époque ma parfaite innocence devant ma propre mort.

Adieu, Rive gauche et Paris de mon adolescence ! La différence est une femme et la différence sauvage une séduction larvée. Belle illusion est le retour au pays ! On ne revient jamais chez soi, on retombe dans le cercle de son ombre. Qui m'attendait pourtant ? Ma mère aux grands yeux et le vouloir de tout transformer.

J'avais quelque savoir, une poussière de psychanalyse, une sociologie à la voix rauque et des souvenirs poétiques enfumés. Ma femme connaissait mon pays à travers les images dédoublées de mon corps. Allait commencer notre itinéraire suspendu dans ce double regard : où finissait notre identité, où se propageait la racine de notre tendresse ?

Qu'avais-je retenu de ce long séjour de six ans en Europe ? Question oiseuse si l'on en retient le vol. Je parle de mon passé comme s'il s'agissait chaque fois d'un temps à expulser. Soit ! Je donne la parole à un autre double.

Série hasardeuse II

Vint l'adolescence avec sa floraison de déclics. S'en aller dans la fascination, épars dans l'univers : tout voir et connaître, disparaître d'avance dans la notion de son voyage. J'aurai été loin dans d'étranges pays et j'aurai tout aimé dans cette partition en errance.

Et alors ?

Fugue sur la différence

Londres étalait son équilibre, sa précision, son masque ; je marchais avec conviction, et bien que l'asphalte pût rêver à mon rebondissement, je n'étais point révolté contre les dimensions grisâtres, graduées de quartier en quartier en un ensemble lui-même en mouvance. Vagabondage dans la rue, entre autres, d'une jupe de pâleur et d'éclat. Je devais passer et voir ; comment surprendre, par-delà ma prosodie, l'instant qui se déchire ?

Traité comme tous les voyageurs du monde, prisonniers de leur silence et de leur aventure anonymes ; comme tous les voyageurs du monde, j'avais l'incertitude coriace, pas moyen de dominer tout à la fois : le souffle, l'élocution de mon corps, le glissement dans un réel qui logeait derrière ma tête, sauvegarder le cigare, la digression, tout au plus une représentation de témoin, tribut à mon attention la plus envahissante.

Esquisser un motif interne, début d'un rien de méditation, le temps, la jeunesse, vagues vocables de l'histoire, du vide, que devais-je chercher dans cette ville dont la différence en mouvement se singularisait en un obscur arbitraire ? Se croisaient des personnages vite défraîchis, je me divisais, je marchais, sûr de me résumer à la ville, en toute innocence, là ma manière de m'annoncer, par-delà les musées et les vieilles choses.

Officiellement, je n'avais rien à défendre contre ma propre indiscrétion, peut-être un calcul d'à côté, me juger à leur souffle, au silence d'une rue, me varier à l'infini. Danse ou invention ? Me disant, farouchement évasif, que l'animation d'un visage local, à supposer un sourire aimable, est un paradoxe différé. Eux, se débarrassaient — en restant masqués, sans cela pourrais-je les violenter ? — d'une première représentation que j'avais fuie chez les miens, l'intervalle d'un non-sens notoire, puisque notre évanouissement mutuel était de la divination.

Vus de dos, nous avions la même façon de balancer les pieds en nous maintenant en cliché, dans une transposition diaphane, dont l'ébauche habitait dans ma chambre, un peu détestable, infligée à moi par moi-même. La solitude tenait bon. Eh quoi ! le jardin de l'exilé, je mangeais, dormais bien, lisais, certitudes en marche, je sur-

veillais mes écarts. Différence, passez par la fenêtre !

Autrement, j'avais l'impression d'être joué, cette identité minable, inactuelle, expulsée de ma lassitude, vie quelque peu orpheline, qui se pensait dégagée, aérienne, innocente, écrivant à sa femme ou à ses amis ses impressions anglaises. J'avais vu, mais le regard abuse ; revenir chaque fois à la mémoire, et cette chose est déjà attitude ou cendres. Conserver quoi ? Identité épouvantable, en ceci qu'elle vous suspend dans votre battement, se retirer, évanoui et sans souvenir, phrases anecdotiques...

Je pus avoir, en réserve, le hasard d'un petit désordre à Round House, où, pendant deux soirées, je m'étais confronté à la jeunesse de ce pays, jeunesse en vignettes gazeuses, jeans, lettrés à la révélation fashionable, chevelure et cruauté, intrusion de la pipe de kif, je me modifiais à la confusion et à la correspondance ; plus loin, une table avec « Che » en affiche, le cigare et le génie, livraison sur place, l'idéologie de main à main, on négocie, on achète une brochure, accessoire, égratignures aux pieds nus, plumes, écho, petite folie. J'étais vaporeux.

Le programme commençait après mon sandwich, lancé à temps de l'autre côté de la salle. Arrivant à la tribune Stokeley Carmichael, Allen Ginsberg et le psychiatre Laing, le moins connu, le plus fou, incapable d'arranger sa bouche. Il ratu-

rait la libération sexuelle, disait-il, en ratant son coude, impossible de basculer tout à fait ; la foule le soutenait de sa grâce, et que penser du rapport psychiatre-malade pour la liberté universelle ? Peuples opprimés, frappez-vous contre les étoiles !

Autre, le gazouillis de Ginsberg, chantant un poème chinois, chinois de qui et de quoi ? Le poète tirait sa langue rose. On se délassait, ces hommes palpables, autour de moi, secoués indéfiniment dans ma distance. Poème chinois, et je donnerais volontier mon délire à ce coquin de l'Occident. Je me parlais : ou l'Occident ou la Chine ! En ce soir, c'était bien le Bouddha drogué qui me revenait dans l'image la plus sophistiquée. J'étais triste, même les lèvres amies qui commentaient l'événement favorisaient mon désarroi. Déjà arrivait l'exaltation, Carmichael parlait : « Vous, la gauche anglaise, vous confondez libération politique et libération par la drogue, moi je me drogue depuis l'âge de treize ans et je ne suis pas libre. »

Je soupçonnais ce magicien de jouer sur la respiration, de savoir tout sur elle ; son rythme brisa la dernière résistance. Tu es le vrai, le beau, le seul, hurlait la horde juvénile. Se leva un imposteur en direction franche et, d'un geste, proclama devant tout le monde que Carmichael portait un pantalon occidental. Scandale ! puisque l'accusé portait aussi une tunique indienne aux fils d'or. Carmichael insulta et partit tranquillement, la foule était heureuse.

Venait ensuite le happening, personnages noirs dans un carrosse noir, les uns sur les autres ; par la jambe au-dessus d'eux-mêmes, je vais agir et bientôt tu sauras, théâtre éjaculé de quelle mémoire, mon lecteur ! Voici encore une envolée de calligraphes et de parfums. Retour en arrière par un drame en un acte, des personnages se séparent pour se reprendre, Hamlet est quelque part, je le cherche, hélas ! plus de héros, plus d'histoire, plus de dieu, plus de théâtre, plus rien que de terribles voyeurs, face à face.

Dernière composition de la soirée, « the Social Deviants », orchestre aiguillonné par des sociologues de gauche. La fête se terminait dans la danse générale, j'articulais des pas, et que la jambe se crispe contre la jambe !

Un seul cri et je me trouve ailleurs, le cœur jusqu'à la gorge. Bonjour monsieur, voici votre route, pas d'autre direction, parlez-moi quand vous désespère le silence. J'aurais pu passer dans ce pays, incapable de compter mes phalanges. Je regarde à droite, et je passe, je regarde à gauche et je passe, un geste et je passe, le souffle scandé, à la limite de la danse. Timide quand tu dis salut, violent quand tu es seul.

C'était Sofia sous la neige, et la tribu entière

redoutait-elle mon regard ? Honorables créatures, souvenez-vous de ma rançon, souvenez-vous de ma tristesse, vienne l'Ivresse de la Très Grande Violence, révolution contre révolution, je serai venimeux de penser à ma lamentable vacance.

Manger à la bulgare ou à la turque devenait argument, je pointais sur la carte le concombre yaourté, même plat, même complainte, honorables créatures !

Une image de bonheur parmi ce peuple, au grand théâtre de Sofia, fraîcheur à mon avantage, puisque mon interprète me soufflait son propre commentaire, ce qui faisait deux textes inintelligibles sur une scène lointaine. Le personnage principal se leva, moustaches par terre, gras, vomi ; avec une cuirasse de sang, je voyais venir le présage. Bourgeois, disait l'interprète, bourgeois...

On riait fort autour de moi. Le bourgeois était certes humilié, mais moi je somnolais déjà, ô réalisme socialiste ! Je vis dans le vague la suite de la pièce : le bourgeois, en courtisant la servante, lui mit de l'or dans l'échancrure des seins. Sa femme arriva de justesse ; ronde, elle se laissa rouler. On tira sur le premier acte.

A l'entracte, on me raconta de nouveau, je rêvais aux visages qui défilaient, m'étais-je trompé de siècle et de miroir ? Déjà différemment secoué par mes jambes pliées, je m'installais dans la bonne nouvelle. Le temps, mon au revoir, mon errance, n'effacent pas le pauvre mendiant que

j'étais, qui ne voulait pourtant qu'un objet, un seul objet à travers le voile.

Indani Rajpai Rahman ! Tu dansais, j'arrivais de loin, là-bas ton premier mouvement qui m'obsède ; que se déchire la distance et que meurent ceux qui ne se souviennent pas, dans le dernier des hommes ! J'arrivais de loin, mélodie aérienne, étapes plusieurs, capitales de tache à tache, rien vu, et je tombais en Inde, peuple de ma différence sauvage.

J'arrivais en pleine nuit. Colloque afro-asiatique, soit ! Je me débine, le plaisir est ailleurs, là-bas. Le soir, tu danses, tu renverses les mains, voici encore d'autres graphes aériens, tes doigts rêvés, croisement, équilibre, et qu'éclate en écho le Jour de la Très Grande Violence. Tes mains approchent de moi ; en leur danse, je lis, récite, écris ma propre parabole. Et je demande à tes doigts ce que je ne sais point, je me scinde, je suis ton mouvement, je m'envole, je reviens, pacte de toi à moi, lettre de toutes les lettres, graphe final et douloureux qui me fait dormir la nuit à mon hôtel, projeté contre la calligraphie du désir.

Tu dansais toujours autour de moi, alors que je circulais en ville, un habitant par signe, et cric ! J'attrape une allumette, et entouré de tant de misère, je m'allume et je dis qu'éclate le signe, Indani Rajpai Rahman !

Lointaine la caverne où se cache, au centre, cette image accrochée au lever du soleil et à son coucher. Je descendais la montagne, ou je l'escaladais, imposture mineure si l'on accepte les hommes qui devaient venir après moi. Et un jour, je reviendrai parmi eux, le Jour de la Très Grande Violence !

Votre descente, dit le Coran, est seulement un mot, prompt comme un clin d'œil.

Au milieu de la place, dans un village de l'Atlas, la fête du peuple me rappelait les feuilles d'Abraham, mon irrésistible égorgement et la bataille d'eau dans mon quartier d'enfance. Fête masquée, têtes de béliers sur des haillons, désarticulés au rythme du bâton. Approchez, le peuple, ceci est magie et nuage, approchez ! Les masques avançaient en maudissant les races maudites. Pourquoi étais-je immobile devant la danse ? Souffle, seulement un mot, prompt comme un clin d'œil.

Avais-je les clefs de la ville, Cordoba ancestrale ! Si j'étais poésie, princes déchus, ruines, fresques, mosquées ! J'étais toujours fils de mon père de mon père, je ne prévoyais ni paradis, ni énigmes que mon pied eût pu fouler. Mon frère erra dans ces déserts de la belle mémoire, cherchant la trace

de ses ancêtres andalous. L'Andalousie respirait maintenant une autre fureur.

Même chaleur qu'à Marrakech, même illusion de la poitrine ouverte, je circulais dans les labyrinthes, me rapprochant, irrésistiblement, de ma forme. Un lieu, un mythe, croisement.

La nuit, fuck fuck lady, demandai-je à un enfant qui criblait mon passé. Lui et moi, l'enfant semblable qui parlait entre nous, en dehors de nous, les mains dans les poches, et moi-même, père d'un enfant et d'une enfance, maintenant signes lointains, de par mon livre partagé, signes basculants vers la mort. Pas d'argent, disait le garçon espagnol, pas de femme, rien du tout, le touriste s'excite, petit ou grand, il demande la seule direction.

Je fis un geste, il en fit un autre en renversant la main, fit la moue. Mon ombre, une, deux, trois, et pirouette dans un coin de rue. Je donnai au garçon une cigarette ; entre lui et mon enfance, revenait le même chant de la mer : déclic de la vague. Il savait tout, à coup sûr, j'arpentais le quartier. On pointa du doigt, on s'arrêta, on frappa, on m'offrit le sexe d'une hilare, cheveux fous, la quarantaine, à grignoter. Le premier étage était loin, pas moyen de dégager la porte, et lui — un sourire de côté, les mains dans les poches — moi-même tiré et avançant. Pas moyen de briser le miroir, d'escalader, fosse commune, misère, vieille misère, et à la porte la mère de la putain d'occasion, et chauve-souris édentée qui me tirait par la

poche : donne et passe ! Grand-mère, rien à tirer, partez au diable, j'ai trente-deux dents, et ne mords que dans le sable. Le garçon attendait dehors, moi dans un lit coincé contre le plafond, nécessité de palper, d'avaler la chaleur, jambes, une, deux, trois, et crac ! car étalé étalant, vidé jusqu'au pouce, je prolongeais, à tout hasard, la fuite du corps. Sage, la putain arrondissait mon sexe, déchirure du vide, rien, Espagne humiliée, j'aurais accepté de troquer ma fatigue et ma longue marche pour me détacher, ne fût-ce que dans le désespoir d'une si vieille misère, revenue à moi par ce sourire d'enfant, cette femme laissée à ses vêtements. La vieille se tenait à la porte. J'étais déjà lancé dans l'escalier, par-delà. Un peu de fraîcheur dehors ; au coin d'une rue, le garçon me montra le chemin. Nous marchions en riant.

Je grinçais de longue date, par haine de la corrida, Espagne, mais par bonheur je rêve du halètement de la danseuse de flamenco quand je me surprends en désir, bien plus loin que mon souffle.

Pas de projet ce jour-là en marchant au Jardin du Luxembourg, tourner en rond, tourner avec les enfants autour du bassin, enfants sortis du regard, non encore étranglés par la cravate, voir la branche hésiter et disparaître, tourner autour des assis, autour de mes pas, de mon décrochage, avancer par-dessus tant de lapsus dans mon propre aléa, de ma distance à mon souffle dans le frôlement

discontinu. C'est ainsi que les pieds se hasardaient. Je traçais la distance, logé dans une mémoire de moins en moins nomade, et au lieu de basculer dans la visibilité, je décidai de bifurquer dans une partie du Jardin inconnue de moi.

Elle se retourna, je me retournai dans le vide, elle se retourna encore, fille au manteau noir, souvenir à jeter si ne m'amusait cette peur fortuite, me dépassant et agrandissant ma distance, double regard dont je soupçonnais le spectacle, rétréci jusqu'au choc. En vérifiant le visage de vieux couples, à la merci de leurs bancs, chapeaux jusqu'aux oreilles, je tombais dans le silence sans retour, et il m'arrivait de les fixer un instant, sûr alors de ma glaciale éternité. Voici qu'ils sont morts, voici que je suis mort, je passe, incliné. Elle pensait sans doute que j'en voulais à sa gorge ou à sa parole, précipitée qu'elle était dans la variation de notre entreprise. Nous fûmes tous les deux arrêtés par un cri de femme, renversée par une voiture. Tout le monde s'arrêta. Fini notre jeu puisque notre regard arrivait à terme. Etendue sur le dos, la femme de l'accident qui gémissait arrangea sa robe, d'un seul geste, si plein, si chargé de tant de siècles, de tant de seins portés sur des plateaux d'or, tant de cauchemars noyés dans le sang et les livres. Ce mouvement si fugitif, qui, dans le quotidien, équilibre la séduction, me revint en une étrange provocation ; elle serait morte, la main sur le sexe.

Un passant intervint spontanément, refit le même geste plusieurs fois en tirant sur la jupe, essaya par la suite de contrôler le reste de l'accident. Pas de blessures par coup d'œil, se méfier des croisades invisibles, pas de sang, mes frères de plaisir !

J'étais déjà ailleurs, vaguement méditatif : l'Occident chrétien était-il ce mouvement ? Ne pas se trahir devant la mort, maintenir la force de principe, se nouer dans la souffrance de telle manière que la vie divise les signes et les sens en une folie voilée. Je reconnaissais pourtant le spectacle parallèle de mon identité, et bien que flottant dans le désert des dieux, je ressentais une certaine émotion, blancheur de la page qui fascina ma distance à tous les occidents de ma prairie, oiseaux étranglés de ma main, désordre des doigts. Ouvre la main et passe !

Que le printemps soit violet ! S'en va la neige — dans la mémoire, le bleu des anémones — comme expulsée de la vieille herbe. Exposition de signes revenus par le chant du merle ou la glace qui se brise, bruit non égaré, seulement explicite dans ce réveil diaphane. Que le printemps soit violet !

Je savais de ce pays l'accrochage des saisons, les forêts aux couleurs changeantes quant au

rythme de la marche. Je pense à ma main droite que je faillis glacer dans la neige, alors que je descendais de la montagne sans m'inquiéter de ma hauteur. Ce jour-là, j'étais loin pourtant de mon passé. A Stockholm, je suis sûr dans cette saison de ne pas me tromper de chevelure, à croire la blondeur de ma femme parfum même de ma différence. Nous marchions, peut-être la main dans la main, vers un autre hasard. Les jeunes couples passaient avec des fleurs dans les bras.

Mélodie suédoise qui me conduisit tout droit au Musée moderne dans Nana de Niki Saint-Phallus[1] ou quelque chose de semblable. On se rappelle cette gigantesque sculpture de femme au sexe ouvert au visiteur. Renonçons pour ce jour à fixer les tableaux, habitude de vicieux. Non point le clin d'œil, mais la tête sur le premier palier de l'utérus. Timide quand tu dis salut, violent quand tu es seul. Comment aurait-elle fait un enfant alors que nul mortel ne l'a touchée, sainte Nana ? Comment aurais-je pu, moi-même, aviver le corps dans la fêlure, et qui m'accusera de mourir, vivre, mourir, vivre au rythme de ma souffrance ?

Fashionable principe du paradis et transposition sur un banc d'amoureux, dont la parole, nous dit-on, était happée par un micro invisible. On tournait en file indienne, le bar était là, bière et sand-

1. En réalité, cette artiste s'appelle Niki de Saint-Phalle.

wiches. Voici qu'on change du jour au jour sans se tromper de fable. Voici qu'on vit, les mains dans les poches, au cœur de la lettre vaporeuse, et que se déguisent de leur belle mort les quelques rares analogies !

Sous la croisée de tant de brouillards et de confettis, pas de mère retrouvée, ô rhétorique suédoise dont jaillit encore en moi l'étrangère grimace ! Quand même mon identité resterait transparente, pouvais-je m'inscrire sans chiffre dans ce sexe, en rebondissant de toute ma fièvre ?

Maintenant rien ne ressemblait à ma divination, je me dédoublais de loin, par gestes entre les feuillages, un clin d'œil basculant, ni déraciné, ni foudre, attouchement, non point le cri contre la cruauté du désir. Virer contre sa propre ombre en ce pays arbitraire. Je nomme non seulement le déplacement des signes, plaisir qui me revient par la neige ou la forêt, douceur jamais défaite par aucun déni, non seulement mon corps — talisman signé au cours de mon errance. Dis : je donne et je reçois, tant d'oiseaux se taisent à mon insu. Saurai-je être aveugle à l'anonymat et me sceller au rythme ? Donne la main et passe !

On dévergondait l'idéologie sous d'autres cieux, comme de coutume, j'arrivais de loin, un peu fatigué, mais le premier matin me fit flotter dans la

fumée de cigare. La parole, elle-même nombreuse, dans ce colloque international, rivée à la passion, à l'ordre, circulait dans cette crispation des peuples qui se hérissent de leur souffle. Homme nouveau, disait l'histoire, quoique j'en ressente la souffrance, contre le double temps qui noue toute révolution.

Je fuyais la belle parole, factice quand s'enfume le désir, pour rejoindre La Havane dont changeaient à vue d'œil la vacance des rues et le commerce des couleurs ; il y avait, derrière, la flore bien exotique pour ma suspension, la gaieté d'enfants possédant la rue comme un jouet. Même à la tombée de la nuit, je me déplaçais dans la fuite des couleurs, vers la place de l'Université où dansait le peuple. Femme aux olives, négresse irrésistible, et je partais pour longtemps. Non point chez eux la lascivité en rut, mais la vérité sans complaisance du regard et du geste. Voyageur invertébré, dis : je ne détiens la vérité qu'au gré de l'expansion de tant d'équations jaillies d'un seul pas de danse, dis : que dansent ceux qui dansent ! quoi ! quoi ! Laisse-toi aller, danseur invertébré. Je fumais un gros cigare, il n'y avait pas de quoi être fier !

Ne donne jamais le dos à poignarder et dis : salut, de front à front, en gardant ta distance ! Mesure par le simple regard le temps, l'éclair de la bonne nouvelle. Affronte dans le désert la fourberie de l'hyène, face à face. Dis : la chair de l'hyène

ressemble à celle de l'âne, même parfum, même complainte, mes frères ! Fracasse-lui la tête, source de toute divination, marche sans trembler ; si son liquide, d'après la tradition, surprend ta peur, il te poursuivra jusqu'à la mort, bientôt un matin toi-même os de désert. Tu n'auras pas de lieu, pauvre poète, dans le cimetière marin proche, tout en bois, épaves gravées au signe de la chamelle et de l'arbre généalogique de la tribu. Arrête la gazelle au seuil de l'Ocean, caresse-la de loin et laisse-la courir sur la plage. Dis : je meurs de passion folle et j'ai perdu le voile pour rejoindre ses ailes ; dis : ma plume s'envole au choc des ruines de sable, que tremble la terre ! que vienne la Très Grande Violence ! Evite le serpent du désert qui ne mord qu'une seule fois, écrase-le à jamais sous la pierre, danse de toute ta force avant qu'il ne te fasse danser. Peut-être disposeras-tu du pouvoir de sang, l'œil est mortel, même si se prolonge la nuit dans la nuit. Peut-être planteras-tu ta tente sur un sol stable, le sommeil entre hyène et étoiles.

Eh quoi ! croit-il, l'invité du désert, jouer avec cet espace sans danger pour son propre espace ? Eh quoi ! croit-il, l'invité, divaguer plus fort que le désert, et quelle phrase en errance le retiendra devant ce vide qui ne lui renvoie rien ? Eh quoi ! croit-il rebondir avec les Bédouins par-delà les siècles, vers la horde de poètes poignardés de dos, royaumes et plumes de roseau d'un parchemin ?

D'une flèche trois pigeons tombèrent, d'une

même rime s'ouvrit la main, et Antar — le barde arabe — trancha mille têtes pour que s'enracinât le désir, au dernier stipe. Mets-toi en parabole quand tu dis aux Bédouins : salut. Libère ton geste, donne-le plein de bons augures. Dis cent fois salut sans te tromper de formule. Ne mens pas dans la longue litanie, répète jusqu'à complète conjuration. Les hommes t'offriront du lait de chamelle, les femmes sauront se cacher à ton sillage. Arrête-toi dans n'importe quelle tribu, garde ta fierté parmi tes semblables, prie, salue et écoute !

Te voilà maintenant parmi de vrais Bédouins. Tu regardes le peu de blé et de troupeau. Le chef de la tribu dit : partage les grains de blé en autant de distinctions, trois grains pour la barbe du chef et un grain à chacun des égaux. Quand tombe la pluie une fois par an, une fois pour toutes, partage les gouttes en autant de grains, en laissant leur part aux égaux lointains, ne trahis pas l'absent, car l'absent est tout le désert. Ne vole pas, même seul et dévoilé, et si tu voles, donne ta main à couper. Le désert surveille de longue date les fantômes comme toi ; ils se fracasseront sans fin, c'est écrit, dans tout ce silence.

Je me récite toutes ces formules et m'en vais, le désert ne basculera pas, et moi je ne mordrai que du sable.

Fume avec les pêcheurs que tu rencontres, attends, le désert est attente, une immense attente. Dis : sans doute suis-je venu, mais qu'ai-je fait ?

J'ai voyagé en dehors de moi-même, mais qu'ai-je fait, récité, lu, écrit ? Que vienne le grand départ !

Tu traverseras les villes du désert à moitié englouties, Tan-Tan, Tarfaya, tentes en béton, expulse-les de ton chemin. Au bout de ta fatigue, tu arriveras à un jardin circulaire, tu glisseras devant la porte figurée par deux bâtons inclinés. Peut-être sauras-tu compter les épis rares, peut-être trouveras-tu une ivresse et une brutale abondance ; tu sauras découvrir, au fond d'un pot minuscule, deux seules branches de menthe, si petites branches que tu rêveras de toute ta fougue. Parfums ! graphes !

Hantise ce tapis kilométrique de l'hôtel et qui m'accompagnait jusqu'à la chambre. Fraîcheur sous condition, sire. Voici que les turbans te guettent dans le couloir et qu'une étrange odeur te force à l'évasion. Adolescent, je rêvais de l'Inde comme d'un parfum de ma haute souvenance.

Même parole nombreuse dans un autre congrès international.

Fuir New Delhi pour Delhi, elle-même infatigable dispersion. Je m'excuse de partir, à peine le prix du désarroi. Je me nichais derrière le jeune conducteur, bicyclette pour nous deux, sa taille rebondissante partage mon regard, je me heurte à une extrême lenteur, au détour du moindre point, halètement où se brouillent mes accords. Pas seulement le sanctuaire de Gandhi, ouvert à la

bonne nouvelle, mais tendresse et nudité face à face, lui qui savait l'économie d'un silence, bien plus loin que la mort. Agra ? Taj Mahal ? Expulse cette éternité glaciale et tous les dieux de pacotille. Descends de ton refuge, marche, traverse la rue, cet épicier entouré d'allumettes et de bougies te fixe derrière un obscur voile, homme si effroyablement maigre. Hurle comme un enfant et passe !

Un seul cri et je me trouve ailleurs, le cœur jusqu'à la gorge. Monter, bonjour monsieur, voici votre chemin entre les deux villes. On prépare le choc. Voici l'exposition des victimes du mur, photos des héros au-delà des barbelés, fleurs et sourires, tous évadés par le trou de la serrure, tous bricoleurs de la petite mort. Je ne leur dois rien, ils ne me doivent rien, et je passe, la tête inclinée.

Berlin à droite ou à gauche, qu'importe ! S'accrocher à la seule force de l'image, à Berlin-Ouest le dévergondage industrieux, magasins végétant dans le faste ; le soir le néon avec trente étoiles, quelques putains pour allumer le tout. Pas de sol stable, réduction, capitalisme, un pas en arrière, deux pas dans le vide et je passe.

Escalader le mur par curiosité, ci-gît le chien aux aguets, ci-gît la grenade qui t'attend dans le saut, au cœur même de l'histoire. Perché à quelques mètres de Berlin-Est, médite un peu, on te

dit à l'Ouest : nous sommes un même peuple ; on te dit encore : il me ressemble cet être qui marche, frère de mur et de guerre, cet être identique, peut-être a-t-il en plus un manteau grisâtre et la froideur du front, peut-être un homme, peut-être moins, on insiste de près et le mur s'évanouit. Atroce image de ce paradis !

Va à l'Est, apparais de l'autre côté, tu verras. Douanier souterrain me pointe sur place, rien à dire, une glissade dans l'autre ville, magasins et un café comme ailleurs, rien ne me revient, pas de guerre ni de grimace. Exilé dans ma propre idéologie pour un après-midi, je me fatigue. Adieu, mur de Berlin, décroche-toi et tombe !

Voyages ou danse ? Mon errance chez tous ces peuples, dont je reprendrai un jour les interférences, face à face, interminable fascination dont je dénonce les signes, et quelle fable racontera mon mouvement ? Furtif échange, une fantaisie, une équation de visions qui me font flotter, à la croisée des différences, vers ma propre divination.

Rappelle-toi ces enfants cubains possédant les quartiers comme des jouets, échiquier de rythmes et de couleurs, et qu'éclate dans leur malice cristalline, bien plus loin que mon souffle, le devenir de la Très Grande Violence !

Variation sur la différence

Ouwah ! Ouwah ! Paris, la lancinante folle et j'avais l'âme fragile ! Je n'avais pas suivi l'immémorial conseil : quand tu entres dans une ville sans pouvoir parler à quelqu'un, dis cent fois ô Ouvreur, dis cent fois ô Sauveur, dis cent fois ô Miséricordieux des Miséricordieux, toutes les créatures viendront alors à toi, par ordre divin. Ouwah ! Ouwah !

Au bout de la parabole, il y avait le même terrain vague de la culture, j'avais les yeux ouverts au cœur de la France idolâtre et je disais : Occident, tu m'as écharpé, tu m'as arraché le noyau de ma pensée. Occident, j'allongerai ton corps d'albâtre, vrai de vrai, rien, néant de rien, rien. Je l'allongerai sur un tronc d'arbre, par l'ondulation de ma main droite, retenue à la déchirure de ta robe. Ouwah ! Ouwah ! Passera le vent, vrai de vrai, sur ta hanche au mouvement traître, rafale ! car ma main droite saisie par l'harmonie, la transe, renverse ta caresse, et la même main, te défait face

au soleil, ouwah ! Ouwah ! Sainte culture — bah ! —, fais-moi énigme parmi la horde des mendiants, réveille, expulse mon sang tribal, et que je mange la chair de mon frère !

Occident, sur tes cheveux cendrés, cendrés je les veux et les désire, même corde au centre des mots, tombez ! tombez, souvenirs, et chère Madame l'Art... tombez, cheveux cendrés à l'ambroisie, au nectar, qui sait qui incline l'autre : Dieu ou le coq ou la terre ?

Ravale, Occident, tes vipères, tes pierres dressées. Sois homme, sois femme ! Je reste à tes yeux, je prends la barque, glisse dans la rivière, oiseaux verticaux, enfance — ploc ! — je glisse encore, sauvé en rêve éveillé dans une île de tamaris et de fruits amers, peut-être une cigogne, une bague de reine, le soir tombe et le reflet assassine ses astres. Silence de fou, rien, néant de rien, rien ! Quelle île, Occident, as-tu trouvée pour tes sauvages ? Et tes fesses en drapeau tricolore, a dit l'ami, héhé ! Héhé !

Arrivé à tes yeux, je dépossède mes *Mille et une Nuits*, rien à dire, j'ai le parchemin en poche, mieux encore : *Le Livre des Chants*, ouwah ! Ouwah ! Une très belle reine aimait un poète qu'elle introduisait dans son lit, en l'absence du roi bien honoré. Le mettait ensuite dans une caisse, cric, le descendait dans la trappe. Un jour, le serviteur les surprend entre le lit et la trappe, en informe le roi qui, furieux et malin, vient discourir

en poésie sur le sens égaré de ces meubles. Il désigne la caisse sur laquelle se repose la belle reine avant les prières : « Deux prosternations à l'Amour, leurs ablutions se faisant dans le sang ». Ils se parlent sans fureur en rime et en mort, et brusquement saisis d'un spasme rigide, sur place, ils comprennent tout, et mine de rien, ils parlent des étoiles. Le serviteur prend la caisse, personne n'ose y regarder, la descend dans un puits, ploc ! un pauvre poète dans la fraîcheur d'un chant.

Certes, Occident, je me scinde, mais mon identité est une infinité de jeux, de roses de sable, euphorbe est ma mère, désert est ma mère, oasis est ma mère, je suis protégé, Occident !

Tu t'es ouvert au rythme de la relaxation, yoga à gauche, yoga à droite, fakir au sexe kilométrique entre ciel et terre, cathédrales ! Peux-tu dresser tes seins sans te trahir, es-tu noyau et non fleur ? Dans mon histoire, il y avait tant de poètes de ma tribu, tous grands, frappés de dos, aveugles, voleurs, assassinés dans un pan de sable, le même destin entre signes et poignards.

Dans mon histoire, il y avait deux prophètes de sexes et de peuples opposés. Elle envoie un message pour qu'éclate la vérité ; craintif, il demande longuement conseil, un vieillard donne l'énigme : pas de conquête de l'univers sans symbole, dit-il. Notre prophète plante une tente immense, bricole une vasque d'eau, parfums de toutes natures, cristal, brocart et satin. La prophétesse arrive pour

qu'éclate la vérité, l'ivresse de la vérité. Il la reçoit à la porte, lui dit : salut, la fait entrer, récite un poème bref, décisif. S'ouvre ensuite le corps de la prophétesse quand le parfum se mêle à l'eau. Ouwah ! Ouwah !

Sur ton ventre, Occident, je retarde la fin des fins, la revanche de tout écraser, source et fœtus, tirer et mourir, différence barbare, et je m'en irai au point nodal, défaire ta résistance, ton sommeil. J'ai choisi, c'est évident, mais pas clair, la séduction et le vouloir lointain. Qu'ai-je à craindre de ton rapt, Occident ?

Rêvé-je d'irréversibilité, au-delà de la soie qui blesse, car je redescends sur ton ventre dans la vengeance ; qui veut saisir le savoir ou l'orifice doit provoquer — face à face — le voile multiple, rapt, un pas en arrière, deux pas dans le vide, rien, néant de rien, rien.

Ma main droite accordée à la suspension, partout recommence la parabole berbère : « Le désir est comme un fils. Qu'il soit aveugle ou boiteux, peut-on l'oublier ? » Aucune abstinence, pourquoi, pourquoi ? Je ne suis pas jaloux de mes propres frères, offerts au souvenir paternel, et moi, le fils de deux mères ou l'amant du devenir, bah ! Ils ont vu, Occident, sur ta poitrine le signe de ta malédiction, syphilis occidentale, ont-ils déclaré, syphilis la différence apeurée, et sur tes seins, ont-ils déclaré encore, est gravée ta mort, car Dieu est

grand et tout le reste est minime. Quoi de plus vrai ? Bah !

Je ne suis pas jaloux de mes frères, ni de mes pères. En vérité, Occident, quand tout s'écroule dans notre étreinte, je pense déjà au jour de la destruction. Que vienne le Jour de la Très Grande Violence !

Je tiens ta hanche dans le sable, je recroqueville ton corps à l'évasion la plus irruptive et j'attends : tout se passe par-delà les épices, le cri de l'enfance.

Je tatoue sur ton sexe, Occident, le graphe de notre infidélité, un feu au bout de chaque doigt. Point nodal, crac !

grand et tout le reste est minime. Oui, de plus vrai ! Bah !

Je ne suis pas jaloux de mes frères, ni de mes pères. En vérité, Occident, quand tout s'écroule dans notre errance, je pense déjà au jour de la destruction. Que vienne le jour de la Très Grande Violence !

Je tiens ta hanche dans le salut, je décompose ville ton corps à l'évasion le plus incisive et j'attends ; tout se passe par-delà les épines, le cri de l'entaille.

Je tatoue sur ton sexe, Occident, le graphe de notre infidélité, un feu au bout de chaque doigt. Point focal, crac !

Double contre double

(Dialogue)

IMAGE PREMIÈRE

A. — Ecoute-moi sans me trahir, ou va, accuse le vent.

B. — Je t'écoute, je te trahis. Tu racontes ton enfance, tu fais le tour de ta petite vie qui n'a rien d'exemplaire, il faut l'avouer. Mais malin que tu es, malin que tu penses être, tu amalgames ta déperdition dans les signes, tu retires la main quand l'histoire te harcèle : syllabe par là, voyelle par ici, et enfance, ploc !

A. — Pauvre égaré ! Bien que je sois le fils dégradé de mon père, je désire — désir, pourtant, sauras-tu jamais ? — te faire frôler la nécessité de mon partage. Je t'ai souvent répété que mon être n'est pas ce vide que tu nommes, cet œil

noir où je me perdrais dans la mortelle fascination, même s'il y a au fond de la pupille la peur d'être dévoré par une simple fumée de tabac, quand, revenant vers ma fatigue. elle s'enroule et disparaît dans ma propre chair. Supposons ce vide irrévocable dans le battement, n'est-ce pas que le souvenir est pure rature ? On peut commencer par n'importe où, et tout le reste est hasard, chaque fois le souvenir est à gagner ou à détruire, une fois pour toutes, dans une fraude inavouée.

B. — Je me rappelle tout cela, et je me rappelle tes illusions quand tu te résumes par un saut de chèvre.

A. — Eh bien ! Le désenchantement qui n'est plus à vendre était une hypothèse du siècle et de tant d'écrivains, alors que moi je me fracasse entre le jour et la nuit, point de chute où je suppose nouée mon identité actuelle, non pas vide, non pas nostalgie de tant de dieux, mais nœud entre deux vides, ou comme je le suppose le nœud de ma Très Grande Violence, qui ferait étendre par ses deux bords l'incandescence et la mort. Nœud de mon histoire initiale, que je dirais aussi finale si ne m'arrêtait ma frayeur.

B. (*souriant*). — Ta dérision, la folie, les livres !

A. (*après un temps d'arrêt*). — Supposons nulle cette hypothèse du désenchantement, je serais donc quelque part, entre toi et moi, division et rythme, dialogue de la mer et de mon enfance, possédé

par ma double identité — par ma culture et l'Occident —, tournant à l'intérieur même de mon masque...

B. (*souriant toujours*). — ?

A. (*clignant de l'œil*). — Rappelle-toi Muhammad — le prophète sans écriture —, rappelle-toi sa caverne, sa méditation hachée. Quels mots, quelle incantation, quel souffle ? Il se laissait porter et dire, par une multitude de palpitations, ce sont ses femmes, ses amis ou sa tribu qui transcrivaient son souffle.

B. (*vaguement secoué*). — J'accepte d'accrocher à ton innocence.

A. — De cette manière, nous suggérons que derrière mon enfance n'existe pas uniquement ce souffle immémorial que je ramène, par astuce ou fétichisme, à tes sens. Il m'importe peu que se détériore l'histoire...

B. (*furieux*). — Renseigne-moi sur ton identité actuelle plutôt que sur ta prose rimée ou ta divination. Rien à faire de tes fétiches, le devenir est ma position. Tout tient bon. (*Il ouvre la fenêtre et regarde dehors.*)

A. (*toujours les yeux très mobiles*). — Il m'importe peu que ce souffle se détériore dans les parchemins, Coran ou autres livres. Peut-être comprendras-tu un jour, mais quel jour est possible, quel jour ? Peut-être ce souvenir immémorial

inversera-t-il mon désordre, mais le siècle est fou. Plus fou que ma joie, quand je suis seul et que je tremble.

B. — En vérité, mon ami, j'ai choisi, je me laisse vivre... (*se reprenant*) : A penser tout ce que tu penses, quelle déroute finale pour ton savoir !

A. (*le regard brusquement attiré par l'image d'une femme tatouée sur le fond d'une fresque chinoise, capable d'engloutir les apparences, y compris les personnages A et B*). — Avouons, par le détour adéquat, que la horde des signes ne dérange pas le saut de la chèvre, ou si tu veux, que la musique ne dérange pas le savoir. Elle suggère, au contraire, sa dialectique voilée. La pensée dysharmonique ne nous intéresse pas. (*Silence.*) Tu m'écoutes ?

B. (*face à l'extérieur*). — On pourrait renverser ton mouvement. (*Se souvenant lui aussi de la femme tatouée*) : De la lèvre inférieure à la courbe du menton, une ligne noire et quatre points noirs, séparation de la femme, tu venais sans doute avec le poignard, tu courais de loin, de derrière la vague.

A. — Quelle étrange contrée où l'enfance s'ouvrait au soleil, le cœur même de ma souvenance, idées bientôt échappées de leur nid, quelle étrange contrée ! Reprenons ensemble en parabole.

B. (*fasciné par sa main droite, lentement déga-*

gée de l'autre ; visiblement ému). — Frère de mon père de mon père !

A. (*le regard revenu sur la photo*). — Bien que le cri de cette enfance épargne mon salut, l'énigme à dénouer — quitte à demeurer sur plage déserte — renvoie encore à cette identité nouée. Que marche vers nous cette étrange contrée, avions-nous dit ! Si figuration s'accomplit, nous aurions témoigné de notre reflet dans l'histoire, par notre descente précipitée contre l'Occident. Enigme sur énigme, nous prenions cet Occident contemporain pour une blessure. C'est à ce moment qu'elle arriva, la femme voilée. Rappelle-toi ses mains tracées au henné, rappelle-toi sa protection, sa douceur, ses mythes, ses contes fantasques. Rappelle-toi aussi le bruit de la mer.

B. — Aucun vol d'oiseaux barbares ne pouvait délier notre tendresse.

A. — De cette manière, le graphe, puis écho, puis parfum...

B. (*furieux*). — Quel bricolage d'identité !

A. (*regardant la photo de la femme, maintenant détatouée*). — Identité hautement diaphane qui se posa là où se souviennent les parfums, tel est son destin à tout jamais, identité en dessous de laquelle rien ne se reflète, seulement l'archet maternel ou le chant immémorial de la mer. Qui jamais usurpa de force et de mort l'ultime signe ? A cette ques-

tion, même déracinée de sa frayeur, quelle floraison de misérables différences !

B. (*violemment*). — La différence est ta propre parole.

A. — Si tu veux.

B. — Insaisissable à ta déraison, tu souffriras d'esprit et de corps, pas moyen de dissocier l'identité de la différence. Sache !

A. — Tu penses me faire basculer dans un bout ou l'autre du nœud, je suis vivant, divisé de multiples façons. Pour te faire raisonner plus allégrement, démontrerions-nous la divagation de l'histoire en toute quiétude ? Serions-nous capables d'en séparer la gamme ou la contradiction sans paralysie des signes ? En vérité, il suffit de produire pour un temps quelques identités folles, l'histoire fera le reste, c'est son métier, quelques identités folles, très éloignées pourtant de la Très Grande Violence. A condition de toujours sauver sa peau. Que dirions-nous d'un théâtre sans acteurs ? Nous rêvons donc, de toi à moi, dans la distance désenchantée ; en raison de cette scène oubliée à l'instant, nous concluons que la différence, comme l'identité, est un rythme et une danse douloureuse. Peut-être nous sera-t-il fait miséricorde sur ce premier point.

IMAGE SECONDE

A. — En vérité...

B. (*se détache violemment de la fenêtre et revient vers l'ombre de A en sautillant*). — En ramenant une énigme morte de notre évanescence, tu penses préciser, dans l'arithmétique dansante des concepts, une non moins obscure intrigue, circularité tienne que tu brises à ton avantage, convaincu que l'univers est à tes trousses. Accepterions-nous de bon gré l'errance des mots sur un nœud qui se déplace et ne se déplace pas ? Mouvement possible quand l'écriture affronte la folie générale des signes.

A. (*balance les mains*). — En vérité, qui, de mes parallèles, me fera écho ? (*les yeux fermés*) : Pourras-tu me violenter sur ce point ?

B. (*ironique*). — Peut-être es-tu seul à te déguiser dans une telle gloire ?

A. (*regard fixé sur la fenêtre, une chèvre sautille*). — Si la femme symbolique dont nous parlons se roule dans le henné et qu'on me flagelle, je suis sûr de résister à toute division, moi intellectuel colonisé-décolonisé. (*Silence.*) Par ce geste de la frayeur qui colore notre vie, nous rejoignons de droit — non de désespoir — la seule possibilité : descendre soi-même, dans sa double identité, ou si tu préfères aviver la pure éclosion des signes,

par un mouvement d'agression et d'amour. De cette manière le corps se renforce, on peut rire, qu'importent le savoir ou l'échec ! Autrement, identité à basculer dans un terrain vague ou dans la nostalgie pure. Cela ne résout rien en soi, et quelle solution est possible, quelle question, frère de mon père de mon père ? Cela touche l'échiquier d'évanescences que nous nommions en les renvoyant à leur chute, cela surtout a lieu. (*Agitant la tête.*) Par cet événement qui définit l'exaltation, nous déduisons l'écart de notre identité à la scène.

B. — A croire toujours possible le choix entre un saut dans l'identité ou son vide ou sa folie et la danse exacte dans la fureur des mots, les autres théâtres par surcroît.

A. — Eh bien ! quelle que soit l'implication dans une identité, il ne s'agit pas — en toute évidence — de se regarder dans ce jeu de miroir. Aiment ceux qui aiment ce petit jeu de la reconduction ! Il s'agit bien de la violence, dans une combinaison de plus en plus complexe, au point...

B. — Quelle violence ? quelle combinaison ? (*joignant les mains*).

A. — Disons la stricte vérité, cette combinaison ne se désigne que dans la pure éclosion des signes. Voir par exemple, si notre démonstration se fait valoir, le tatouage sur mon être d'un autre cri, dont nous cherchons à palper le discours, ou plus, la discordance, ou bien plus, l'enchaînement

au désir, qui lui parle et ébouriffe fixe la parabole à son stipe. De la caverne de Muhammad à notre souffle actuel, il faut bien admettre que le désert se fait entendre...

B. — De ceux qui, de tout temps, font tourner les tables !

A. (*plus calme*). — Nous pouvons admettre de même que la parabole coranique n'est pas facilement recomposable à des fins perverses, elle figure la mémoire d'une identité, que le savoir peut redoubler dans quelque rhétorique contemporaine — notre livre. Dans ce combat, on sauve l'image d'un enfant, chose faite, chose enterrée, cela a surtout lieu, le livre, d'où partira la série de parallèles. Il y a là encore la marque d'un autre rythme.

B. (*furieux*). — Que la caverne tienne bon ou non, figurions-nous les croisements entre identités et différences dans le pur rêve du signe ? Nous admettons que l'Occident nous a fascinés jusqu'à la mort, que nous sommes divisés jusqu'à la mort, mort dont il ne faut pas faciliter la métamorphose, le souffle est à mettre à la montagne, la parabole dans le talisman. Au-delà, tu trafiqueras des mirages. Pour moi, tout tient puisque le corps est dedans et dehors. Sache !

A. (*revient à la fenêtre, aperçoit l'ombre d'un homme qui gît, la tête en sang*). — Ainsi donc nous nous croisons par éclair fortuit, par lequel je me ligue à l'évanescence citée ci-dessus dessous.

Reprenons en parabole. (*Dehors, vagues mouvements de foule à travers la poussière ; fête ou guerre ?*)

A. — L'histoire est notre désir, noué — comme tout autre désir — à la violence du temps. Partageons notre vision actuelle du présent en petits signes ; que le tatouage — premier signe — m'initie à me souvenir ; que le parfum — deuxième signe — m'ouvre des énigmes ; que le graphe — troisième signe — m'ouvre lui aussi le Coran qui suppose mon enfance, et qu'à travers ces trois petits signes se produise en écho la Très Grande Violence, voilà qui facilitera sûrement notre humeur. Bien que nous voulions que l'histoire vole de ses propres ailes, nous en savons assez maintenant pour annuler les légendes du vide et du siècle, reprendre la parabole là où nous avons argument parmi les chèvres. Nous aurions passé la première décomposition d'un parchemin, qui fut celui de notre père et de l'histoire. Parchemin me supposant, et dont j'ai souhaité dans mon actualité la relative astuce, frauduleuse à coup sûr, mais partant de la résonance de l'enfance, elle aboutit à aiguiser la tension entre les mots, à justifier la résistance du nœud.

B. — Toute fantaisie ne fait que déranger la démonstration. En mesures-tu la fragilité ?

A. — Je pense bien que la source initiale dont nous avons frôlé les vertigineuses hypothèses est

bien au-delà de l'archet maternel, il ne s'agit pas d'une ligne à tracer dans la pensée entre identité et différence, simplement ligne à faire voyager dans le souffle, dans la poitrine ouverte, elle-même à inscrire dans la temporalité distendue, préférablement entre notre interchangeabilité et le cri à venir. Image donc qui nous fait revenir, par-delà les siècles, au parfum contradictoire entre la source initiale et le temps fou. Tout se décide alors.

B. (*tendre*). — Frère de mon père de mon père !

A. — Eh quoi ! Scelle-toi à ma palpitation ou crève, faux-semblant de moi-même. Triompherais-je de ton masque que je me diviserais à tout jamais. Malheur à ceux qui sont seuls sans trembler. Peut-être nous sera-t-il fait miséricorde sur ce deuxième point.

IMAGE FINALE

Suite de la fête ou de la guerre, le personnage B. saute dans la fresque chinoise qui change de couleurs, dehors la chèvre se suspend à un arganier. Par-delà la foule, la mer hésite dans le flux. Face à la fenêtre, le personnage A., exalté, dit :

Salut pourtant à vous, mes invités du jour et mes frères de sang. Non pas l'histoire en paraboles, le siècle a d'autres désordres, la guerre et la misère. Cessez de glisser dans la divination pure.

Il sera dit que je reviendrai parmi vous, tel que la vie m'aura atteint. Eh bien ! nous ne ferons rien pour abandonner le sens de l'histoire. Il a été dit : elle est unique, identité, identité folle, elle n'a pas engendré et n'est pas engendrée, égale à elle-même. Je vous expose la parole. N'ai-je pas rassemblé autour de mon cil les rêves de votre délivrance ? Regardez mes yeux, regardez mes mains. N'ai-je pas fait de mon corps une recréation inquiète et inépuisable ? A quand la parole pour tous, ô mes invités du jour ? Malheur à celui qui se brise sans arracher la mort à la mort ! Malheur à celui qui vous toise sans frémir ! Qui vous apprendra à vous tenir debout ? Prenez garde à celui qui trafique message contre message. Eh quoi ! Trahiriez-vous mon enfance et la source de votre pouvoir ? Que vous arrive-t-il ? Ne vous ai-je pas donné la clef de votre long cauchemar, alors que vous me demandiez la bonne nouvelle, que faites-vous ? que faites-vous que je ne fasse ? Quand je danse devant toi, Occident, sans me dessaisir de mon peuple, sache que cette danse est de désir mortel, ô faiseur de signes hagards. Ainsi en sera-t-il pour moi et pour les miens. L'Occident croit à sa puissance, pensez, ô mes invités du jour, même si votre pensée est mortelle ; il peut vivre, vivez contre votre cauchemar, bien plus loin que votre souffle ; il peut mourir, soyez vigilants jusqu'à la cruauté. Soyez vigilants ! Il a dit : l'univers est notre demeure. Répondez : que croulent toutes

les demeures, et que vienne en étrange écho le jour de la Très Grande Violence. Frappez, face à face. Sinon, donnez la main et tombez. Dites : nous sommes notre propre direction, nous sommes notre propre mouvement. L'Occident vous a troqués contre sa négation. Refusez cette aumône, refusez toutes les aumônes !

En vérité, nous avons assez dit. Peut-être nous sera-t-il fait miséricorde pour tout ce parchemin.



Table

PROMEST
PRINTED IN ROMANIA
N° d'édition 1210
Dépôt légal Mai 1982

Voici un roman autobiographique
qui nous initie à la vie d'un jeune Marocain aisé:
les jeux de l'enfance, l'école,
le lycée, les voyages, le retour au pays. Rien de très
surprenant dans un tel itinéraire.
Mais ce qui est tout à fait remarquable et neuf ici,
c'est l'intensité de l'univers poétique,
le décentrement de la narration
traditionnelle, la hardiesse du traitement que l'auteur
fait subir à la langue française.
L'identité et la différence des cultures
sont dévoilées dans la
violence même de l'écriture. «L'auto-décolonisation,
dit Khatibi, concerne tous les hommes».
L'auteur rompt avec le roman
maghrébin qui, à l'exception de quelques rares textes
s'est souvent contenté d'imiter
les modèles occidentaux.



18 FF. TTC

ISBN: 2-207-28101-9


CNL
Centre national du livre